



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

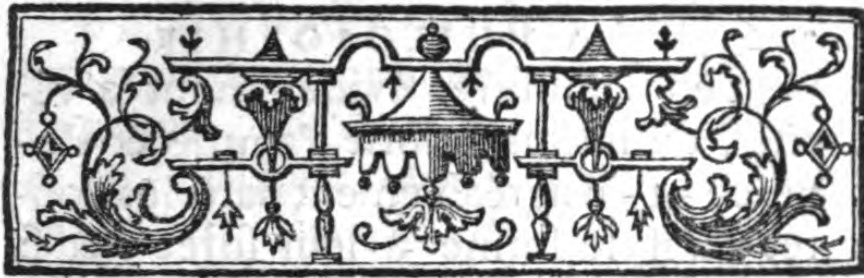
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



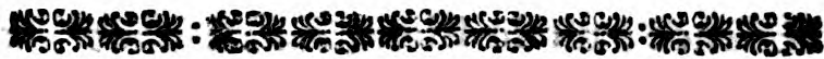
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

S U R

L'INCERTITUDE DES
CONNOISSANCES
HUMANES.



RÉFLEXION TROISIÈME,

C O N C E R N A N T

LES PRINCIPES GÉNÉRAUX
DE LA PHYSIQUE.

§. I.

I N T R O D U C T I O N.



UOIQUE les principes gé-
néraux de la Physique soient
plus incertains que ceux de
la Logique , ils ont quelque
chose de plus satisfaisant. Si l'on ne
peut

de candeur pour vouloir exiger que les hommes prennent des conjectures pour des preuves réelles.

Lorsque Gassendi agite une question susceptible de quelque doute, il se garde bien de décider avec un air d'autorité. Après avoir proposé les différentes raisons qu'on peut apporter pour & contre, il se contente de dire laquelle est l'opinion qui lui paroît la plus vraisemblable, *videtur*; c'est le terme modeste dont il se sert, au lieu des mots affirmatifs qu'affectent les Philosophes scholastiques. Il connoissoit trop la foiblesse des connoissances humaines, & il étoit trop savant pour prendre le ton décisif. *Il considéroit, dit un de ses élèves, que nos vûes sont trop courtes pour pénétrer jusqu'aux premiers principes, & parvenir aux causes prochaines & immédiates. Il croioit qu'il y auroit trop de présomption à décider si magistralement des choses, comme ont fait quelques-uns de nos Modernes (*).* Ces der-

(*) BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, Tome 1. Préface.

derniers mots désignent les Cartésiens , qui généralement ont assez le défaut de décider avec un peu trop d'assurance ; mais dont la certitude n'est pourtant qu'un doute , eu égard aux décisions papales des Scholastiques. Il se trouve même des Cartésiens illustres , qui avoient de bonne foi qu'il y a plusieurs questions sur lesquelles on doit s'arrêter le moins qu'on peut , étant d'une difficulté à ne pouvoir être éclaircies (*). L'on ne trouve point
cette

(*) Est-il possible qu'une Créature ait été créée dans l'éternité ? Dieu peut-il faire un corps infini en grandeur , un mouvement infini en vitesse , une multitude infinie en nombre ? Un nombre infini est-il pair ou impair ? Y a-t-il un infini plus grand que l'autre ? Celui qui dira tout d'un coup , je n'en sais rien , sera aussi avancé en un moment que celui qui s'appliquera à raisonner vingt ans sur ces sortes de sujets , & la seule différence qu'il peut y avoir entre eux , est que celui qui s'efforcera de pénétrer ces questions , est en danger de tomber en un degré plus bas que la simple ignorance , qui est de croire savoir ce qu'il ne fait pas. *Art de penser , Part. IV. Chap. I. pag. 347.*

cette sincérité dans les Scholastiques, ni dans leurs disciples. Tout homme, qui pour son malheur a aquis dans sa jeunesse le nom de *Péripatéticien*, de *Jésuitiste*, de *Thomiste*, de *Scotiste*, &c. croit avoir des yeux assez perçans pour développer la Nature & pénétrer dans tous ses secrets. Il pense lire jusques dans les derniers cieux ; mais il lui arrive le même accident qu'à Thalès (*), qui trop attentif à contempler les astres, tomba dans un précipice dont il ne s'étoit point aperçu. Tel est est le sort d'un Scotiste, il croit savoir ce qui se passe sur sa tête,

(*) Λέγεται δ' ἀγόμενος, ὑπὸ γῆρας ἐκ τῆς οἰκίας, ἵνα τὰ ἄστρα καταύσῃ, εἰς βόθρον ἐμπισαῖν, καὶ αὐτῷ ἀνομιώξαι τι φάναι τῆν γῆαῦν, Σὺ γὰρ ὦ Θαλῆ, τὰ ἐν πρῶν ὡ δυνάμειος ἰδῶν, τὰ ἐπὶ τοῦ οὐρανοῦ οἷε γινώσκεισθαι.

Fertur cum domo ab anu educeretur, contemplandorum siderum causa, in fossam incidisse, ingemiscensque dictum ab anu: Qua ratione, ô Thales, quæ in caelis sunt comprehensurum te arbitraris, qui ea quæ sunt ante oculos, videre non vales? DIOG. LAERT. de Vitis, &c. Clarorum Philosophorum, &c. Lib. I. Segm. 34.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 283
te , & il ignore ce qui est à ses
pieds (*). Loin d'être arrivé au der-
nier degré de la Science, chaque pas
qu'il fait le jette dans l'erreur & l'é-
loigne du bon chemin. Il vaudroit
mieux pour lui qu'il ne crût rien sa-
voir , que d'être persuadé de savoir
quelque chose (†).

La ferme croiance que les hom-
mes ont eue pendant long-tems d'être
très-assurés de certains principes , qui
pourtant étoient faux , a retardé infini-
ment les découvertes qu'on auroit pû
faire dans la connoissance de la Physi-
que

(*) *Quod est ante pedes nemo spectat,
Cali scrutantur plagas.* CICERO de Di-
vinatione, *Lib. II.*

(†) Ainsi , lorsqu'on a de mauvais princi-
pes , d'autant qu'on les cultive davantage &
qu'on s'applique avec plus de soin à en tirer
la conséquence , pensant que ce soit bien
philosopher, d'autant s'éloigne-t-on davan-
tage de la connoissance de la vérité & de la
sagesse. D'où il faut conclure que ceux qui
ont le moins appris de tout ce qui a été
nommé jusqu'ici *Philosophie* , sont les plus
capables d'apprendre la vraie. DESCARTES,
Principes de la Philosophie, Préface.

que expérimentale. Si après avoir disputé quelque - tems , on eût avoué de bonne foi que les premiers principes ne pouvoient être démontrés ni connus évidemment , & que content de quelques découvertes qu'on avoit faites, on eût songé à les cultiver par des expériences qui auroient pû donner de nouvelles lumières , je ne doute pas qu'on n'eût fait autant de progrès qu'on en a fait dans ces derniers tems , où l'on s'est entièrement adonné à la Physique expérimentale. Ce n'est pas, Madame , qu'elle n'ait aussi ses doutes & ses incertitudes , mais ils sont en plus petit nombre ; & si dans certaines expériences nous pouvons errer dans la façon dont nous en expliquons les effets , il en est plusieurs dont nous avons une connoissance qu'on peut regarder comme certaine , quoique généralement parlant , la certitude puisse pourtant être refusée , à la rigueur , aux connoissances que nous acquérons par la Physique expérimentale.

Nous n'avons que des idées fort imparfaites des corps qui tombent sous

NOS

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 285
nos sens, & nous ne pouvons absolument déterminer la façon & la manière dont les premiers principes, ou si l'on veut, les premières parties actives de la matière agissent & font leurs opérations. Ces ouvriers essentiels des choses naturelles sont cachés à nos yeux : nous voions en gros l'effet qu'ils produisent ; mais nous n'avons aucune notion des premiers ressorts qu'ils mettent en mouvement. Ainsi, dans certaines expériences un Cartésien en explique les effets par le secours de la matière subtile, les Gassendistes par les atômes & les petits vuïdes, les Newtoniens par le moïen de l'attraction. Il doit pourtant y avoir une grande différence entre ces façons différentes d'opérer : mais tous ces secrets nous sont cachés ; nous ne commençons d'appercevoir les choses que lorsqu'elles sont presque achevées (*).
La

(*) Quelque loin que l'industrie humaine puisse porter la Philosophie expérimentale sur les choses Physiques, je suis tenté de croire que nous ne pourrons jamais parvenir sur ces matières à une connoissance scientifique.

La Nature ressemble à un joueur de gobelets, elle ne nous montre que les derniers effets de ses opérations. C'en est toujours assez pour notre utilité, & pour les connoissances qui nous sont nécessaires. Que nous importe-t-il de savoir comment les premiers principes agissent, pourvû que nous sachions le secret de les faire agir, & de leur faire pro-

tifique, si j'ose m'exprimer ainsi, parce que nous n'avons pas des idées parfaites de ces corps même qui sont les plus près de nous & le plus à notre disposition..... Nous n'avons, dis-je, que des idées incomplètes & fort imparfaites des corps..... Peut-être pouvons-nous avoir des idées distinctes de différentes sortes de corps qui tombent sur nos sens, mais je doute que nous aions des idées complètes d'aucun d'eux; & quoique la première manière de connoître ces corps nous suffise pour l'usage & pour le discours ordinaire, cependant, tandis que la dernière nous manque, nous ne sommes point capables d'une connoissance *scientifique*, & nous ne pourrons jamais découvrir sur leur sujet des vérités générales, instructives & entièrement incontestables. LOCKE, Essai Philosophique sur l'entendement Humain, Liv. IV. Chap. III. pag. 708.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 287
produire d'une manière sûre les effets
que nous cherchons , & dont nous
pouvons tirer quelque utilité (*) ? Que
m'importe que les atômes agissent &
aient leur mouvement dans le Vuide ,
ou que la Matière subtile remplisse le
Vuide , ou qu'il n'y en ait point dans
la Nature , si je fais de la Matière sub-
tile ce que je fais des atômes , & des
atômes ce que je fais de la Matière
subtile ?

(*) A quoi bon , par exemple , ces lon-
gues & subtiles disputes touchant la divisi-
bilité de la Matière ? Car , quand bien mê-
me on ne pourroit pas décider nettement si
elle se peut , ou non , diviser à l'infini , ne
suffit-il pas de connoître qu'elle se peut di-
viser en des parties assez petites pour servir
à tous les besoins qu'on peut avoir ? R O-
HAULT , *Traité de Physique, Préface.*



§. II.

SI LE MONDE EST ÉTERNEL. SYSTEMES DE CEUX QUI L'ONT CRU TEL.

LA première question qui s'offre dans l'étude des choses naturelles , regarde la création ou l'éternité du Monde. Il est naturel , avant de vouloir connoître les qualités particulières d'une chose , d'examiner comment elle a été produite ; & il n'est personne , qui , considérant ce Monde & voulant en développer les mystères , ne pense d'abord à la façon dont il a été produit. Cette question a partagé les opinions de tous les anciens Philosophes , & partageroit encore celles de ceux qui vivent de nos jours , si la Religion & le secours de la Révélation ne nous avoient appris de quelle façon le Monde avoit été formé.

Pour examiner avec attention & sans prévention les différens systèmes des Philosophes Païens sur la création ou l'éternité du Monde , il faut faire

re

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 289
re abstraction , pendant quelque-tems ,
des notions que nous avons acquises
par la Révélation , & examiner les sen-
timens des Anciens par la seule lumié-
re naturelle.

Je vous prie donc , Madame , d'ob-
server d'abord que tous les anciens Phi-
losofes ont été persuadés de ce prin-
cipe , que de rien il ne se fait rien.
Ainsi , ceux-mêmes qui ont soutenu
que le Monde avoit eu un commence-
ment , ont cru cependant que la ma-
tière dont il avoit été formé , étoit
éternelle & avoit toujours existé. C'est
cette matière qu'Ovide appelle le
chaos , & Epicure les atômes , qui,
n'ayant aucune liaison entre eux ,
étoient en liberté dans l'espace du
Vuide.

Il paroît que ce sentiment des an-
ciens Philosophes qui n'avoient que la
lumière naturelle pour guide , étoit
fondé sur des raisons qui sembloient
évidentes. Si de rien , disoient-ils , il
se pouvoit faire quelque chose , & si le
néant pouvoit produire un corps , nous
verrions tous les jours des productions
nouvelles , dont nous n'aurions aucune

290 LA PHILOSOPHIE
 connoissance. Chaque chose pourroit
 indifféremment naître de chaque cho-
 se, & sortir sans ordre & sans arrange-
 ment de quelque lieu & de quelque
 endroit que ce soit; & si les corps &
 les substances étoient créées de rien,
 toutes les semences, si constamment
 spécifiées & déterminées, seroient inu-
 tiles. Toutes sortes d'animaux & de
 plantes seroient produits au hazard par
 toutes sortes de semences, on en ap-
 percevroit perpétuellement sortir du
 néant de nouvelles, qui en produi-
 roient encore au hazard plusieurs au-
 tres (*). L'on voit au contraire un
 or-

(*) *Nam si de nihilo fierent, ex omnibus
 rebus
 Omne genus nasci posset, nil semine
 egeret.
 E mare primum homines, e terra pas-
 set oriri
 Squammigerum genus, & volucres
 erumpere cœlo,
 Armenta atque alia pecudes, genus
 omne ferarum,
 Incertopartu culta ac deserta teneret.
 Nec fructus iidem arboribus constare
 solerent,*

Sed

ordre & un arrangement parfait dans les opérations de la Nature , chaque chose prennent leur origine de certaines sources d'où elles sortent toujours , & demandent leurs semences , leur matière , leurs meres , leurs lieux & leurs dispositions convenables. Les bleds , les herbes , les fruits croissent peu-à-peu ; & bien loin que le néant produise des arbres que nous voions sortir tout-à-coup de la terre , on a besoin de la cultiver pour l'aider dans ses productions.

Il étoit donc impossible que les Philosophes anciens , privés de la Révélation , ne crussent pas la Matière incréée. Car quoiqu'il y en eût entre eux qui admissent un premier Principe intelligent , tout ce qu'ils pouvoient faire

Sed mutarentur , & ferre omnia possent.

Quippe ubi non essent genitalia semina quoque ,

Qui posset mater rebus consistere certa ?

LUCRETIVS , de Rerum Natura ,

Lib. Vers. 160. & seqq.

faire par le secours de la lumière naturelle , étoit de le regarder comme coéternel avec la Matière. Comment auroient-ils pû surmonter mille difficultés , qui resteroient encore , sans la soumission que nous devons à la Religion qui détermine nos doutes ? Si la première Cause , disoient-ils, ou le premier Etre qui est universel , a créé la Matière , il faut qu'il l'ait prise dans lui , ou hors de lui. S'il l'a prise dans lui , il n'est pas infini , puisque cette Matière qui étoit dans lui , devoit y former un point , & que l'on peut mesurer tout ce dans quoi l'on peut placer un point. Il ne sauroit aussi l'avoir prise hors de lui ; car il ne seroit point infini , s'il y avoit quelque chose au-delà de lui. Si l'on répond qu'il ne l'a prise ni dans lui , ni hors de lui , mais qu'il l'a créée par sa volonté , on n'est pas beaucoup plus avancé ; car dire que Dieu a fait la Matière par sa puissance , c'est dire qu'il l'a faite lui-même. Les attributs de Dieu ne sont point distincts de Dieu ; la puissance de Dieu , c'est Dieu lui-même ; il y auroit sans cela plusieurs Infinis. La
justi-

justice, la clémence sont infinies comme la puissance : si ces qualités étoient séparées dans la Divinité, il y auroit autant d'Infinis qu'elle a d'attributs ; ce qui ne se peut point, ne pouvant y en avoir qu'un, & l'idée de l'infinité excluant toute idée d'augmentation. Ainsi, en disant que la Matière est formée par la puissance de Dieu, on ne termine point la question ; la puissance de la Divinité étant la Divinité même, la difficulté de savoir si elle a pris la Matière dans elle, ou hors d'elle, reste toujours.

Il s'offre encore une nouvelle difficulté plus considérable que cette première. Un Etre souverainement parfait, tel que Dieu l'est, ne sauroit créer un être rempli de mille imperfections. Il est contraire à l'essence d'une chose parfaite, qu'il en émane une pleine de vices, & dont les défauts surpassent de beaucoup les vertus. Or, il n'est rien de si imparfait que la Matière : nous en voions par nous-mêmes les imperfections ; donc elle n'a pû être créée par Dieu. Elle n'a pû aussi se former elle-même ; il faut donc qu'elle ait été

294 LA PHILOSOPHIE
de toute éternité. Les Lettrés Chi-
nois se servent beaucoup de cet argu-
ment contre les Missionnaires , & il
paroît que les raisons que leur opposent
ceux-ci , ne leur paroissent pas trop
convaincantes. Rien n'est égal , dit
un habile Missionnaire (*), à l'opiniâ-
treté des Athées Chinois. Quand on leur
objecte que le bel ordre qui règne dans
l'Univers , n'a pû être l'effet du hazard ;
que tout ce qui existe a été créé par une
première Cause , qui est Dieu : donc , re-
pliquent-ils d'abord , Dieu est l'auteur
du mal moral & du mal physique. On
a beau leur dire que Dieu étant infini-
ment bon , ne peut être l'auteur du mal ;
donc , ajoutent-ils , Dieu n'est pas l'au-
teur de tout ce qui existe. Quand on
leur représente que le mal & le péché
sont des suites du mauvais usage du li-
bre-arbitre des créatures , ils répondent
d'un grand sang froid que cela même
prouve que Dieu ne crée pas tout ; car
puisque'il y a d'autres Etres que lui qui ont
le pouvoir de créer , puisque'il y a des Etres
qui

(*) Relation de la Chine , &c. pag. 144.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 295
qui ne tiennent pas leur naissance de lui ,
il n'est donc pas la seule cause de tout
ce qui existe dans le Monde. Vous
avez beau vous retourner , me disoit un
jour un de ces Lettrés , il faut que vous
conveniez que si Dieu est l'auteur de
tout ce qui existe , il est la cause du
mal moral & du mal physique , ou que
si Dieu n'est pas l'auteur du mal mo-
ral & du mal physique , il n'est pas
l'auteur de tout ce qui existe. Je fis
mon possible pour lui faire comprendre
que le mal & le péché procédoit du non-
être & du néant ; je me servis pour cela
des raisonnemens & des démonstrations
que Mr. Descartes a publiées dans ses
Méditations : mais il se moqua de l'au-
torité de ce grand homme , & me repar-
tit avec dédain que le néant ne pouvoit
être la cause de rien , que si Dieu étoit
l'auteur du bien qui existe dans le Mon-
de , & que le mal qui inonde l'Univers
procédât du non-être , le pouvoir qu'au-
roit le néant de créer des êtres , s'éten-
droit aussi loin que celui de Dieu ; ce
qui est absurde & ridicule en tout sens.
Il me soutint enfin que le mal moral &
le mal physique sont des êtres aussi posi-

sitifs que le bien moral & le bien physique : & quand je lui objectois que le mal est une privation qui tient du non-être , comme la maladie est une privation de santé , il me repliquoit qu'on pourroit avec autant d'apparence dire que la santé est une privation de la maladie ; qu'en un mot , qu'un homme qui prend le bien d'autrui par un motif d'avarice , fait un acte aussi réel & aussi positif , qu'un homme qui donne l'aumône à un pauvre par un motif de charité , & qu'enfin les actes de l'entendement de ces deux hommes sont aussi réels & aussi positifs l'un que l'autre.

Soit mon peu de capacité (ajoute le bon Pere) soit que la Langue Chinoise ne fournisse aucun terme qui réponde à ceux dont on se sert pour éclaircir ces matières dans nos Ecoles de Théologie , il ne me fut pas possible de lui faire entendre raison.

Il est plusieurs raisons qu'on peut objecter contre ce sentiment ; mais il faut observer que c'est à la Révélation que nous en sommes redevables , par l'idée qu'elle nous a donnée de Dieu : au lieu que celle qu'avoient les Païens , étoit

étoit obscurcie par les ténèbres, & sujette à mille doutes. Tous les anciens Philosophes, non-seulement ne croioient pas que Dieu eût créé la Matière; mais il le faisoient lui-même matériel. Les Epicuriens & les Stoïciens s'accordoient sur ce point, & Cicéron, examinant les différentes opinions de tous les Philosophes sur la Divinité, ne daigne pas s'arrêter au sentiment de Platon, le seul qui ait connu véritablement la spiritualité de Dieu. Ce n'est pas que Cicéron n'eût une grande estime pour Platon, mais il regardoit son opinion sur la Divinité comme tout-à-fait inintelligible (*). Cependant, quoique Platon eût connu que Dieu n'étoit point matériel, il en avoit pourtant une idée très-fausse en bien des choses (†); & l'on peut re-
gar-

(*) *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest.*
CICERO, de Natura Deorum, Lib. I.

(†) Il faut avouer que Platon, instruit par Socrate, a dit de fort belles choses de la Nature Divine, quoique mêlée d'erreurs, comme lorsqu'il enseigne que ce sont des Dieux,

garder ces différentes notions bizarres & trompeuses , que les plus grands Philosophes Païens ont eues de la Divinité , comme des argumens démonstratifs contre les idées innées. Mais ce n'est point ici l'endroit de montrer le peu de réalité de ces premières notions qu'on veut que l'ame apporte avec elle , & qui sont si confuses , si différentes dans les hommes , & inutiles pour connoître la Divinité & le culte qu'elle a ordonné. Je vous ferai seulement remarquer , Madame , combien il étoit difficile que par la lumière naturelle les anciens Philosophes eussent une connoissance assez distincte de Dieu , pour pouvoir conclure qu'ayant été de tout tems , il avoit , lui , Esprit pur & simple , créé la matière.

Il ne peut point être facile à l'homme , dit Bayle , de connoître clairement ce qui convient , ou ce qui ne convient pas
à

Dieux , inférieurs au Dieu souverain , qui ont créé le Monde. ARNAULD, seconde Dénonciation du Pêché Philosophique, pag. 23.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 299
à une Nature infinie. Agit-elle nécessairement, ou avec une souveraine liberté d'indifférence ? Connoit-elle, aime-t-elle, hait-elle par un acte pur & simple, le présent, le passé, l'avenir, le bien & le mal, un même homme successivement juste & pécheur ? Est-elle infiniment bonne ? Elle le doit être ; mais d'où vient donc le mal ? Est-elle immuable, ou change-t-elle ses résolutions, fléchie par nos prières ? Est-elle étendue ? D'où vient donc l'Étendue ? Plusieurs semblables questions qui se présentent à l'esprit, l'étonnent & l'embarrassent ; les incompréhensibilités l'arrêtent à chaque pas. Il se tourne d'un côté pour éviter des impossibilités apparentes, & il en rencontre qui ne sont pas moindres (*). Les Philosophes de nos jours, qui se sont distingués autant par leur piété que par leur science, n'ont point cru blesser la Religion, en avouant qu'il étoit impos-

(*) BAYLE, Continuation des Pensées diverses, écrites à un Docteur de Sorbonne à l'occasion de la Comète de 1680. Tom. I. pag. 81.

possible que nous eussions, malgré la Révélation, des idées claires & distinctes de la puissance de Dieu, & généralement de tout ce qui tient de l'infini (*). Ainsi, nous ne devons point nous étonner si les Anciens, plongés dans les ténèbres du Paganisme, n'ont pû se persuader la spiritualité de Dieu, & la création de la Matière tirée du néant, cette dernière opinion paroissant opposée aux notions les plus évidentes.

Tous les Philosophes anciens (†)
ont

(*) Le plus grand abrégement que l'on puisse trouver dans l'étude des Sciences, est de ne s'appliquer jamais à la recherche de tout ce qui est au-dessus de nous, & que nous ne pouvons espérer raisonnablement de pouvoir comprendre. De ce genre sont toutes les questions qui regardent la puissance de Dieu. . . . Notre esprit, étant fini, se perd & s'ébloüit dans l'infinité, & demeure accablé sous la multitude des pensées contraires qu'elle fournit. Art de penser, *Part. IV. Chap. I. pag. 347. Ce Livre a été fait par deux ou trois illustres Solitaires de Port-Royal.*

(†) *Radix autem errorum Philosophorum illa,*

ont donc cru que la première Matière avoit été de toute éternité , & n'ont disputé entre eux que de la différence du tems , où l'arrangement & l'ordre que nous voions dans l'Univers, avoient commencé. Les uns ont cru que la règle & la disposition que nous admirons aujourd'hui , avoient été produites & formées par une première Cause intelligente , qu'ils faisoient coéternelle avec la Matière. Les autres pen-

illa, alia aeterna, praeter Deum, ponentium fuit, quia nihil ex nihilo fieri posse putabant, etiam à prima causa; sed ex aliqua materia. Ob id autem Mundum aeternum aut Materiam aeternam, ex qua Mundus in tempore fieri posset, constituebant, & ita fateretur AVERRO. Comment. 4. ubi id ostendit quod ex nihilo nihil fit, & dicit vulgus existimare quod aliquid potest ex nihilo fieri, quia decipitur in duobus. Alterum est quod putat vulgus nihil esse, quod non videt. Et quia aliquando experitur fieri aliquid visibile ex eo, quod non videt, putat ex nihilo fieri, quod tamen falsum est. FRANCISCI TOLETI Societ. Jesu Commentaria, una cum quaestionibus in octo Libros Aristotelis de Physica Auscultatione, &c. Comment. in Lib. VIII. Phys. Cap. 2. fol. 209. vers.

pensoient que le hazard & le concours fortuit des atômes avoient été les premiers ouvriers qui eussent donné l'ordre à l'Univers. Il y a eu enfin plusieurs Philosophes qui ont soutenu que le Monde, tel que nous le voions, étoit éternel, & que l'arrangement n'étoit point postérieur à la Matière.

De tous les Savans qui ont soutenu l'éternité du Monde, Aristote (*) a été celui qui a embrassé cette opinion avec le plus de fermeté. Quoiqu'il ait changé très-souvent de sentiment sur d'autres sujets, il n'a jamais varié dans celui-là, & l'a toujours soutenu fermement. Il se

(*) *Mundum esse genitum omnes antiqui Philosophi ante ipsum Aristotelem posuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Melissus, Plato cum cæteris; sed ipse Aristoteles omnium primus ingenitum, & æternum fecit, ut de se ipse ait 1. de Cælo, text. 102. Imo vero ab ipsomet Deo Mundum fuisse factum asseruit Plato in Timæo una cum tempore, & duraturum perpetuo, sicut & nos: & ante illum quoque Anaxagoras factum esse à Mente dixit, & infinito ante tempore Mentem antecessisse, & postea Mundum fecisse, quam Deum haud dubie esse intelligebat. Id. ibid. Col. 1.*

DU BON-SENS, *Reflex. III.* 303
 se moquoit de ceux qui croioient le contraire, & il disoit, en parlant d'eux, qu'ils lui donnoient des fraieurs étonnantes; qu'il n'avoit crainit pendant un tems que la ruine de sa maison qui étoit bâtie depuis très-long-tems; mais qu'il avoit bien d'autres sujets d'appréhension, puisqu'on lui faisoit craindre que le Monde qui avoit eu un commencement, & qui par conséquent étoit périssable, ne tombât en ruine, & ne fût réduit en poussière. Voici quelles étoient les principales raisons de ce Philosophe. Le mouvement, disoit-il (*), doit être éternel; ainsi le
 Ciel,

(*) Voici encore un autre argument, à peu près semblable à celui-là. *Si Mundus incepit, pariter etiam tempus: sed hoc non potuit habere initium, ergo nec ipse Mundus. Minor probatur: Incepit tempus, ergo dabitur primum Nunc, ante quod non fuit tempus. Tunc si cuilibet Nunc correspondet mutatum esse in motu (non enim tempus est extramotum); ergo illi primo Nunc, respondet mutatum esse in aliquo motu. At ante quodlibet mutatum esse est motus, ergo etiam ante illud Nunc erit tempus, quod sit in illo motu. Et sic nunquam dabitur primum Nunc*
ante

304 LA PHILOSOPHIE
Ciel, ou le Monde, dans lequel est le mouvement, doit être éternel. En voici la preuve. S'il y a eu un premier mouvement, comme tout mouvement suppose un mobile, il faut absolument que ce mobile soit, ou engendré, ou éternel, mais pourtant en repos, à cause de quelque empêchement. Or, de quelque façon qu'on suppose que cela soit, il s'ensuit une absurdité. Car, si ce premier mobile est engendré, il l'est donc par le mouvement, lequel par conséquent sera antérieur au premier; & s'il a été en repos éternellement, l'obstacle n'a pû être ôté sans le mouvement, lequel derechef aura été antérieur au premier. A cette raison, Aristote en ajoute plusieurs autres. Il soutenoit (*) que Dieu & la Nature
ne

ante quod non sit tempus : non igitur principium habere potest. Id. ibid. fol. 211. Col. 2.

(*) *Si Deus fuit ab aeterno, & Mundum non produxit, id petitur statim : Aut potuit, & voluit, aut nec potuit, nec voluit : aut voluit, sed non potuit : aut potuit, sed non voluit. Si primum detur, profecto Mundus fuit ab aeterno. Si vero alterum, quod nec po-*

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 305
ne seroient pas toujours ce qu'il y a
de meilleur, si l'Univers n'étoit éter-
nel, puisque Dieu, aiant jugé de tout
tems que l'arrangement du Monde
étoit un bien, il auroit différé de le
produire pendant toute l'éternité an-
térieure.

Parmi plusieurs autres argumens
d'Aristote, en voici un qui ne laisse
pas que d'être embarrassant. *Si le
Monde a été créé, il peut être détruit ;
car tout ce qui a eu un commencement,
doit avoir une fin. Le Monde est incor-
ruptible & inaltérable, donc il est éter-
nel, il n'a point été créé. Voici la
preuve que le Monde est incorruptible.
Si le Monde peut être détruit, ce doit
être naturellement par celui qui l'a créé ;
mais*

*potuit, tunc nec voluit, sequitur quod nec
postea vellet nec posset, & esset imperfectus,
& perfectior postea. Si tertium, quod voluit
sed non potuit, pariter esset id imperfectionis,
quæ repugnat primo principio. Si quartum,
potuit, sed non voluit, fuit invidus ; quia
cum posset bonum communicare, noluit id fa-
cere. Cum igitur nihil ex his dici possit, se-
quitur quod Mundus æternus fuit. Id. ibid.
pag. 211. Col. 1.*

mais il n'en a point le pouvoir , donc le Monde est éternel. Si l'on suppose que Dieu a la puissance de détruire le Monde , il faut savoir alors si le Monde étoit parfait. S'il ne l'étoit pas , Dieu n'avoit pû le créer , puisqu'une cause parfaite ne peut rien produire d'imparfait , & qu'il faudroit pour cela que Dieu fût défectueux ; ce qui est absurde. Si le Monde au contraire est parfait , Dieu ne peut le détruire , parce que la méchanceté est contraire à son essence , & que c'est le propre de celle d'un Etre mauvais de vouloir nuire aux bonnes choses (*). Je pourrois

(*) *Si Mundus esset generatus , utique destrui posset : sed Mundus est incorruptibilis , ergo fuit ingenerabilis. Minor probatur. Si Mundus corrumpi posset , maxime ab eo qui fecit eum : sed ab hoc non potest , ergo à nullo. Probatur minor. Si à Deo corrumpi potest , & id est possibile , ponatur in esse : tunc vel Mundus erat perfectus , vel non. Si non : ergo nec causa fuit perfecta , quod absurdum est. Si autem perfectus fuit , ergo à Deo dissolvi non potest , quia pravi hominis est & vitium perfecta destruere : at Deus nullam potest committere pravitatem , & sic nec Mundum destruere. Id. ibid.*

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 307
rois encore rapporter ici plusieurs autres objections d'Aristote ; mais comme elles sont très-subtiles , je ne veux point chercher à vous obliger à trop d'attention , & je craindrois que vous ne disiez que je suis un maître qui mène ses disciples par des chemins aussi épineux ; que ceux où voient journellement tous ces Philosophes que j'ai plaisantés quelquefois. Je me contenterai de vous dire que l'opinion d'Aristote étoit d'autant plus probable , qu'il y avoit beaucoup moins de difficultés à résoudre dans le système de l'éternité du Monde , que dans ceux qui lui étoient opposés. Car , puisque tous les Philosophes , de quelque Secte qu'ils fussent , admettoient l'existence de la Matière de tout tems , il étoit bien plus naturel de croire que l'ordre étoit coéternel avec elle , que de laisser cette première Matière inutile & dans l'inaction , ainsi que le premier Principe intellectuel qui existoit avec elle , si l'on faisoit tant que d'en admettre un , & si l'on se contentoit seulement , comme Epicure , de la seule Matière première , ou des atômes , qui étoient

avant la formation du Monde. Quelle difficulté ne s'ensuivoit-il pas de croire que le hazard & le concours des atômes eussent pû produire l'harmonie & la règle que nous voions dans l'Univers ? D'ailleurs , les sectateurs & les disciples d'Aristote propofoient une question indissoluble , lorsqu'on n'est point éclairé par la lumière de la Révélation. Ils demandoient lors de l'arrangement de la Matière , lequel avoit été formé le premier , de l'œuf , ou de l'oiseau ; car il ne peut point y avoir d'œuf sans oiseau , ni d'oiseau sans œuf. Ainsi , ils soutenoient qu'il devoit y avoir une espèce de cercle dans les semences , & que les œufs & les oiseaux avoient toujours été engendrés & produits alternativement l'un par l'autre , sans que leur espèce eût jamais eu ni origine , ni commencement.

A toutes ces raisons j'en ajouterai une dernière. Selon le Pere Mallebranche , lorsqu'on voit deux opinions qui n'ont toutes les deux aucune marque évidente de la vérité , on doit choisir celle qui paroît la plus simple ,
&

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 309
& la moins chargée de difficultés. Or, rien n'étoit si simple que le système d'Aristote : il ne demandoit aux autres Philosophes qu'un seul article ; encore n'étoit-il pas essentiel, puisque tous convenoient de l'éternité de la Matière. Mais dans les autres systèmes il s'offroit des difficultés sans nombre, dont nous avons parcouru les principales ; & si la Religion n'arrêtoit & ne fixoit notre croiance, le sentiment d'Aristote seroit encore beaucoup plus simple & moins embarrassé, que celui que nous suivons par la Révélation. L'éternité du Monde supposée, voilà toutes les difficultés passées, & le reste s'ensuit naturellement & nécessairement. On n'est plus étonné de l'ordre de l'Univers, de l'arrangement des saisons, des productions de la Nature ; c'est une suite conséquente de l'éternité du Monde. Ce qui a été de tout tems, doit être absolument de tout tems. Ainsi, si l'ordre a subsisté dans l'éternité antérieure, il faut qu'il soit conservé de même dans l'éternité postérieure. Je conviens que c'est une grande difficulté qui s'offre d'abord,
que

que d'admettre la Matière éternelle ; mais celles qui se présentent d'un autre côté , le sont encore plus.

Si l'on a de la difficulté à concevoir l'éternité de la Matière , on n'en a pas moins à se former l'idée d'un Etre éternel & spirituel. Il s'offre d'abord deux embarras ; la spiritualité , dont je n'ai que des notions vagues , & l'éternité de ce même Etre. Si je vais plus loin , je me jette dans un labyrinthe dont je ne saurois sortir ; il m'est impossible de comprendre comment un Etre spirituel peut créer de la Matière. En avançant plus avant , je m'égaré encore davantage. Si Dieu a créé l'homme , & qu'il soit par conséquent émané d'un principe souverainement bon , comment peut-il être mauvais ? La souveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuse , & la souveraine sainteté une créature criminelle ? Tous ces doutes , & bien d'autres s'offrent à mon esprit , & je n'ai , pour les résoudre , d'autre secours que de penser que mon esprit étant renfermé dans des bornes très-étroites , je ne dois point , moi fini , vouloir juger des

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 311
des opérations d'un Etre infini, dont je
n'ai de connoissance que celle qu'il a
bien voulu me donner, & auprès de
qui toute la science humaine est une
ignorance profonde (*).

§. III.

EXAMEN DES SYSTÈMES
DIFFÉRENS DE CEUX QUI
ONT CRU LE MONDE
ÉTERNEL.

Les Philosophes Grecs avoient été
prévenus par les Egyptiens dans
l'opinion de l'éternité du Monde, &
peut-être les Egyptiens l'avoient-ils été
par d'autres peuples, dont nous n'a-
vons aucune connoissance. Mais nous
ne pouvons en être éclaircis; car c'est
en Égypte où nous découvrons les pre-
mières traces de la Philosophie. Les
Prêtres étoient ceux qui s'y appli-
quoient le plus; mais généralement
tous

(*) *Perdam sapientiam sapientium, &
prudentiam prudentium reprobabo. ISAÏAS,
Cap. I. Vers. 19.*

Quoique ce systême ne supposât point entièrement le Monde éternel ; cependant il approchoit beaucoup de celui d'Aristote , en supposant l'éternité du soleil & de la lune. Il étoit beaucoup moins absurde que celui qui rendoit le hazard la cause de l'arrangement de l'Univers ; au lieu que les deux premiers principes intelligens, que supposoient les Egyptiens, leur faisoient trouver aisément la cause de l'ordre & de sa continuation. Ils n'étoient plus surpris de la justesse que nous appercevons dans le cours des astres & dans les arrangemens des saisons, puisque la règle avoit été faite, & étoit encore conservée par des Etres intelligens & éternels.

Les Romains prirent des Grecs l'opinion de l'éternité du Monde. Lorsqu'ils commencèrent à s'appliquer à la Philosophie , ils embrassèrent peu-à-peu toutes les Sectes différentes, & chacune eut ses partisans dans Rome, ainsi

rar. Diodorus Siculus, Bibliothecæ, *Lib. I.*
Cap. II.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 315
fément qu'il doit y avoir eu un premier Mobile, une Cause intelligente, qui ait occasionné un ordre aussi beau & aussi régulier. Ainsi, tous les Philosophes, excepté les Epicuriens, qui croioient que le seul hazard avoit formé le Monde, se servoient de la contemplation de cet ordre & de cette régularité, comme d'un argument invincible contre l'éternité du Monde. Il faut, disoient-ils, qu'il y ait un Agent industrieux, qui ait ordonné que toutes choses fissent leur cours de telle ou de telle manière, & non point d'une autre. Sans cela, l'ordre que nous voions, ne pourroit subsister; car en supposant (ce qui est pourtant impossible) que l'arrangement & la règle pussent naître du hazard, cet arrangement & cette règle ne pourroient durer long-tems. C'est vouloir s'aveugler, que de penser le contraire. Or, s'il y a un premier Etre qui ait composé l'harmonie de l'Univers, cet Univers n'est donc pas éternel, puisqu'il y a eu avant lui le premier Etre, auquel il est redevable de son arrangement. Et il y auroit une absurdité étonnante à dire que l'ouvrage est aussi ancien que l'Ou-

feu, les incendies, les orages brisent & emportent tous les corps l'un après l'autre. Et peut-être quelque jour le Monde, ébranlé par quelque violente secousse, tombera en ruine, & les atômes dont il est formé, se diviseront & s'enfuiront en liberté dans l'espace immense du Vuide (*).

Les

Posse, neque adversus Natura foederam niti?

Denique non Monumenta virum dilapsa videmus?

Non ruere avulsos silices à montibus altis,

Nec validas aut vires perferre partique?

LUCRETIUS de Rerum Natura,
Lib. V. Vers. 307. & seqq.

(*) *Ne volucrum ritu flammaram mania Mundi*

Diffugiant subito magnum per Inane soluta;

Et ne cætera consimili ratione sequantur;

Neve ruant cæli tonitralia Templæ superne,

Terraque se pedibus raptim subducatur, & omnes

Inter permistas terræ, cælique ruinas Corpora solventes abeant per Inane profundum,

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 319
de la vérité de ces principes , les argu-
mens qui en étoient uniquement éma-
nés, n'avoient aucune force , & tom-
boient dans le cas d'être regardés com-
me des *pétitions de principe.*

Si vous me demandez , Madame ,
quelle est l'opinion que j'aurois cru la
plus probable , si j'eusse vécu du tems
de l'ancienne Athènes , je vous dirai
que j'eusse peut-être pensé comme Ma-
nile , qui , avouant que l'éternité & la
création du Monde étoient également
au-dessus de la portée humaine , assû-
roit qu'on douteroit & qu'on dispute-
roit toujours de la vérité de ces deux
sentimens opposés :

*Semper erit genus in pugna , dubiumque
manebit ,*

*Quod latet , & tantum supra est homi-
nemque Deumque.*

Je sens pourtant que j'aurois eu une se-
cette inclination , & assez de penchant
à croire que le Monde étoit éternel. Il
me paroît que j'eusse trouvé aisément
des réponses aux objections qu'on au-
roit pû me faire. J'aurois soutenu qu'il
n'étoit point étonnant , ni absurde de
croire que la Matière avoit été coéter-

nelle avec Dieu, dirigée par lui, & qu'elle n'en avoit reçu cependant ni l'arrangement, ni la forme qu'elle a actuellement. Mes raisons eussent rendu mon opinion aussi probable que la leur; car en soutenant que Dieu avoit existé de tout tems avec la Matière, j'aurois aussi soutenu que de tout tems Dieu avoit réglé son mouvement. *N'est-il pas vrai*, leur eus-je demandé, *qu'il n'y a point de tems dans Dieu?* Ils n'eussent pû me nier ce principe, ni celui par lequel j'eusse encore établi que lorsque cet Etre souverainement puissant veut quelque chose, l'effet suit dans l'instant sa volonté. Or, supposons que Dieu qui a été de tout tems, ait voulu que le Monde ait eu son ordre & son arrangement de tout tems (*), l'effet suivant toujours sa volonté.

(*) La question de la possibilité de l'éternité a été soutenue par plusieurs grands Philosophes, & entre autres par St. Thomas, & par Durand. Voici les principales raisons de ces Philosophes, qui sont les mêmes que celles que j'ai dites dans le texte de mon Ouvrage; mais un peu plus détaillées.

Et rangées selon les règles de l'argumentation. Est autem questio nimis gravis propter placita diversa insignium Doctorum, & propter rationes validas ex utraque parte, & propter rei ipsius magnitudinem. In primis est argumentum primum, quo probatur Mundum potuisse ab æterno esse. Deus ab æterno fuit & jam omnipotens, sicut cum produxit Mundum; ergo ab æterno potuit producere Mundum. Consequentia certissima est, & antecedens verissimum. Et hoc argumentum est præcipuum pro hac sententia.

Secundo. Deus ab æterno cognovit Mundum, & voluit: ergo potuit Mundum producere. Probaturs consequentia: Quia tanta facilitatis est ipsi Mundum producere, quanta cognoscere & velle, imo sola cognitione & voluntate producit res has.

Tertio. Si ab æterno non potuisset Mundum producere, sequitur quod debuit expectare per æternitatem, ut Mundum posset producere. Æternitas autem major est quocunque tempore, & sic expectaret per multum temporis; quod absurdum est & impossibile.

Quarto. Si Mundus non potuisset ab æterno esse, ex eo foret, quia non possunt esse in unico instanti simul causa & effectus, producens & productum. Sed hoc falsum est, ut colligitur ex his sensibilibus. Si enim sol ab æter-

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 323
aïant existé de tout tems (*), n'avoit
pû

(*) Gassendi a fort bien développé les opinions des Philosophes anciens sur la coéternité du Monde avec Dieu. Il montre que ceux qui, ainsi que Pythagore, Platon, &c. croioient que Dieu étoit l'auteur de l'Univers, pensoient cependant que le Monde n'avoit jamais eu aucun commencement, & qu'il avoit existé pendant toute l'éternité par la volonté de celui qui l'avoit produit de tout tems, aiant été lui-même de tout tems. Ils pensoient, ainsi que les Philosophes modernes qui soutiennent la possibilité de la création du Monde dans toute l'éternité, que quoiqu'une cause ne puisse pas être dite première *par le tems*, elle doit cependant être regardée comme telle *par sa nature*. Le Monde étoit donc une suite & une dépendance de Dieu, comme la chaleur l'est du soleil; car le soleil est l'auteur & la cause de la chaleur, quoique la chaleur ait toujours existé avec lui. Voici pour ceux qui entendent le Latin. *Nam Thales quidem Milesius causam apud Laertium dicens, cur Mundus pulcherrimus fit, πάλαι ἔσθ', inquit, τὸ θεῶν, opificium enim est Dei. De Anaxagora res est celebris, quatenus Mens illa idem est cum Deo. De Pythagora & Platone vel unus Timaeus testatur, cujus ore, cum Pythagoricus esset, opinionem propriam*

pû vouloir & faire une chose de tout
tems.

Les

priam sic Plato expressit, ut passim declares
esse Deum Parentem ac Opificem Universi.
Et esse quidem potuit tam Pythagora, quam
Platonis sententia, qua est superius ex illo-
rum Interpretibus insinuata, ut scilicet existi-
marint Mundum esse genitum ἢ κατὰ χρόνον,
non tempore, quod nempe nunquam coeperit;
ἀλλὰ κατὰ ἐπίνοιαν, sed cogitatione, quasi tamen-
si non coeperit, cogitatione tamen assumatur
præexistisse materiam è qua formatus fuerit.
Enimvero eam esse putarunt Mundi à Deo
dependentiam, ut Deus Mundo inexistens,
habendus esset genitor Mundi, quod causa fo-
ret materia & distinctionis, & ornatus
omnis. Videlicet idem censuerunt, quod ple-
rique jam Doctorum admittunt, dum tuentur
potuisse Mundum creari à Deo ab æterno, ac
Deum futurum fuisse causam, ob dependen-
tiam Mundi ab ipso; eo modo quo si ponamus
solem cum luce, aut pedem cum vestigio
fuisse ab æterno, poterit semper & sol lucis,
& pes vestigii causa censer. Admittunt
quippe posse effectum esse causa sua coævum,
& sufficere ut cum causa non sit prior tempo-
re, sit saltem prior natura, τὸ φύσει, quam
vocem habet Photinus quoque; aut ratione,
τὸ λόγῳ, qua vox Timæi Locri est, loco illius
κατὰ, vel πρὸς ἐπίνοιαν, cogitatione, quam ob-
ser-

Les argumens des Epicuriens m'eussent moins donné de peine à combattre. Je leur eusse nié que le Monde fût corruptible, parce qu'ils croioient appercevoir quelque corruption dans les parties dont il est composé. L'on peut appeller régénération, plutôt que corruption, ce changement que nous voions dans la Matière. Elle n'est ni perdue, ni gâtée, ni corrompue par les différentes formes qu'elle prend, & peut-être une des principales causes de sa force & de sa vigueur consiste-t-elle dans les apparentes destructions, qui, la subtilisant, lui donnent plus de liberté pour produire de nouveaux miracles. Et quand on objeete qu'on ne voit

servare apud Stoicum, & Sextum Empiricum licet. Utcumque sit, tam Philosophi illi, quam omnes eorum Sectatores & Interpretes Deum Mundi causam dixerunt. De Stoicis res est perspecta; & vel ipsa Balbi adversus Velleium, Epicurumve Oratio satis demonstrat quid senserint. GASSENDI Opera, Sect. 1. Phys. Lib. 1. Cap. 2. Vide etiam Animad. 2. in Philos. Epicurii Synagma, pag. 115. édit. in-quarto.

voit point de montagnes s'élever, mais qu'on en voit au contraire qui s'abaissent tous les jours par la chute des rochers, & qu'il est par conséquent à craindre que tous les lieux hauts étant aplanis, l'eau ne submerge la terre & ne la détruise, ce qui ne pourroit se faire, si le Monde avoit été éternel, une cause éternelle ne pouvant prendre fin, on prouve aisément à ceux qui soutiennent ce sentiment, que la terre regagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. L'on a souvent vû des feux souterrains, qui, soulevant des masses de terre & des rochers d'une grosseur énorme, les jettent dans des plaines, & y forment successivement & peu-à-peu des élévations, qui remplacent celles qui peuvent s'abaisser dans une autre partie de la terre. De notre tems, une Isle s'est formée dans l'Archipel, & est sortie du fond des eaux (*). La mer, depuis Jules César, s'est retirée de plus d'une lieüe vers les Côtes de Fréjus en
Pro-

(*) *Voiez la Relation de l'Isle de Santorini.*

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 327
 Provence. Hérode dit que sous le
 règne de Menès, premier Roi d'Égypte,
 toute cette contrée étoit un marais,
 excepté le païs de Thèbes; qu'il ne pa-
 roissoit rien de la terre qu'on y voit
 aujourd'hui au-delà du lac qu'on nom-
 me Méris, duquel on compte actuelle-
 ment sept journées de chemin jusqu'à
 la mer. *Je crois*, dit cet Historien,
tout ce qu'on m'a dit de l'Égypte, voiant
principalement qu'elle n'a point de terre
qui lui soit contiguë; qu'on trouve des co-
quilles dans ses montagnes; qu'il en sort
une eau salée qui ronge même les Pyra-
mides; que la montagne qui est en Égypte
au-dessus de Memphis, est sablonneuse. Si
nous voulions nous arrêter à cette opinion
des Ioniens, nous montrerions par ce mo-
ïen qu'il n'y avoit point autrefois d'Égypte,
et que les Égyptiens n'avoient point
de païs de leur nom. Car la contrée de
Delta, comme ils le disent eux-mêmes, et
que je l'ai moi-même remarqué, est une
terre que la rivière leur a donnée, et qui,
pour ainsi dire, n'a été créée que depuis
peu de tems. ()*

On

(*) HERODOTE, Histoire, Liv. II. pag.
 104.

328 - LA PHILOSOPHIE

On peut donc supposer, & même avec beaucoup d'apparence de vérité, que ces amas de terre & de limon qui se font par le transport continuel de ce que charient les fleuves & les rivières, remplacent dans certains pais le terrain qui se perd dans d'autres, comme celui qui fut inondé autrefois en Hollande, où plus de quatre-vingt villages furent subitement submergés. Ces changemens se faisant insensiblement, & successivement pendant le cours de tous les siècles, tout ce qui est maintenant terre peut bien avoir été autrefois mer, & ce qui est mer peut devenir terre (*). Mais cette révolution n'ar-
rivant

104. & 105. *Je me sers de la Traduction de P. du Ryer.*

(*) *Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus,*

Esse fretum: vidi factas ex aquore terras,

Et procul à pelago concha jacuere marina,

Et vetus inventa est in montibus anchora summis.

OVID. Metamorphos. Lib. XV.

Vers. 262. & seqq.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 329
vivant que par degrés, & pour ainsi dire imperceptiblement, l'ordre des choses n'est point interrompu ni bouleversé, & la Matière ne se corrompt point pour changer de forme & prendre une nouvelle modification; de même qu'un quarré de cire, qu'on réduit en rond, ne périlite point pour changer de figure. Et quant au mouvement violent qu'on donne aux atomes, qui, voulant se mettre en liberté, réduiront un jour le Monde en poussière, dès qu'on n'accorde point que le hazard ait produit l'Univers, cette prétendue agitation des premiers corpuscules de la Nature tombe d'elle-même & n'a aucune force.

§. V.

EXAMEN DU SYSTÈME DE L'ÂME DU MONDE.

IL y a eu des Philosophes qui ont eu un troisième sentiment sur le Monde, différent des deux premiers. Ils le croioient éternel, comme les Péripatéticiens, & se réunissoient avec eux

Tome I.

E e en

330 LA PHILOSOPHIE
en ce point contre les Epicuriens ; mais ils ne croioient point qu'un Etre intelligent & tout-puissant en réglât l'harmonie. Ils disoient que l'Univers étoit un tout , de la même manière qu'une plante , ou un animal ; c'est-à-dire qu'il y avoit une certaine force répandue dans le Monde , qui en vivifioit les parties & entretenoit leur liaison : enforte que la lune , le soleil , la terre , les étoiles , & les autres globes célestes , enfin tous les corps matériels , composoient un Tout animé & vivifié , comme les différentes parties d'un animal le font dans leur assemblage. Cicéron , en parlant des Philosophes qui soutenoient cette opinion , cite Straton , & explique les attributs qu'ils donnoient à la Matière. Straton , dit-il , Disciple de Théophraste , celui qu'on surnommoit le Physicien , soutenoit que toute la puissance de la Divinité résidoit dans la Matière , à qui il accordoit toutes les facultés propres à la génération & à la conservation ; mais il destituoit & privoit cet esprit qui la vivifioit , de la raison & de la connoissan-

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 331
ce (*). Virgile a souvent décrit le
dogme de l'ame du Monde dans ses
Ouvrages (†).

Ce

(*) *Nec audiendus ejus (Theophrasti) au-
ditor Strato, is qui Physicus appellatur, qui
omnem vim divinam in Natura sitam esse
censet, qua causas gignendi, minuendi ha-
bebat, sed carebat omni sensu. CICERO,
de Natura Deorum, Lib. I. pag. 56.*

(†) *Esse apibus partem divinæ Mentis, &
haustus
Æthereos dixere: Deum namque ire
per omnes
Terrasque tractusque maris, cœlum-
que profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, ge-
nus omne ferarum,
Quem sibi tenues nascentem arcessere
vitas.*

VIRGIL. *Georgicor. Lib IV.*

Vers. 220. & seqq.

Le même systême est répété dans l'E-
néide.

*Principio cœlum ac terras, campos-
que liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titania-
que astra
Spiritus intus alit; totamque infusa
per artus
Mens agit at molem, & magno se cor-
pore miscet.*

E e 2 Inde

Ce système avoit bien des partisans chez les Romains : il en a eu dans tous les tems (*), & même depuis peu Spinoza l'a renouvelé & mis dans son grand jour. Il a soutenu cette opinion aussi-bien qu'on peut défendre un sentiment aussi erroné, & dont il suit des conséquences aussi absurdes (†). Il suppose qu'il n'y a qu'une

*Inde hominum pecudumque genus,
vitræque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æ-
quore pontus.*

VIRGIL. *Æneïd. Lib. VI.
Vers. 725. & seqq.*

(*) *Alexander Epicureus dixit Deum esse materialem, vel non esse extra ipsum, & omnia essentiabiliter esse Deum, vel formas, accidentia imaginata, & non habere veram entitatem, &c. ALBERTUS, in I. Phys. Tract. III.*

(†) *Præter Deum nulla dari, neque concipi potest substantia.*

Demonstratio.

Cum Deus sit Ens absolute infinitum, de quo nullum attributum, quod essentiam substantiæ exprimit, negari potest (per definit. VI.) isque necessario existet (per Proposit. II.) Si aliqua substantia præter Deum daretur, ea

est

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 333
ne substance dans l'Univers, à laquelle
il donne le nom de Dieu. Tous les
êtres particuliers, l'étendue corporelle,
le soleil, les hommes, les plantes, leurs
imaginationes, leurs idées sont des mo-
difications de Dieu (*), ou de cette
sub-

*explicari deberet per aliquod attributum
Dei, sicque dua substantia ejusdem attribu-
ti existerent, quod (per Prop. v.) est absur-
dum; adeoque nulla substantia extra Deum
dari potest, & consequenter etiam concipi.
Nam si posset concipi, deberet necessario con-
cipi ut existens: atqui hoc (per primam par-
tem hujus demonstrationis) est absurdum;
ergo extra Deum nulla dari, neque concipi
potest substantia. B. D. SPINOS. Opera Post-
huma Eth. ordine geometrica demonstra-
ta, &c. pag. 12.*

(*) Non dubito quin omnibus, qui de rebus
confuse judicant, nec res per primas suas cau-
sas noscere consueverunt, difficile sit demon-
strationem VII. proposit. concipere, nimirum
quia non distinguunt inter modificationes
substantiarum & ipsas substantias, neque
sciunt quomodo res producuntur. Unde fit ut
principium, quod res naturales habere vident,
substantiis attingant; qui enim veras rerum
causas ignorant, omnia confundunt, & sine
ulla mentis repugnantia tam arbores, quam
ho-

substance qui est Dieu lui-même. Lorsqu'on oppose à Spinoza qu'il y a deux sortes de substances, l'une incréée & l'autre créée, telle que la Matière & notre ame; & que *subsister par soi*, qui sont les termes dont on se sert pour définir la substance, signifie seulement ne dépendre pas de quelque sujet d'in-
hésion, mais être comme les ames des hommes, la Matière, les Anges, &c.

hōmines fingunt, & homines tam ex lapidibus, quam ex semine formari, & quascunque formas in alias quascunque mutari imaginantur. Sic etiam qui naturam divinam cum humana confundunt, facile Deo affectus humanos tribuunt, præsertim quamdiu etiam ignorant quomodo affectus in mente producuntur. Si autem homines ad naturam substantiæ attenderent, minime de veritate VII. Propositionis dubitarent; imo hæc propositio omnibus axioma esset, & inter notiones communes numeraretur. Nam ne substantiam intelligerent id quod in se est & per se concipitur, hoc est, id cujus cognitio non indiget cognitione alterius rei; per modificationes autem id quod in alio est, & quarum conceptus à conceptu rei in qua sunt, formantur. Id. ibid. Schol. II. Proposit. V.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 335
il répond (*) que pour mériter le nom
de substance, il faut, indépendamment
de toutes causes, exister par soi-même
éternellement & nécessairement.

Avant de vous montrer les absur-
dités de ce système, vous me permet-
tez, Madame, de m'arrêter un mo-
ment sur les raisons qui avoient forcé
Spinoza à soutenir un dogme rempli de
tant de difficultés. Deux choses l'a-
voient jetté dans l'erreur; l'homme
qu'il voioit malheureux, & ce principe
qui brille incessamment à notre esprit,
que de rien on ne peut faire rien. Les
infortunes, auxquelles l'humanité est
su-

(*) *Propositio XV.*

*Quidquid est in Deo est, & nihil sine Deo
esse, neque concipi potest.*

Demonstratio.

*Præter Deum nulla datur, neque concipi po-
test substantia (per Prop. XIV.) hoc est (per
defin. 111.) res, quæ in se est & per se con-
cipitur. Modi autem (per definit. V.) sine
substantia nec esse, & per ipsam solum conci-
pi possunt: atque præter substantias & mo-
dos nihil datur (per axiom. 1.); ergo nihil
sine Deo esse, neque concipi potest. Id. ibid.
pag. 12.*

lujette (*), révoltoient principalement
sa

(*) De tout tems les Athées ont fait valloir, comme une forte objection, les maux dont les foibles mortels sont aecablés. *Ejtc pour les hommes, fait dire Cicéron à Velleius, que les Dieux ont formé l'Univers? Et pour quels hommes donc l'ont-ils fait? Pour les sages? Ce grand ouvrage avoit donc peu de gens pour objet. Pour les fous? Quelle raison obligeoit les Dieux à s'intéresser pour des méchans? Au reste, quand il seroit vrai que ç'eût été-là le dessein des Dieux, quel bien en revenoit-il aux hommes, puisque leur vie est si misérable?*

An hæc, ut fere dicitis, inquit, hominum causa à Deo constituta sunt? Sapientumne? Propter paucos ergo tanta est facta rerum molitio. An stultorum? At primum causa non fuit quod de improbis bene meretur. Deinde, quid est assequutus, cum omnes stulti sint sine dubio miserrimi; maxime quod stulti sunt? Miserius enim stultitia quid possumus dicere? CICER. de Nat. Deor. Lib. I.

Lactance nous a conservé à peu près le même raisonnement d'un Epicurien, qui se récrie sur la conduite des Dieux, qui, passant pour les peres des hommes, ont si maltraité leurs enfans, eux, qui auroient dû, en suivant les loix de la justice & les règles de la bienséance, les approcher de leur état.

sa raison : il ne pouvoit se figurer qu'un Etre , infiniment intelligent , infiniment bon , infiniment parfait , n'eût créé des créatures que pour les rendre malheureuses. Or , il étoit très-persuadé que tous les hommes , ou du moins une grande partie , éprouvoient un sort dont ils pouvoient se plaindre justement ; & pour être pénétré de la vérité de ce fait , on n'a qu'à considérer les misères & les maux répandus dans les quatre parties du Monde (*).
On

étoit heureux le plus qu'il étoit possible , un bon pere aiant toujours soin de la tranquillité de sa famille.

Quid enim Deo , inquit , cultus hominis confert beato , & nulla re indigenti ? vel , si tantum honoris homini habuit , ut ipsius causa Mundum fabricaret , ut instrueret eum sapientia , ut dominum viventium faceret , eumque diligeret tanquam filium , cur mortalem , fragilemque constituit ? Cur omnibus malis , quem diligebat , objicit ? Cum oporteret & beatum esse hominem , tanquam conjunctum & proximum Deo , & perpetuum , sicut est ipse , ad quem colendum & contemplandum figuratus est. LACT. Lib. VII.

(*) Ils tiennent que nous , étant si mal-

Tome I.

Ff

heu-



On verra par-tout l'homme accablé de maladies & de chagrins , obligé de souffrir par d'autres hommes les traitemens les plus cruels. Il est des Souverains en Afrique & en Asie , qui trafiquent de leurs sujets , comme un particulier trafique de chevaux & de moutons. On en a vû en Europe , & dans les Roïaumes & les Empires les plus policés , se nourrir du sang de leurs sujets , & se defaltérer de leurs larmes. Qu'on regarde combien de maux n'ont point causés les Nérons , les Caligula , & tant d'autres monstres. Mais sans aller chercher des malheurs hors de l'hom-

heureux & si misérables , sommes gouvernés par la Providence divine. Or , si les Dieux , se changeans , nous vouloient offenser , affliger tourmenter & débriser , ils ne nous pourroient pas mettre en pire état que nous sommes maintenant : ... & ne pourroit être la vie de l'homme , ne pire , ne plus malheureuse qu'elle est. Tellement que si elle avoit langue & voix pour parler , elle diroit les paroles d'Hercule : *Plein suis de maux , plus n'en pourrois avoir.* PLUTARCH. de Repugn. Stoic. pag. 104. de la Version d'Amiot.

l'homme même, de combien de maux n'est-il point accablé par la Nature, les maladies aiguës, celle de langueur, la faim, la soif, la pauvreté ? Spinoza croioit qu'il étoit impossible qu'une créature aussi infortunée fût l'ouvrage d'un Principe tout bon. *Si l'homme, disoit ce Philosophe, est émané d'un Principe souverainement bon, peut-il être mauvais ? Comment la souveraine Bonté peut-elle produire une créature malheureuse, & la souveraine Sainteté une créature criminelle ?* On répondra peut-être que l'homme a reçu de Dieu un état heureux ; mais qu'étant devenu méchant, il a mérité que Dieu le punit, & que la punition émane d'un Principe souverainement bon, auquel est attribuée la justice, qui ne lui est pas moins essentielle que la bonté. Mais cette raison paroît peu convaincante ; car si l'homme venoit d'un Principe bon, il faudroit qu'il eût été créé, non-seulement sans aucun mal actuel, mais même sans aucune inclination au mal. Si l'on objecte qu'il avoit simplement la force de se déterminer au mal, & que s'y étant déterminé, il est

seul coupable du crime & du mal moral qui s'est introduit dans l'Univers, on ne sera guères plus avancé ; car Dieu avoit prévu que l'homme pécheroit, & se serviroit mal de son franc-arbitre, puisqu'on ne peut nier que tout ne soit présent & connu à la Divinité. Or, si Dieu avoit prévu le péché de l'homme, il devoit l'empêcher, parce qu'il n'étoit pas d'un Principe souverainement bon de permettre qu'il fût obligé d'accabler sa créature de malheurs ; car cela blesse les idées de l'ordre. Et quand même il seroit possible que Dieu n'eût pas prévu la chute du pécheur, il l'avoit au moins jugé possible, & il devoit par les mêmes raisons en empêcher les funestes suites ; car la bonté de l'Etre infiniment parfait ne seroit point infinie, si l'on pouvoit avoir quelque notion d'une bonté plus grande que la sienne. Il ne peut donc convenir à cet Etre souverainement parfait de donner aux hommes un franc-arbitre, dont il fait qu'ils feront un usage qui leur sera pernicieux. Il n'appartient qu'à un Etre mal-faisant & mauvais d'accorder des
dons

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 341
dons aux créatures qui doivent certainement leur devenir nuisibles, ou inutiles. Si un Souverain faisoit distribuer à tous les soldats des épées qui pourroient garantir de la mort tous ceux qui sauroient s'en servir d'une certaine manière, & qu'il n'apprît ce secret qu'à quelques-uns, & laissât périr tous les autres, n'auroit-on pas sujet de se récrier sur son injustice, & de le taxer de cruauté ? En vain, voudroit-on soutenir que nous ne pouvons, nous finis, avoir aucune idée de la justice de l'Infini : il est vrai que nous n'en pouvons avoir aucune idée parfaite : mais cependant celles que nous avons de la justice, ne sont vraies, qu'autant qu'elles approchent de la justice de Dieu ; car une chose n'est bonne ou mauvaise, qu'autant qu'elle approche plus ou moins de la perfection. Or, ma raison & ma lumière naturelle, qui ne sauroient me tromper, me font voir que l'on ne peut punir justement un homme d'un crime involontaire, ni créer des créatures qu'on fait devoir être malheureuses, lorsqu'on peut l'éviter par la seule volonté. Ainsi, l'hom-

342 LA PHILOSOPHIE
me malheureux ne peut être émané
d'un principe souverainement bon.

Les Athées Chinois fondent leurs
opinions sur ces dernières objections,
& c'est ordinairement celles qu'em-
ploient tous ceux qui sont assez aveu-
glés & assez malheureux pour nier
l'existence de Dieu. *Les Athées de la
Chine*, dit un Missionnaire, *ne sont pas
plus traitables sur le chapitre de la Pro-
vidence, que sur celui de la Création.
Quand on leur enseigne que Dieu qui a
créé l'Univers de rien, le gouverne par
des loix générales, très-dignes de sa sa-
gesse infinie, & auxquelles toutes les
créatures se conforment avec une régula-
rité admirable, ils disent que ce sont-là
de grands mots, auxquels ils n'attachent
aucune idée, & qui n'éclairent point du
tout leur esprit.*

*Par les mots de loix, repliquent-ils,
nous entendons un ordre établi par un
Législateur, qui a le pouvoir d'ordonner
à des créatures capables d'exécuter ses
loix, & par conséquent capables de les
connoître & de les entendre. Or, peut-
on dire, sans une absurdité manifeste,
qu'un fœtus, qu'une plante, que les bêtes
ont*

ont une connoissance parfaite de ces loix, & qu'elles s'y conforment régulièrement en vertu de cette connoissance ? Mais s'ils ne les connoissent pas, comment peuvent-ils les exécuter ? Le bon sens ne nous dicte-t-il pas que pour se conformer à une loi, il faut la connoître, la comprendre, & que la connoissance & la perception d'une loi ne peut se faire que par le moyen de l'intelligence & de l'entendement ? Dieu, ajoutent-ils, a fait des loix générales, voilà qui est bien ; mais pour qui sont-elles faites ? Est-ce pour des êtres capables de les connoître & de les entendre, ou pour des êtres incapables d'intelligence & de connoissance ?

Si vous dites que Dieu a fait des loix pour être exécutées par des êtres capables de les connoître, il s'ensuit que les animaux, que les plantes, & généralement tous les corps qui agissent conformément à ces loix générales, les connoissent, & par conséquent qu'ils ont de l'intelligence ; ce qui est absurde.

Si vous dites que Dieu a fait des loix pour être exécutées par des êtres incapables de les connoître & destitués d'intelligence, on vous sifflera, & on vous de-

fond ce fut le même. C'est un malheur ordinaire à ceux qui veulent approfondir les mystères que Dieu nous cache, que de s'égarer dans un labyrinthe où ils se perdent pour toujours. Il y a de la folie à vouloir pénétrer ce qui est au-dessus de nos connoissances (*). Il est plus sûr & plus sage, dit un illustre Ancien, qui n'étoit éclairé que des simples lumières de sa raison, de croire les opérations de la Divinité, que de les vouloir approfondir (†).

(*). Quant à la liberté des opinions Philosophiques touchant le vice & la vertu, c'est chose où il n'est besoin de s'étendre, & où il se trouve plusieurs avis qui valent mieux tûs, que publiés aux foibles esprits. MONTAGNE, *Essais, Liv. II. pag. 189.*

(†) *Sanctius est ac reverentius de actis Deorum credere, quam scire. TACITUS de Moribus Germanorum.*



DU BON-SENS, *Réflex. III.* 347
ral est distincte de la substance de Dieu ;
car s'il le disoit , il enseigneroit que
cette substance est en elle-même non
étendue. Elle n'eût donc jamais pû
acquérir les trois dimensions qu'en les
créant , puisqu'il est visible que l'éten-
due ne peut sortir ou émaner d'un sujet
non-étendu , que par la voie de créa-
tion. Or , Spinoza ne croioit point
que de rien on pût faire rien. La
substance divine n'étant donc point
distincte de l'étendue , elle devenoit
sujette à être divisée en mille parties.
On ne sauroit pousser plus loin l'aveu-
glement , que de faire Dieu étendu ,
parce que non-seulement c'est lui
ôter la simplicité , mais c'est le ré-
duire à la condition de la nature la
plus vile , en le faisant matériel , la
Matière étant le théâtre de toutes les
corruptions & de tous les change-
mens.

Plus on examine le systême de Spi-
noza , & plus on le trouve rempli d'ab-
surdités. Tous les êtres particuliers ,
dit-il , l'étendue corporelle , le soleil ,
les plantes , les hommes , leurs imagi-
nations , leurs idées sont des modifica-
tions.

mais on démontre que s'il étoit vrai que les hommes fussent des modifications de cette substance unique, qui est Dieu, cet Etre souverainement parfait seroit perpétuellement contraire à lui-même. Est-il possible de croire que la même substance veuille & ne veuille pas, qu'elle aime & qu'elle haïsse, qu'elle soit vertueuse & criminelle ? Une hypothèse pareille allie ensemble deux termes aussi opposés que la figure carrée & la circulaire.

En considérant du côté moral le dogme de l'ame du monde, il est encore plus contraire à la raison. L'Etre souverain, l'Etre parfait, l'Etre nécessaire n'est plus ferme, n'est plus constant ; c'est le ramas de tous les crimes. Les hommes n'étant que des modifications de la substance, & n'y ayant par conséquent qu'elle qui agisse, on doit dire : *Un Dieu coquin a tué un Dieu honnête homme : on a pendu aujourd'hui un Dieu frippon ;* car les modes, selon Spinoza, ne sont rien, & c'est la seule substance qui agit.

Saint Augustin a vivement réfuté le système de l'ame du Monde. Qui est

est celui qui ne voit, dit ce Pere, les horreurs & les impiétés qui découlent & prennent leur source d'un dogme aussi affreux ? La nature divine est foulée aux pieds, on tue Dieu en détail dans les animaux qu'on fait mourir (*). Dieu devient sujet à tous les vices, il n'est aucune de ses parties qui ne soit souillée de quelques-uns, & la luxure, l'iniquité, l'impiété sont le partage des attributs de la Divinité (†).

Ro-

(*) *Quod si ita est, quis non videat quantum impietas & irreligiositas consequatur, ut quod calcaverit quisque partem Dei calcet, & in omni animante occidendo pars Dei trucidetur? Nolo omnia dicere quæ possunt occurrere cogitantibus; dici autem sine verecundia non possunt. AUGUSTINUS, de Civit. Dei, Lib. IV. Cap. XII. pag. 431.*

(†) *Non video quidem si totus Mundus est Deus, quomodo bestias ab ejus partibus separant? Sed obluctari quid opus est? De ipso rationali animante, id est homine, quid infelicius credi potest, quam partem Dei vapulare cum puer vapulat? Jam vero partes Dei fieri lascivas, iniquas, impias atque omnino damnabiles quis ferre possit, nisi qui prorsus insaniat?*

Robert Flud , Anglois , qui ne manquoit pas d'esprit , soutient aussi l'opinion de l'ame du Monde. Il croioit qu'elle étoit composée d'une matière très-subtile & très-active , qu'il disoit être Dieu , qui , comme matériel , entroit dans la composition du Monde : mais il enveloppoit son erreur de tant de distinctions , qu'on auroit cru qu'il admettoit effectivement plusieurs causes & plusieurs effets. *La lumière & les ténèbres , disoit-il , sont les deux premiers principes des choses : de leur mélange résulte l'unité radicale , de laquelle dépendent ensuite tous les êtres. Mais dans le fond il ne distinguoit point , ni la lumière , ni les ténèbres ; il ne trouvoit ces deux principes , qu'entant qu'il considéroit le même objet , tantôt d'une manière , & tantôt de l'autre. Ils n'avoient jamais été réellement séparés ; mais notre esprit pouvoit les considérer sans relation aux choses créées : ainsi , les ténèbres même*

¶

niat ? Postremo , quid nascitur eis à quibus non colitur , cum à suis partibus non colatur ? AUGUSTINUS , de Civit. Dei , Lib. IV. Cap. XIII. pag. 433.

particulière & diffuse par tout le Monde, qui, comme une espèce d'ame, enlioit & attachoit ensemble les parties; mais il ne concevoit cette ame que comme un feu subtil, ou une matière extrêmement déliée & active, comme une ame enfin végétative, & soumise à l'Être puissant qui l'avoit créée, ainsi que les autres choses. Un de ses fameux disciples lui attribue beaucoup de penchant pour ce sentiment, & il paroît dans plusieurs endroits de ses Ouvrages qu'il le croioit assez probable (*).

§. VII.

(*) Je pensois, ajoute Gassendi, que cela ne dérogeoit aucunement à la Foi, en ce que cette ame seroit censée n'être autre chose qu'une certaine force dépendante de Dieu, & être une ame à sa manière; c'est-à-dire, d'une espèce particulière, différente de la sensitive & de la raisonnable, & nommément incapable des dons spirituels de la grace & de la béatitude. . . . Or, je rapporte ce passage, afin que lorsqu'on le lira, & qu'on verra ensuite en divers endroits de cet Ouvrage que Mr. Gassendi a beaucoup de pente à croire, non-seulement que la terre, la lune, le soleil, & tous les autres globes

ont été partagés dans leurs sentimens, & que nous serions encore dans des doutes qui ne pourroient être éclaircis, si la Révélation ne déterminoit notre croiance. Elle est même contraire à l'opinion la plus probable, & si nous pensons que le Monde ait été tiré du néant, & que de rien toutes choses aient été faites, c'est la Foi seule qui nous y contraint, & qui tient notre esprit captif, prêt à se révolter con-

très-ridicules, & indignes d'un Philosophe de bon sens. BERNIER, *Abregé de la Philosophie de Gassendi, Tom. I. pag. 117.*

Hippocrate sembloit reconnoître pour Dieu la chaleur qui est répandue par tout le Monde. Ce système approchoit de celui de Spinoza; car Hippocrate croioit que l'ame n'étoit autre chose que le calidum innatum, ou la chaleur naturelle. Je crois que le passage qui suit prouve mon sentiment. Δοκέει δὲ μοι ὁ καλούμεν θεοῦ, ἀθανάτου τε εἶναι καὶ νοεῖν πάντα καὶ ὄντα, καὶ ἀκρῆν, καὶ εἰδέναι πάντα, καὶ τὰ ὄντα, καὶ τὰ μέλλοντα ἴσασθαι. Quod calidum vocamus id mihi immortale esse videtur, cunctaque intelligere, videre & audire, scireque omnia, tum presentia, tum futura. HIPPOCRATE de Carn. pag. 249.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 357
l'Herbe des Champs, &c. ()*. Ce senti-
ment a été embrassé & soutenu par de
grands hommes, & même par un des
plus illustres Pères de l'Eglise. (†) Il
y a même eu des Juifs qui l'ont adop-
té, & Philon, Auteur d'une assez
grande réputation, & habile dans la
connoissance de la Loi Judaïque, a
traité de ridicule l'opinion qui admet
la distinction des journées, qui n'est
rapportée par Moïse que pour marquer
quelque ordre, qui donne une idée de
génération (‡).

Les Docteurs, qui veulent qu'on
croie exactement la Création comme
elle est marquée dans la *Genèse*, ré-
pondent qu'on ne doit point chercher
à donner des explications aux choses
qui sont déjà clairement expliquées ;
qu'il étoit aussi aisé au Peuple Juif de
penser que Dieu avoit fait le Monde
dans un instant, que dans six jours ;
que

(*) *Genes. Chap. I.*

(†) AUGUST. de Civit. Dei. *Lib. II.*
Cap. VI.

(‡) PHILO Judæus, *Allegoriar. Lib. I.*

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 359
fut fait que le quatrième jour. Or, comment pouvoit-il y avoir distinction de jours, avant même que le jour fût; car les jours ne subsistoient pas avant le cours du soleil? A ces raisons un Philosophe Cartésien pourroit en ajouter une autre. Si Dieu, diroit-il, eût créé le Monde pièce à pièce, & dans des intervalles differens & séparés, cette opération divine eût répugné à l'essence des choses; ce qui ne se peut: car il y eût eu des espaces étendus & vuides dans la Nature, en attendant qu'ils fussent remplis par les choses qui restoit à créer, & qui devoient être placées dans ces espaces vuides; ce qui ne sauroit être, parce que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, ne pouvant y avoir de Vuide dans la Nature.

C'est-là ce que nous examinerons dans la suite; & je vous annonce d'avance, Madame, que vous n'allez pas trouver plus de certitude dans les nouvelles questions que je vais tâcher de vous développer, que dans celles que vous avez déjà parcourues.

§. VIII.

DES PREMIERS PRINCIPES
DES CHOSES

Tous les Philosophes ont pensé différemment sur les premiers principes, ou les premières parties actives de la Matière; ou, si l'on veut, sur la première Matière des choses. Cette question a été très-agitée, & fort peu éclaircie.

Héraclite (*), & Hippias (†)
ont

(*) Καὶ τὰ ἐπὶ μέγους δὲ αὐτῶ ὧδε ἔχει τῶν δογματῶν. Πύρρειναι στραχίον, καὶ πρὸς ἀμοιβὴν τὰ πάντα ἀραιώσει καὶ πυκνώσει τὰ γινόμενα.

Jam vero per partes digesta sic se habent ejus decreta. Ignem Elementum esse dicit, ignisque vicissitudine, tum raritate, tum densitate constare, qua fiunt omnia. DIOG. LAERT. de Vit. clarorum Philosophorum, Lib. IX. Segm. 8.

(†) Ἰππίας, Μεταπολίτιος) *Alii Crotoniensem faciunt. JAMBlichus de Vita Pythagoræ, cap. 18. τὸν δὲ Ἰππίαν, οἱ μὲν, Κροτωνιάτην φασί. οἱ δὲ, Μεταπολίτιον. Ignem pro Deo coluit. ÆGID. MENAGII in Laert. Observationes, Segm. 80. Lib. VIII.*

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 361
ont cru que le feu étoit le seul principe de toutes les choses naturelles ; qu'il les avoit produites , & qu'il devoit dans la suite les embrâser & les détruire.

Anaximène (*), & Diogène (†) Apollinaire disoient que tout avoit été formé de l'air, qui, à cause de sa souplesse & de sa flexibilité, étoit capable de prendre toutes sortes formes.

Thales Milésien vouloit (‡) que
tout

(*) Οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἀπείροσ. κινεῖσθαι δὲ τὰ ἄστροα οὐχ ὑπεργῆν, ἀλλὰ περὶ γῆν.

Hic initium dixit aëra, & infinitum. Moveri sidera, non supra terram, sed circa terram. DIOG. LAERT. de Vit. Philos. Lib. II. Segm. 3.

(†) Στοιχεῖον εἶναι τὸν ἀέρα κόσμους ἀπείρους· καὶ κενὸν ἀπείροσ. τὸν τε ἀέρα, πυκνούμενον καὶ ἀραιούμενον, γεννητικὸν εἶναι τῶν κόσμων.

Elementum esse aërem ; mundos infinitos ; & inane infinitum : densumque aërem ac rarefcentem, mundos gignere. Nihil ex eo quod non sit fieri, neque in id quod non sit corrumpi. Id. ibid

(‡) Ἀρχὴν δὲ τῶν πάντων ὕδωρ ὑπέστησατο. *Principium omnium aquam esse dixit. Id. Lib. I. Segm. 27.*

tout dût son origine à l'eau , parce que sans l'humide , qui lie & entretient toutes les choses animées , elles meurent & se dissolvent.

Hésiode dit (*) que la terre , sortie

(*) "Ἦτοι μὲν πρῶτις αὖ Χάος γένητ' , αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖ ἰερώτερος , πάντων ἔδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἄθανάτων , οἳ ἔχουσι κάρη νιφόμενος Ὀλίμπῳ·
Τάρταρά τ' ἠερόεντα μυχῷ χθονὸς ἑυρυοδείης ,
Ἦδ' Ἔρος , ὃς κάλλιπος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι ,
Λυσιμελής , πάντων τε θεῶν πάντων τ' αἰθρώπων
δάμιναται ἐν στήθεσσι νόον καὶ ἐπίφρονα βυλῆν.

Ἐκ Χάος δ' Ἐρεβός τε , μέλαινά τε Νύξ ἐγένοντο.

Νυκτὸς δ' αὖτ' Αἰθήης τε καὶ Ἠμέρης ἐξεγενήθητο.

Οὓς τέκε κωσσαμένη , Ἐρίθει φιλότῃ μιγείζα.

Γαῖα δέ τῃ πρῶτον μὲν ἐγένετο ἴσον ἑαυτῇ

Οὐρανὸν ἀστερόενθ' , ἵνα μὴ περίπαντα κάλυπτοι ,

Ἄφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖσι ἔδος ἀσφαλὲς αἰεὶ.

*Primo omnium quidem Chaos fuit , ac
deinde*

*Tellus lato pectore praeclata , omnium se-
des tuta semper*

*Immortalium , qui tenent juga nivosi
Olympi ,*

*Tartaraque tenebricosa in recessu terra
spaciosa :*

Atque

D U B O N - S E N S , *Réflex. III.* 363
tie du Chaos, est le principe de toutes
choses. Il ajoute qu'elle est l'épouse
du ciel, & il explique poétiquement
ses productions, causées par les influen-
ces célestes.

Diogène (*) de Babilone, dans
un

*Atque Amor, qui pulcherrimus inter
immortales Deos,
Solvens curas, & omnium Deorum
omniumque hominum
Domat in pectoribus animum, & pru-
dens consilium.
Ex Chao vero Erebusque, nigraque
Nox editi sunt.
Ex nocte porro Ætherque & dies pro-
gnati sunt:
Quos peperit ubi concepisset, Erebo
amore mixta.
Tellus vero primum quidem genuit pa-
rem sibi
Coelum stellis ornatum, ut ipsam ti-
tam obteget,
Utque esset beatis Diis sedes tuta sem-
per.*

HÆSIODI Deorum Generat.
Vers. 118. & seq.

(*) *Quem (Chrysippum) Diogenes Babylo-
nius consequens in eo Libro, qui inscribitur de
Minerva, partum Jovis ortumque Virginis ad*
H h 2 Phy-

364 LA PHILOSOPHIE

un Ouvrage, intitulé *Minerve*, & qui n'est point parvenu jusqu'à nous, ne raisonnoit guères plus conséquemment qu'Hésiode. Il prétendoit expliquer physiquement, & d'une manière qui n'eût rien de commun avec la Fable, l'enfantement de Jupiter & la naissance de cette Déesse.

Empédocle fut un des (*) premiers Philosophes qui distinguèrent les quatre Elémens, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre, auxquels il ajoûta deux facultés ou puissances naturelles, qu'il nommoit *accord & discord*. L'accord servoit à l'union & à la génération des choses, le discord à leur ruine & à leur destruction.

Xéno-

Physiologiam traducens, dejungit à fabula.
CICER. de Nat. Deor. Lib. I. Cap. XV.

(*) "Εδόκει δὲ αὐτῷ τὰδε. Στοιχεῖα μὲν εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆ, ἀέρα. φιλίαν τε ἢ συγχρίεται, καὶ νεῖκος ᾧ διακρίνεται.

Hæc autem illi visa sunt ac placita. Elementa esse quatuor: ignem, aquam terram, aërem: amicitiamque, qua copulentur, & discordiam, qua dissideant. DIOG. LAERT. Lib. VIII. Segm. 76.

Xénophanes (*) & Mélissus (†) croioient que tout ce qui étoit dans l'Univers n'étoit qu'une même chose infinie, Parménide (¶) une chose finie. Plusieurs Ecrivains, qui ont parlé du systême de ces deux premiers Philosophes, ont cru que le seul principe infini qu'ils admettoient, étoit Dieu. Mais si cela étoit, Xénophanes & Mélissus n'auroient établi aucuns
pre-

(*) *Xenophanes . . . unum esse omnia, neque id esse mutabile, & id esse Deum, neque natum usquam, & sempiternum conglobata figura.* CICER. *Quæst. Acad. IV.* 37

(†) Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τὸ πᾶν ἀπείροσιν εἶναι, καὶ ἀναλλοίωτος, καὶ ἀκίνητος, καὶ εἶναι ὅμοιος ἑαυτῷ, καὶ πλῆρες.

Univerſum infinitum esse, & immutabile, atque immobile; & unum, sibi ipsi simile ac plenum. DIOG. LAERT. *Lib. IX. Segm. 24.*

(¶) Ce principe unique & fini étoit le soleil, s'il en faut croire Cicéron, & un habile Commentateur de Diogène Laërce. *Cicero in Lucullo, dit-il, solum ignem principium ab eo positum nominat. Parmenides, inquit ignem qui moveat terram, quæ o beo formetur. Sed de principio efficiente tantummodo locutus est.* ALDOB. in *Vit. Parmenid.* DIOG. LAERT. *Lib. XI. Segm. 21.*

premiers principes des choses , parce qu'ils n'eussent parlé que de la première cause des causes , tant des choses naturelles , que des surnaturelles.

Anaxagoras (*) Clazoméniénien disoit que toutes les choses étoient engendrées par de petites particules , ou de petites corpuscules tout semblables , qui , venant à se joindre & à se ramasser ensemble , produisoient toutes les choses.

Archélaüs (†) Athénien a cru qu'un air infini étoit le premier principe , qui faisoit ses différentes opérations , suivant qu'il étoit rare , atténué , épaissi , ou condensé.

Za-

(*) *Anaxagoras inquit materiam infinitam, sed eas particulas similes inter se minutas; eas primum confusas, postea in ordinem adductas mente divina.* CICER. in Quæst. Acad. Lib. II.

(†) Archélaüs, fils d'Apollodorus Athénien , dit que le principe de l'Univers étoit l'air infini & la raréfaction & condensation d'icelui, dont l'un est le feu , & l'autre est l'eau. PLUTARQ. des Opinions des Philosoph. Liv. I. Chap. 3. Je me sers de la traduction d'AMIOT.

Zareta Chaldéen (*) soutenoit que la lumière & les ténèbres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du monde étoient engendrées. Ce sentiment étoit la germe, ou plutôt l'ébauche du systéme de Robert Flud, dont je vous ai déjà parlé.

Ænopides (†) admettoit le feu & l'air pour premiers principes; Hippias (‡) Régien le feu & l'eau, & Onomacrite (§) le feu, l'air, & l'eau.

Pythagore prétendoit (***) que les principes des choses naturelles consistoient dans l'harmonie ou la conven-

nan-

(*) Zareta Chaldéen a estimé que la lumière & les ténèbres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. DU PLEIX, *Physiq. ou Science des choses naturelles, &c. Liv. II. Chap. I. pag. 44.*

(†) Id. *ibid.*

(‡) Id. *Ibid.*

(§) Id. *ibid.*

(***) Αἰχὴν μὲν τῶν ἀπάντων, μονάδα. *Principium quidem omnium esse unitatem.* DIOG. LAERT. in *Vit. Pythag. Segm. 28.*

nance des nombres, dont il établissoit la perfection à la dixaine, parce qu'après avoir compté jusqu'à dix, il faut reprendre l'unité. Cette opinion, toute inintelligible & ridicule qu'elle étoit, eut pendant certain tems plus de vogue que toutes les autres.

Mochus Phénicien, qui vivoit du tems de la guerre de Troïe, Leucippe, Démocrite, Epicure (*), Lucrece,

(*) Je placerai ici un passage de Plutarque, qui contient les principales opinions des Philosophes anciens sur les atômes, afin que dans la suite de cet ouvrage on puisse juger plus aisément des corrections & des augmentations que les *Atomistes* modernes ont faites aux systêmes qu'ils ont suivis; je continuerai à me servir de la Traduction d'Amiot. » Epicurus, fils de Neocles » Athénien, suivant l'opinion de Démocritus, dit que les principes de toutes choses sont les Atômes; c'est-à-dire, corps » indivisibles, perceptibles par la raison seulement, solides sans rien de vuide, non » engendrez, immortels, éternels, incorruptibles, qu'on ne sauroit rompre, ni » leur donner autre forme, ni autrement » les altérer, & qu'ils ne sont perceptibles » ni compréhensibles que par la raison, » mais

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 369
ce, & de nos jours le fameux Gassen-
di,

» mais qu'ils se meuvent en un infini &
» par un infini qui est le vuide, & que ces
» corps sont en nombre infini, & ont ces
» trois qualitez, figure, grandeur, &
» poids. Démocritus en mettoit deux,
» grandeur & figure: mais Epicurus y
» ajoûta pour le troisieme poids. Car il
» est, disoit-il, force que ces corps-là se
» meuvent par la percussion du poids; car
» autrement ne se mouveroient-il pas: &
» que les figures de tels corps étoient com-
» préhensibles & non pas infinis, pour ce
» qu'ils ne sont ni de forme de hameçon,
» ni de fourche, ni de annelets, d'autant
» que telles figures sont fort fragiles: & les
» Atômes sont tels, qu'ils ne peuvent être
» ni rompus ni altérez, & ont certaines fi-
» gures qui sont perceptibles non autrement
» que par la raison, & s'appellent Atômes;
» c'est-à-dire, indivisibles, non pour ce
» qu'ils soient les plus petits, mais pour ce
» qu'on ne les peut mespartir, d'autant
» qu'ils sont impassibles & qu'ils n'ont rien
» qui soit de vuide, tellement que qui dit
» Atôme, il dit infragible, impassible,
» n'ayant rien de vuide. Et qu'il y ait des
» Atômes, il est tout apparent, parce qu'il
» y a des Elémens éternels des corps vuides,
» & l'unité. « PLUTARQUE, des Opinions
Philosophiques, *Chap. III.*

Ceux

» l'unité. Et outre disoit encore, que tou-
» te la puissance de dix consiste en quatre,
» c'est-à-dire, au nombre quaternaire, & la
» cause pourquoi, c'est que si l'on recom-
» mence à l'un, & que selon l'ordre des nom-
» bres on les ajoûte jusques au quatre, on
» fera le nombre de dix, & si on surpasse
» le quaternaire, aussi surpassera-t-on la di-
» zaine, comme si on met un & deux en-
» semble, ce sont trois, & trois avec font six,
» & quatre après ce sont dix, desorte que
» tout le nombre, à le prendre d'un à un,
» gist en dix, & sa force & puissance en qua-
» tre. Et pourtant les Pythagoriens souloient
» jurer, comme par le plus grand serment
» qu'ils eussent sū faire, par le quaternaire.

» *Par le saint Quatre, éternelle nature*

» *Donnant à l'ame humaine, je te jure:*

» Et notre ame, dit-il, est composée de nom-
» bre quaternaire; car il y a l'entendement,
» science, opinion & sentiment, dont pro-
» cède toute science & tout art, & dont
» nous-mêmes sommes appellés raisonna-
» bles. Car l'entendement est l'unité, pour
» ce qu'il ne connoît & n'entend que par un,
» comme y aiant plusieurs hommes, les
» particuliers un à un sont incomptéhensi-
» bles par sentiment, attendu qu'ils sont in-
» finis, mais nous comprenons en pensée,
» cela

372 LA PHILOSOPHIE
leur dureté , & invisibles par leur ex-
trême

» cela seul homme , & en entendons un seu-
» lement , auquel nul n'est semblable , car
» les particuliers qui les considéreroit à part,
» sont infinis , ainsi toutes espèces & tous
» genres sont en unité : & pourtant quand
» on demande de chaque particulier que
» c'est , nous en rendons une telle définition
» en général , c'est un animal raisonnable ,
» apte à discourir par raison : ou bien , ani-
» mal apte à hennir. Voilà pourquoi l'en-
» tendement est unité , par laquelle nous
» entendons cela. Mais le deux & nombre
» binaire , indéfini , est à bon droit science ,
» car toute démonstration & toute pro-
» bation est une sorte de science : & da-
» vantage toute manière de syllogisme ou
• » ratiocination , collige & infère une conclu-
» sion qui étoit douteuse , de quelques pro-
» positions confessées , par où elle démontre
» facilement une autre chose , dont la com-
» préhension est science : par ainsi appert-il
» que science vraisemblablement est le
» nombre binaire. Mais opinion à bonne
» raison se peut dire le nombre ternaire de
» la compréhension , pour ce que l'opinion
» est de plusieurs. Or le ternaire est nom-
» bre de multitude , comme quand le Poë-
» te dit ; ô Grecs , heureux trois fois. C'est
» pourquoi Pythagoras ne faisoit point esti-
» me

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 373
trême petiteffe, étoient les parties ac-
tives de la Matière, & les premiers ou-
vriers.

Zénon (*) & Chryssippe disoient
que

» me du trois, la secte duquel a été ap-
» pellée Italique, pour autant que Pythago-
» ras ne pouvant supporter la tyrannique
» domination de Policrates, se partit de
» Samos, qui étoit son païs, & s'en alla
» tenir son Ecole en Italie. PLUTARQUE,
des Opinions Philosophiques, *Chap. III.*
Liv. I. de la Traduction D'AMIOU.

(*) Οὐσίαι δὲ φασὶ τῶν ὄντων ἀπάντων τὴν πρῶ-
την ὕλην, ὡς καὶ Χρύσιππος ἐν τῇ πρώτῃ τῶν φυσι-
κῶν, καὶ Ζήνων. ὕλη δὲ ἐστὶν ἐξ ἧς ὅτιδήποτε οὖν γίνε-
ται. καλεῖται δὲ διχῶς, οὐσία τε καὶ ὕλη, ἢτε τῶν
πάντων, καὶ ἢ τῶν ἐπὶ μέρος. ἢ μὲν οὖν τῶν ὅλων,
ἢτε πλείων ἢτε ἐλάττων γίνεται.

*Porro rerum omnium substantiam, primam
materiam dicunt, ut & Chrysippus in primo
Rerum Naturalium, & Zeno. Est autem
materia ex qua quidvis fit. Appellaturque
dupliciter, substantia & materia, cum uni-
versorum, tum singulorum. Et universorum
quidem materia neque major, neque minor ef-
ficitur: singulorum autem, & major, & minor.*
DIOGEN. LAERT. *Lib. VII. Segm. 150.*

Cicéron explique parfaitement le systé-
me des Stoïciens. On voit clairement par
ce qu'il fait dire à l'Epicurien Velleius que
Zé-

374 LA PHILOSOPHIE
que Dieu & la Matière étoient les vrais
prin-

Zénon, Chryſippe, & tous ceux de leur Secte croioient qu'il y avoit un esprit répandu dans toute la Matière qui la vivifioit, & que de même que les astres, les hommes, les animaux étoient de simples modifications de la Matière, de même aussi les ames étoient des modifications de l'ame universelle de cette Matière générale. Rien n'est plus ressemblant au Spinofisme. Zénon, dit Cicéron, veut que Dieu soit l'éther, comme si un être insensible pouvoit être Dieu, & que la Divinité dût n'entendre ni nos prières, ni nos vœux, ni nos souhaits. Dans un autre endroit, le même Zénon dit qu'une espèce d'intelligence, répandue dans tous les êtres, a le pouvoir d'agir d'une manière divine. Il veut aussi que ce soit la même chose des astres, des années, des mois, des saisons; & lorsqu'il explique la Théogonie d'Hésiode, il renverse & détruit toutes les idées qu'on a des Dieux. Il ne reconnoît ni Jupiter, ni Junon, ni Vesta, ni aucune autre Divinité; mais il prétend que ce sont des noms qu'on a donnés à des êtres inanimés, pour marquer leurs attributs. Zeno.....
æthera Deum dicit, si intelligi potest nihil sentiens Deus, qui nunquam nobis occurrit, neque in precibus, neque in optatis, neque in votis. Aliis autem libris rationem quandam,

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 375
principes de Nature. Ce système
étoit

dam, per omnem naturam rerum pertinentem, vi divina esse affectam putat. Idem astris, hoc idem tribuit, tum annis, mensibus, annorumque mutationibus. Cum vero Theogoniam Hesiodi interpretatur, tollit omnino præceptas insitasque cognitiones Deorum, neque enim Jovem, neque Vestam, neque quemquam, qui ita appellatur, in Deorum habet numero; sed rebus inanimis atque mutis, per quandam significationem, hæc docet tributa nomina. CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XIV.*

Ce que dit Cicéron, en parlant des opinions de Chrysispe, montre encore mieux la conformité qu'il y a entre le système des Stoïciens, & celui de Spinoza. *Chrysispe, fait-il dire à Valleius, assure que la Divinité consiste dans la raison, dans l'intelligence, dans l'ame de toute la Nature. Dieu, selon lui, c'est le Monde & l'esprit dont il est vivifié; c'est cette partie supérieure qui forme son ame, son intelligence; c'est le principe qui agit sur tous les êtres, qui les conserve tous; c'est le destin, c'est le feu, c'est l'éther, ce sont aussi les autres Elémens dont il est le principe; c'est le soleil, la lune, les astres; enfin c'est tout l'Univers. Chrisippus.... ait.... vim divinam in ratione esse positam, & universæ naturæ animo, atque men-*

376 LA PHILOSOPHIE

étoit celui de Spinoza , mal développé , & couvert par de belles expressions.

Socrate & Platon admirent trois principes (*), Dieu, l'Idée, & la Matière.

mente : ipsumque Mundum Deum dicit esse , & ejus animi fusionem universam : tum ejus ipsius principatum , qui in mente & ratione versetur , communemque rerum naturam , universa atque omnia continentem , tum fatalem vim , & necessitatem rerum futuram : ignem præterea , & eum quem antea dixi æthera tum ea , quæ natura fluerent atque manarent , ut & aquam , & terram , & aëra , solem , lunam , sidera universitatem rerum qua omnia continentur. CICER. de Nat. Deor. Lib. I. Cap. XV.

(*) *Socrates , fils de Sophroniscus Athénien , & Plato , fils d' Ariston Athénien aussi (car les opinions de l'un & de l'autre , de quelque chose que ce soit , sont toutes unes) mettent trois principes , Dieu , la Matière & l'Idée. Dieu est l'entendement universel : la Matière , le premier sujet supposé à la génération & corruption : l'Idée , une substance incorporelle , estant en la pensée & entendement de Dieu : & Dieu , l'entendement du Monde. PLUTARQUE , des Opinions Philosophiques. Chap. III.*

tière. Par l'idée , ils entendoient une certaine essence incorporelle , qui étoit l'Entendement de Dieu lui-même , par le moïen duquel il produisoit toutes choses. Ce systême est très-obscur ; & quelque effort qu'on ait fait pour l'éclaircir entièrement , on n'en a pû venir à bout (*). Car , qu'est-ce que cette
Idée ,

(*) Le premier est le Dieu suprême , à qui les deux autres doivent honneur & obéissance , d'autant qu'il est leur Pere & leur Créateur. Le second est le Dieu visible , le Ministre du Dieu visible , & le Créateur du Monde. Le troisième se nomme *le Monde* , ou *l'Âme qui anime le Monde* , à qui quelques-uns donnent le nom de Démon. Pour revenir au second , qu'il nomme aussi *le Verbe* , *l'Entendement* , ou *la Raison* , il concevoit deux sortes de Verbes ; l'un qui a résidé de toute éternité en Dieu , par lequel Dieu renferme de toute éternité dans son sein toutes sortes de vertus , faisant tout avec sagesse , avec bonté , avec puissance ; car étant infiniment parfait , il a dans ce Verbe interne toutes les idées & les formes des êtres créés. L'autre Verbe , qui est le Verbe externe & proféré , n'est autre chose , selon lui , que cette substance que Dieu poussa hors de son sein , ou qu'il engendra

Aristote (*) établit trois premiers principes, la Matière, la Forme, & la Privation. Son opinion a été suivie pendant long-tems, & même jusques à nos jours, avec autant de soumission qu'on en avoit pour la Révélation. Tout homme qui auroit osé contredire au moindre sentiment de ce Philosophe, eût passé pour un ignorant, ou un

formé d'une substance que Dieu pouffa hors de son sein? Ne le voilà-t-il pas l'un des trois Dieux? Et ne faut-il pas le diviser en autant de Dieux qu'il y a de parties dans l'Univers différemment animées? N'avez-vous pas-là toutes les horreurs, toutes les monstruosités de l'ame du Monde? Plus de guerre entre les Dieux, que dans les Ecrits des Poètes? Les Dieux, auteurs de tous les péchés des hommes? Les Dieux qui punissent, & qui commettent les mêmes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire? BAYLE. Continuation des Pensées diverses, Tom. I. pag. 346.

(*) Aristote, fils de Nicomachus, natif de Stagire, met pour principes, la forme, la matière, & la privation: pour Elémens, quatre: & pour le cinquième, le corps céleste étant immuable. PLUTARQUE, des Opinions Philosophiques, Chap. III. Liv. I.

Montagne, qui, n'en déplaît aux Scholastiques, avoit autant de justesse & de génie que ce Philosophe, fit l'horoscope de ses principes dans un tems où chacun étoit très-persuadé de leur vérité. *Avant*, dit-il, que les principes qu'Aristote a introduits, fussent en crédit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux-ci nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-ci, quel privilège particulier, que le cours de notre invention s'arrête à eux, & qu'à eux appartient pour tout le tems à venir la possession de notre créance? Ils ne

cipi ad modum formæ in subjecto, cui talis potentia inest. At negatio, quia solum dicit carentiam formæ, concipi potest, vel in subjecto, vel extra, ut concipitur nihil, vel spatium imaginarium. Et quoniam existere per se, & in alio, sunt modi diversi in ipsa essendi ratione, idcirco dicimus privationem & negationem habere essentielle discrimen, quando sic opponuntur, idque satis esse ut constituent membra distincta. Commentarii Collegii Conimbricensis, &c. Part. prima in Præfat. Porphyri. Quæst. VI. Artic. II. pag. 77.

opinions, qui paroissent très-éloignées à cause du Vuide qu'admet Gassendi, & que Descartes nie, ont pourtant quelque affinité ensemble, en ce qu'elles conviennent que les premiers principes des choses consistent dans des corpuscules extrêmement déliés. En supposant donc que ces petits corps sont les parties actives de la Matière, les premiers ouvriers dont elle se sert, & les principes des choses, je vais examiner s'ils peuvent se mouvoir sans le Vuide, ou s'il est nécessaire absolument qu'il y en ait dans la Nature.

S. IX.

DE L'ESPACE ET DU VUIDE.

Les Philosophes qui soutiennent l'opinion du Vuide, veulent qu'on admette *un espace immatériel* (*) *infiniment*

(*) *Jam universum ex inani & corpore constans infinitum est. Id enim quod finitum est extremum habet; quod vero extremum habet, id ex alio quopiam cernitur, seu ex intervallo extra assumpto cerni potest. At*
uni-

Pétendue qui resteroit d'un côté à l'autre de ce même vase , si l'eau , l'air , & tout autre corps en étoit ôté , enforte qu'il n'y restât plus rien. Voilà les définitions des deux étendues différentes qu'admettent ceux qui croient qu'il y a des espaces immenses , vuides de tous corps , au-delà des bornes du monde. Supposons , disent - ils , que Dieu place un homme aux extrémités des corps corporels , (ce qu'on ne peut nier qu'il n'ait la puissance de faire , si l'on ne suppose pas le corps infini , ce qu'on ne sauroit faire sans anéantir la Divinité , puisqu'il y auroit plusieurs Infinis) supposons donc que cet homme étende son bras. S'il le peut faire , il le mettra dans un endroit où il y avoit auparavant une espace sans corps : & s'il n'en a pas le pouvoir , il en sera donc empêché par quelque chose qui est au-delà des bornes du monde & de l'espace ; ce qu'on ne sauroit comprendre , & qui ne peut se dire (*). Il faut donc qu'il

(*) *Præterea si jam finitum constituatur
Omne quod est spatium , si quis pro-
currat ad oras*

due, & Dieu se trouve dans l'impossibilité de pouvoir créer & annihiler la moindre partie de cette substance; & cet Etre puissant, qui de rien a fait tout le monde, a borné lui-même si fort sa puissance, qu'il ne peut plus former un atôme, ni l'anéantir.

Si pour prouver qu'il peut y avoir du Vuide, on demande à un Cartésien, si Dieu ne pourroit point ôter l'air qui se trouve entre les quatre murailles d'une chambre, empêcher qu'aucun corps ne succédât à sa place, & faire que ces quatre murailles ne se brisassent point & restassent à leur place? Il répond que cela ne se peut, & que dès qu'il n'y auroit plus rien entre les murailles, elles se toucheroient mutuellement. *Si vous demandez, dit Descartes, ce qui arriveroit en cas que Dieu ôtât tout le corps qui est dans un vase, sans qu'il permît qu'il en entrât un autre, nous répondrons que les côtés de ce vase se trouveroient si proches, qu'ils se toucheroient immédiatement; car il faut que deux corps s'entre-touchent lorsqu'il n'y a rien entre eux d'eux, parce qu'il y auroit contradiction que ces deux corps fussent*

éloignés ; c'est-à-dire , qu'il y eût de la distance de l'un à l'autre , & que néanmoins cette distance ne fût rien : car la distance est une propriété de l'étendue , qui ne sauroit subsister sans quelque chose d'étendu (*).

Avant d'aller plus loin , & pour vous développer plus aisément les deux différentes opinions des Gassendistes & des Cartésiens sur l'Espace & le Vuide , je vous prie d'examiner avec un peu d'attention ce que Descartes entend par l'espace ou l'étendue. La définition qu'il en fait , émane naturellement de celle qu'il donne de l'essence de la Matière.

(*) Descartes , Principes de Philosophie , II. Part. pag. 89.



§. X.

DE L'ESSENCE DE LA
MATIÈRE.

Nous saurons, dit Descartes, que la nature de la matière, ou du corps pris en général, ne consiste point en ce qu'il est une chose dure, ou pesante, ou colorée, ou qui touche nos sens de quelque autre façon; mais seulement en ce qu'il est une substance étendue en longueur, largeur & profondeur (*).

Prenez-garde, Madame, que selonc ce Philosophe, par tout où il y a de l'étendue, il faut qu'il y ait de la matière: ainsi, vous ne devez plus être surprise qu'il soutienne qu'un vase ne sauroit rester vuide de tout corps, même par le pouvoir de Dieu, puisque d'un bord à l'autre il y auroit une étendue, & que qui dit étendue, dit matière. Or, Dieu ne sauroit chan-
ger

(*) Descartes, Principes de Philosophie, II. Part. pag. 73.

ger l'essence des choses, il ne sauroit faire qu'un bâton n'ait deux bouts, qu'un triangle n'ait trois angles. Il ne sauroit donc faire que l'étendue ne fût pas Matière, puisque l'étendue en est l'essence & la principale qualité qui la constitue. Ainsi, Madame, selon Descartes, par tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, & il ne sauroit par conséquent y avoir aucune espace vuide de corps.

Gassendi définit autrement l'essence de la Matière, il la fait consister dans la solidité. *Puisque nous concevons, dit-il, que deux parties ne demeurent étendues, sans se pénétrer & sans se confondre, en un seul & même lieu, quo parce qu'elles se résistent l'une à l'autre, & qu'elles ne se résistent que parce qu'elles sont solides, dures & massives; je conclus qu'on doit faire consister l'essence de la Matière dans la solidité.* Or, Gassendi n'accorde cette dureté & cette solidité qu'aux principes matériels qui composent les corps que nous voyons, qui nous paroissent plus ou moins durs, selon qu'il y a plus ou moins de petits vuides, interceptés entre

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 391
tre les atômes , ou parties solides dont
ils sont composés.

Vous voïez à présent , Madame ,
qu'une partie des raisons pour ou con-
tre l'existence du Vuide , prennent leur
source de la définition de l'essence
de la Matière. Car si l'extension est
l'essence des corps matériels , il est
certain qu'il ne peut point y avoir
de Vuide , puisque par tout où il y
aura de l'étendue , il y aura de la Ma-
tière. Que si au contraire , l'impé-
nétrabilité & la dureté que suppo-
se Gassendi , forment l'essence des
corps , le Vuide devient très-aisé à
concevoir.



§. XI.

DES RAISONS QU'ONT LES
CARTESIENS POUR N'AD-
METTRE QUE L'ÉTENDUE
CORPORELLE, ET POUR
NIER QU'IL Y AIT DU VUI-
DE DANS LA NATURE.

LEs Philosophes appellent l'*essence du corps*, ce qui fait que le corps est, ou n'est pas. Pour trouver cette essence, en formant des idées abstraites, ils ont examiné lesquelles ils pourroient rejeter, sans cesser cependant d'avoir l'idée du corps. Descartes, & ses disciples, ont cru qu'ils pouvoient le concevoir sans aucune propriété que la seule étendue, qui par conséquent faisoit son essence. *Si nous examinons quelque corps que ce soit, dit ce Philosophe, nous pouvons penser qu'il n'a en soi aucune de ces qualités, & cependant nous connoissons clairement & distinctement qu'il a tout ce qui fait le corps, pourvu qu'il ait de l'extension en longueur, largeur & profondeur; d'où il*
suit

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 393
suit aussi que pour être, il n'a besoin d'elles en aucune façon, & que sa nature consiste en cela seul qu'il est une substance, & qu'il a de l'extention.

Si la solidité & la dureté, ainsi que l'assure Gassendi, faisoient l'essence du corps, il pourroit se faire que les corps perdissent leur essence, & par conséquent ce qui fait les corps, & sans quoi ils ne sauroient l'être; car nous ne connoissons la dureté que par le moïen de l'attouchement, & parce que les parties des corps durs résistent à nos mains, lorsqu'elles viennent à les heurter, presser, ou rencontrer. Or, si lorsque nous approchons nos mains vers quelque endroit, & que nous portons nos bras vers quelque part, les corps qui s'y trouvent se retiroient aussi vite comme nos mains avancent, nous ne sentirions aucune dureté: cependant les corps qui fuïroient & s'éloigneroient, ne perdroient point leur essence, & n'en seroient pas moins ce qu'ils sont. Il faut donc que leur nature, ou leur essence, ne consiste point dans la dureté & la solidité que nous sentons quelquefois à leur occasion.

394 LA PHILOSOPHIE
sion, ni dans les autres qualités de ce genre.

On comprendra aisément que la même étendue qui constitue la nature & l'essence du corps, constitue aussi la nature & l'essence de l'espace, si l'on veut examiner attentivement l'idée que l'on a de la matière. Supposons qu'on prenne une pierre, & qu'on en ôte tout ce qu'on ne fait ne point appartenir au corps; qu'on la réduise d'abord en poudre, & qu'on la prive de la dureté, elle ne cessera pas pour cela d'être corps; qu'on lui enlève la couleur, elle le sera de même; car il est des pierres si transparentes, qu'elles n'en ont aucunes; qu'on lui ôte la pesanteur, & qu'on la change en flamme & en feu, elle sera toujours corps, qu'on lui enlève la froideur, la chaleur, & toutes les autres qualités de cette espèce, elle restera toujours corps, & après avoir bien examiné cette pierre, on verra que la véritable idée qu'on en a, consiste en ce qu'on connoît distinctement qu'elle est une substance étendue en longueur, largeur & profondeur. Or, cette même idée, ou
cette

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 395
cette même connoissance, est parfaite-
ment ressemblante à celle que nous
avons de l'espace, soit de celui qu'on
nomme corporel, soit de celui qu'on
appelle local & incorporel (*). Ainsi,
l'espace, ou le lieu intérieur, & le
corps qui est compris dans cet espace,
ne diffèrent entre eux que par notre
pensée.

Vous

(*) En effet, la même étendue en lon-
gueur, largeur & profondeur qui constitue
l'espace, constitue le corps, & la différen-
ce qui est entre eux, ne consiste qu'en ce
que nous attribuons au corps une étendue
particulière, que nous concevons changer
de place avec lui toutes fois & quantes qu'il
est transporté, & que nous en attribuons
à l'espace une si générale & si vague, qu'a-
près avoir ôté d'un certain espace le corps
qui l'occupoit, nous ne pensons pas avoir
aussi transporté l'étendue de cet espace, à
cause qu'il nous semble que la même éten-
due y demeure toujours, pendant qu'il est
de même grandeur, de même figure, &
qu'il n'a point changé de situation au regard
des corps par lesquels nous les détermi-
nons. **DESCARTES, Principes de Phi-
losophie, II. Part. pag. 80.**

Vous voyez à présent, Madame ; qu'il s'ensuit naturellement par la définition que les Cartésiens font de la nature du corps, qu'il est impossible qu'il y ait du Vuide ; car, selon eux, il ne fauroit y avoir dans tout l'Univers d'espace incorporel, puisque l'extention de l'espace, ou du lieu intérieur, n'est point différente de l'extention du corps (*). Car, dès qu'une chose est
 éten-

(*) Les mots de *lieu* & d'*espace* ne signifient rien qui diffère véritablement du corps que nous disons être en quelque place, & nous marquent seulement sa grandeur, sa figure, & comme il est situé entre les autres corps ; car il faut, pour déterminer cette situation, en marquer quelque autre que nous considérons comme immobile. Mais selon que ceux que nous considérons ainsi, sont divers, nous pouvons dire qu'une même chose en même-tems change de lieu, & n'en change point. Par exemple, si nous considérons un homme assis à la poupe d'un vaisseau que le vent emporte hors du Port, & ne prenons garde qu'à ce vaisseau, il nous semblera que cet homme ne change point de lieu, parce que nous voyons qu'il demeure toujours en une même situation à l'égard des parties du vaisseau
 sur

étendue en longueur, largeur & profondeur, ils disent que c'est un corps & une substance matérielle, puisqu'il est impossible que ce qui n'est rien, ait de l'extention. Ainsi, ils concluent que l'espace qu'on suppose vuide, étant étendue, il faut qu'il soit au contraire
ma-

sur lequel il est ; & si nous prenons garde aux terres voisines, il nous semblera aussi que cet homme change incessamment de lieu, parce qu'il s'éloigne de celle-ci, & qu'il s'approche de quelque autre. Si outre cela, nous supposons que la terre tourne sur son essieu, & qu'elle fait précisément autant de chemin du Couchant au Levant, comme ce vaisseau en fait du Levant au Couchant, il nous semblera derechef que celui qui est assis à la poupe ne change point de lieu, pour ce nous déterminerons ce lieu par quelque point immobile que nous imaginerons être au Ciel ; & si nous pensons qu'on ne sauroit rencontrer en tout l'Univers aucun point qui soit véritablement immobile, . . . nous concluons qu'il n'y a point de lieu d'aucune chose au monde qui soit ferme & arrêté ; sinon entant que nous l'arrêtons en notre pensée. **DESCARTES, Principes de Philosophie, II. Part. pag. 82.**

matériel, & par conséquent qu'il n'y ait point de Vuide. La Nature, ajoutent-ils, ne fait rien en vain : or le Vuide, s'il existoit, seroit inutile, donc il n'existe point. D'ailleurs, l'ordre & l'arrangement de l'Univers semblent demander une parfaite *enchainûre* dans ses parties, & son harmonie seroit interrompue, s'il y avoit du Vuide entre les corps (*).

II

(*) *Mais, tous corps sont liés d'un si ferme assemblage,
Qu'il n'est rien vuide entre eux. C'est
pourquoi le breuvage
Hors du tonneau percé ne se peut
écouler,
Qu'on n'ait d'un soupirail fait ouverture à l'air.
C'est pourquoi le soufflet, dont la bouche est bouchée,
Ne peut être élargi. C'est pourquoi
l'eau, cachée
Dans un vase bien clos, ne se glace en
hiver.
La clepsydre ne peut les jardins
abreuver,
S'on ferme sa gargouille : & l'argentine source,
Qui dans le plomb creusé fait son esclave course,*

For-

Il répugne, & paroît contraire à la raison d'admettre un Être, autre que Dieu, qui soit incorporel, éternel, immense, indépendant, incorruptible, & incapable d'être détruit; & pour qu'un Philosophe soit en droit d'admettre une étendue incorporelle dont il n'a aucune notion, qu'il ne connoît point, qu'il ne sent point, qu'il ne touche point, qu'il ne voit point, il doit en prouver l'existence par des raisons aussi convaincantes & aussi claires, que celles dont on se sert pour démontrer la spiritualité de Dieu, à qui l'on accorde toutes les qualités du prétendu espace incorporel ou local. Et quel est l'homme enfin, qui peut concevoir une étendue pénétrable, l'entendement humain

Forçant son naturel rejaillit vers les Cieux.

Tant & tant à tous coups le Vuide est odieux.

DU BARTAS, *Poësies, Liv. II.*

Quelques vieux que soient ces vers, ils ne sont point indignes d'être cités. Ils disent en peu de mots les principales expériences sur lesquelles se fondent ceux qui nient la possibilité du Vuide.

main n'en aiant jamais vû, ni conçu que de solide & d'impénétrable? Quel est l'esprit assez subtil, ou plutôt l'heureux Démon, qui puisse comprendre qu'une étendue incorporelle ait des parties? Est-il rien en éfet de plus répugnant, de plus absurde que d'être incorporel, & d'avoir des parties? Et lorsqu'on dit, pour excuser ces erreurs, que l'espace est un être à sa manière, qui n'est ni substance, ni accident, & par conséquent peut être étendu, pénétrable, incorporel, on ne répond à aucune des difficultés qu'on forme contre cet être imaginaire. Car avant que d'affûrer qu'il n'est, ni substance, ni accident, mais un être à sa manière, il faut montrer que c'est réellement un être, & qu'il subsiste véritablement.

Voilà, Madame, les principales raisons des Carthésiens & des Philosophes qui nient la possibilité du Vuide. Quoiqu'elles ne soient point au-dessus de toute contradiction, elles sont cependant capables de jeter dans le doute les esprits qui croiroient être les plus affermis dans le sentiment qu'elles combat-

battent. Je vais vous dire le plus distinctement qu'il me sera possible, les motifs qui déterminent l'opinion des Gassendistes, & vous déciderez vous-même quel est le parti dans lequel vous croiez qu'on puisse trouver la vérité.

§. XII.

DES RAISONS QU'ONT LES GASSENDISTES POUR ADMETTRE DES ESPACES INCORPORELS ET DU VUIDE DANS LE MONDE.

VOUS avez déjà vû, Madame, que Gassendi définit la nature ou l'essence du corps différemment que Descartes. Il la fait consister dans la solidité, comme étant ce qu'il y a de premier dans la matière, & la cause originaire de l'étendue. *Nous concevons*, dit ce Philosophe, *que ce qui fait que deux parties de matière gardent leur étendue, ou demeure de suite*

l'une hors de l'autre sans se réduire & se confondre dans un seul & même lieu, c'est parce qu'elles se résistent mutuellement l'une à l'autre, & qu'elles se résistent, parce qu'elles sont dures & solides : d'où il faut inférer que l'on doit plutôt faire consister l'essence de la matière dans la solidité qui est première, que dans l'étendue ; ou, si l'on veut, que dans l'impénétrabilité, qui sont des suites nécessaires de la solidité. C'est en vain, continue-t-il, qu'on voudroit objecter qu'il est des corps, qui n'ayant aucune solidité, comme l'air, l'eau, le feu, & bien d'autres choses matérielles, cesseroient d'être corps si la solidité faisoit leur essence, puisque n'étant point solides, n'ayant aucune dureté ni résistance, ils n'auroient plus cette nature ou cette essence qui fait qu'ils existent, ou qu'ils n'existent pas. Il n'est aucun corps, quelque mol qu'il paroisse, qui n'ait quelque solidité. D'ailleurs, les premières & les principales parties dont tous sont composés, sont extrêmement solides, & ceux qu'elles forment, ne paroissent mous & sans résistance, que par les petits vuides qui
sont

font interceptés entre elles, & qui leur donnent moïen de céder aisément. Si l'on considère la poudre de diamant, on verra que quoiqu'elle paroisse molle, les parties dont elle est composée, sont extrêmement dures.

Si l'essence du corps consiste dans sa solidité, comme le dit Gassendi, ou dans l'étendue déterminée, solide & impénétrable, comme prétendent quelques-uns de ses élèves, le Vuide est non-seulement possible, mais il est même nécessaire pour réaliser l'essence des corps mous, qui cèdent sans résistance par son secours, comme nous venons de le voir.

Les Philosophes, qui mettent l'espace incorporel, prétendent (*) que
s'il

(*) *Esse vero etiam Inane, ex eo manifestum fit, quod nisi in rerum natura esset, non haberent corpora, neque ubi essent, neque qua motus suos obirent, cum moveri ea quidem res evidens sit.*

Sane si plena forent omnia, & materia rerum veluti stipata, non possent non esse omnia immobilia, quia nec moveri quicquam posset, nisi omnia protuderet, neque locus

s'il n'y avoit point de Vuide dans le monde , il ne pourroit y avoir de mouvement , & qu'aucun corps ne pourroit passer d'un lieu à un autre. Tout étant occupé , où se logeroit-il ? Il ne peut se placer avec un autre corps : ce seroit introduire une pénétration de dimension , contraire à l'ordre de la nature ; il faut donc qu'il y ait quelque espace vuide pour recevoir les corps. Si tout étoit rempli , il seroit impossible à ces mêmes corps qu'aucun d'eux pût croître & augmenter ; les alimens , ou , si l'on veut , les parties par le moïen desquelles se fait leur accroissement , ne pourroient se répandre & s'écouler par l'empêchement qu'elles rencontreroient en d'autres parties qui occupoient déjà la place.

Les Cartésiens répondent à ces objections , que le mouvement se fait par la facilité que les corps ont de céder , les plus foibles & les plus mous aux plus
plus

porro in quem quicquam protruderetur , esset.
Syntagm. Philosoph. EPICURI, Part. II.
Cap. I. pag. 27. édit. in-quarto.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 405
 plus durs & aux plus solides, comme
 l'air & le feu cèdent & font place à
 nos corps. Quoiqu'il n'y ait, disent-
 ils, aucun Vuide répandu dans l'eau,
 un poisson avance librement, parce
 qu'à mesure qu'il avance, il laisse de la
 place par derrière, où l'eau coule & se
 retire par un espèce de mouvement
 circulaire. Mais cette réponse ne ré-
 sout pas la difficulté; car il paroît que
 s'il n'y a point de Vuide, il n'y aura
 pas la moindre partie de l'eau qui ait
 le pouvoir de commencer à se remuer,
 de céder & de quitter sa place. Com-
 ment le poisson pourra-t-il avancer,
 & agir au milieu d'une masse qui est
 également résistante de tout côté, rem-
 plie de corps, qui, ne pouvant se pé-
 nétrer, ne doivent céder que par le se-
 cours de certains espaces vuides qui
 puissent les recevoir (*). Ainsi, loin
 que

(*) *Nam quo squammigeri poterunt pro-
 cedere tandem,
 Ni Spatium dederint latices? Con-
 cedere porro
 Quo poterunt unda, cum pisces in-
 nequibunt?*

Au.

que le mouvement du poisson dans l'eau serve de preuve contre le Vuide , il en montre au contraire la nécessité.

Voilà , Madame , les raisons réciproques des Philosophes sur l'étendue corporelle , sur l'incorporelle , & sur les petits vuides que quelques-uns d'entre eux disent être répandus dans le Monde & dans tout l'Univers , pour recevoir les atômes , & leur procurer la liberté d'agir & de mouvoir. Je crois qu'on peut dire de ces diverses opinions ce que Cicéron disoit des différens sentimens des Philosophes sur la nature & la qualité de nos ames : *Harum sententiarum qua vera sit , Deus aliquis viderit ; c'est-à-dire , Quelque Dieu connoitra laquelle est la véritable.*
De-

*Aut igitur motu privandum est corpora
quaque,*

*Aut esse admissum dicendum in rebus
Inane,*

*Unde initium primum capiat res qua-
que movendi.*

LUCRETIVS de Rerum Natura,
Lib. I. Vers. 380.

Depuis près de trois mille ans on dispute, on écrit, on veut démontrer la vérité. Les Savans des deux partis opposés l'autorisent par les mêmes expériences, chacun les explique en sa faveur, & l'on est aussi éloigné d'appercevoir la vérité, qu'on l'étoit avant de disputer sur la nécessité du Vuide.

§. XIII.

QU'IL SEMBLE QUE L'OPINION QUI ADMET LE VUIDE, EST LA PLUS NATURELLE, ET QU'IL PEUT Y EN AVOIR.

Vous connoissez trop ma bonne foi pour vouloir exiger, Madame, que je décide une question aussi incertaine que celle qui regarde la nécessité du Vuide. Je vous réitère encore ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, je la crois impénétrable; mais pour vous satisfaire, & contenter votre curiosité, je veux bien vous avouer que le sentiment des Gassendistes me paroît plus naturel & plus probable que celui de leurs adversaires.

Des-

Descartes fait consister l'essence du corps dans l'extension, & conclut ensuite que par tout où il y a de l'étendue, y ayant de la matière; le Vuide ne peut subsister.

Je demande d'abord quelle est la raison pourquoi l'extension doit constituer la nature & l'essence du corps plutôt que la solidité, ou quelque autre qualité essentielle à la matière? Car de cette attention qu'on fait à un seul & unique attribut par l'abstraction qu'on fait de tous les autres, il ne suit point du tout que ces autres ne puissent subsister sans lui, & qu'il ne puisse subsister sans les autres. Je puis trouver un attribut particulier auquel je m'arrêterai, & que je supposerai constituer l'essence du corps: si je tiens sur ma main une sphère pesante; par abstraction je puis concevoir que la pesanteur est toute dans son centre, & ne faire attention qu'à l'idée de ce centre; il seroit pourtant absurde que je conclusse de-là que la nature & l'essence du corps consiste dans la gravité. D'ailleurs, tout ce qui est dans le corps ne nous est point connu, ou du moins ne
pou-

pouvons-nous démontrer qu'il nous le soit : ainsi , nous ne savons point précisément ce qui le constitue ; & parce que nous n'appercevons que sept ou huit attributs dans le corps , nous ne devons point assurer qu'il n'y en puisse avoir d'autres , sans lesquels son existence soit aussi impossible que sans les sept ou huit qui nous sont connus. Si la nature d'une chose consiste en trente attributs nécessaires & inséparables les uns des autres , & qu'on en prenne dix , il seroit ridicule de conclure qu'on eût cette chose qui en exige trente absolument ; on en auroit au contraire une autre , qui n'en demande que dix pour former son existence. Il en est de même du corps , dont nous ne pouvons démontrer que nous connoissons les attributs ; ainsi , nous ne savons point précisément ce qui constitue son essence.

La plupart des Philosophes ont sur cette question des sentimens très-différens. Ceux qui veulent que la nature du corps consiste dans la solidité , me paroissent mieux fondés que les autres qui la font résider dans l'exten-

tion. La solidité, dit Locke, est une idée si inséparable du corps, que c'est parce que le corps est solide qu'il remplit l'espace, qu'il touche un autre corps, qu'il le pousse, & par-là lui communique du mouvement. Que si l'on peut prouver que l'esprit est différent du corps, parce que ce qui pense n'enferme point l'idée de l'étendue, si cette raison est bonne, elle peut, à mon avis, servir tout aussi-bien à prouver que l'espace n'est pas corps, parce qu'il n'enferme que l'idée de la solidité, l'espace & la solidité étant des idées aussi différentes entre elles que la pensée & l'étendue; ensorte que l'esprit peut les séparer entièrement l'un de l'autre. Il est donc évident que le corps & l'étendue sont deux idées distinctes (*).

Lorsque les Cartésiens exigent qu'on leur explique & qu'on leur fasse comprendre ce pur espace étendu & dénué de tout corps, on peut leur de-
man-

(*) Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, Liv. II. Chap. XIII. pag. 187.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 411
mander à eux-mêmes d'expliquer ce
que c'est que l'étendue dont ils par-
lent tant ; & s'ils ne répondent qu'à
leur manière ordinaire, & disent que
l'étendue, c'est d'avoir *partes extra
partes*, c'est-à-dire, que l'étendue est
étendue, (car ce n'est dire autre chose
que de répondre que la nature de l'é-
tendue consiste à avoir des parties éten-
dues, extérieures à d'autres parties é-
tendues) n'est-on pas en droit de leur
reprocher qu'ils n'éclaircissent point ce
qu'on leur demande, & qu'il en est
d'eux comme d'un Médecin, qui, in-
terrogé sur la qualité & la nature des
nerfs, répondroit que ce sont des cho-
ses composées de nerfs ? Mais, ob-
jecte-t-on, il n'y a que la substance &
l'accident qui méritent le nom d'être.
L'espace n'est ni substance, ni
accident ; il n'est donc point un être,
& par conséquent n'existe point. Je
réponds à cela, qu'il est vrai que
l'espace pur n'est ni substance, ni ac-
cident ; mais qu'il est le lieu des
substances & des accidens, & un être
à sa manière, étant inconcevable qu'u-

412 LA PHILOSOPHIE
ne substance existe, & qu'elle n'existe
point en aucun lieu. Ainsi, l'espace
ne peut être ni substance, ni acci-
dent, de même que la substance, ou l'ac-
cident, ne peuvent être l'espace; & si
l'on en demande une explication plus
claire, & qu'on persiste à nier qu'il
soit un être, on est en droit de répon-
dre, qu'après avoir dit *que l'espace est
une certaine étendue, qui fait que deux
choses sont éloignées l'une de l'autre, &
que c'est une certaine capacité propre à re-
cevoir les corps*, on est en droit, dis-je,
de répondre qu'il est des choses dont
on ne peut exiger que certaine défini-
tion, parce que dès qu'on en est venu
à ce qu'il y a de plus connu, & aux
principes clairs & évidens, on ne peut
faire autre chose qu'un cercle, & dire
*que l'espace est une certaine capacité pro-
pre à recevoir les corps, & qu'une cer-
taine capacité propre à recevoir les corps,
est l'espace.* De même, lorsqu'on en
est venu au point sur la nature de
l'homme, de dire qu'il est un animal
raisonnable, si l'on en exige davanta-
ge, on ne peut dire autre chose, si ce
n'est qu'un animal raisonnable est un
ani-

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 413
animal qui raisonne, ou qui est raisonnable (*).

Les Auteurs, qui pressent si fort qu'on leur explique clairement ce que c'est que l'espace pur, & qu'on leur en développe les qualités, seroient eux-mêmes bien embarrassés si l'on exigeoit d'eux qu'ils expliquassent ce que c'est que la substance, qu'ils nomment à toute heure & qu'ils citent à chaque instant. Ils me feroient plaisir de m'instruire, si lorsqu'ils appliquent ce mot de *substance* à Dieu, l'Etre infini, l'Etre souverainement spirituel, ils le prennent dans le même sens, & en ont

(*) Les idées simples sont telles précisément que l'expérience nous les fait connoître; mais, si non contents de cela, nous voulons nous en former des idées plus nettes dans l'esprit, nous n'avancerons pas davantage que si nous entreprenions de dissiper par de simples paroles les ténèbres dont l'ame d'un aveugle est environnée, & d'y produire par le discours des idées de la lumière & des couleurs. J'en donnerai la raison dans un autre endroit. LOCKE, *Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, Liv. II. Chap. IV. pag. 124.*

ont la même idée, que lorsqu'ils l'appliquent aux esprits finis & au corps. S'ils me disoient qu'oui, je les prierois de considérer qu'il faut donc que ces trois Etres, Dieu, les esprits finis, & le corps, participant de la même substance, ne soient que des modifications différentes de cette même substance dont ils sont tous composés. C'est-là le systême de Spinoza dans tout son jour, & je crois qu'il est peu de gens éclairés qui se sentent portés à l'admettre. Si au contraire, ils me répondoient qu'ils ont du mot de *substance* trois idées différentes, & que celle qui regarde Dieu, ne convient point aux esprits finis, ni celle des esprits finis au corps; Définissez donc, leur dirois-je alors, ces trois idées par trois mots différens & distincts; faites-moi comprendre ainsi clairement ce que vous ne me dites qu'obscurement par un seul, qui a à peine une unique signification claire & déterminée; & dès le moment que vous m'aurez montré que vous avez trois idées claires & distinctes de la substance, je vous prouverai facilement que je puis
en

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 415
*en avoir une quatrième. En attendant ,
vous me permettrez de croire que l'espace
existe , & que je puis l'appeller un être à
sa manière , quoiqu'il ne soit ni substance ,
ni accident.*

Voilà , je crois , ce qu'on peut
répondre à ceux qui se récrient sur
l'explication qu'on donne de l'espace
pur. Car , quant à l'opinion qu'il
ne sauroit y avoir de Vuide , outre
qu'elle entraîne après soi l'absurde né-
cessité d'admettre la Matière infinie ,
ainsi que je le montrerai dans la suite ,
il semble qu'on ne peut nier premiè-
rement que le Vuide ne soit possible ,
& secondement , qu'il ne soit nécessai-
re. Je vais , Madame , vous en mon-
trer les raisons dans les deux Paragra-
phes suivans.



§. XIV.

QUE LA PUISSANCE D'ANNIHILER PROUVE LA POSSIBILITE' DU VUIDE.

IL est très-difficile de trouver des argumens pour prouver la possibilité du Vuide aux Cartésiens. On ne peut même se servir auprès d'eux du pouvoir de l'Être souverain; car plutôt que d'avoier qu'il est possible qu'il y ait du Vuide, ils sont obligés de dire & de soutenir que Dieu ne peut annihiler aucune partie de la matière, pas même un atôme. Cependant je crois qu'il n'est aucun d'eux qui nie que Dieu ne puisse arrêter tout le mouvement qui est dans la matière, & tenir tous les corps dans le repos pendant autant de tems qu'il lui plaira. Or, je suppose que dans ce parfait repos, Dieu, pour punir ce Cartésien qui a voulu borner sa puissance, annihile son corps, & réduise la matière dont il étoit composé, dans le néant; (ce qu'il peut bien faire; car il ne doit pas être.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 417
être difficile à celui qui de rien a fait
toutes choses , de réduire à rien une
petite partie de ces choses) il y aura
donc alors du Vuide. Il est évident
que l'espace, qui étoit rempli par le
corps du Cartésien qui se trouve anni-
hilé , ne pourra être rempli, puisque
les autres corps qui sont autour & qui
devroient lui succéder & occuper sa
place , sont fixes , immuables & dans
un parfait repos. Le Vuide est donc
possible : il faut en convenir, ou nier
que Dieu ait le pouvoir de faire cesser
le mouvement & d'annihiler la matiè-
re , auquel cas la matière est coéter-
nelle avec lui. Et puisqu'il n'a pas le
pouvoir de l'anéantir & de la réduire à
rien , il n'a pas eu celui de la tirer du
néant.

Voions si l'on peut apporter des rai-
sons aussi fortes pour la nécessité du Vui-
de, que pour sa possibilité.



§. XV.

DE LA NECESSITE
DU VUIDE.

LE Vuide semble être une suite du mouvement, & il est bien difficile de concevoir que dans le plein aucune chose puisse se mouvoir. Les premiers Philosophes qui ont soutenu l'existence du Vuide, propofoient leur opinion dans ces termes généraux. *S'il y a du mouvement, il y a du vuide: or, il y a du mouvement; donc il y a du vuide.* En éfet, si dans tout l'Univers il n'est aucune de ses parties qui soit dénuée de corps, il est donc comme une grande & vaste masse très-fermée, dans laquelle rien ne peut agir, ni remuer; car un corps ne peut se mouvoir qu'en prenant la place d'un autre, qu'il en chasse en le heurtant. *Mais, disent les Cartésiens, le premier corps qui se met en mouvement, déplace le second, & le second le troisième; ainsi, successivement ils se cèdent les uns aux autres.* Je pense cependant que malgré
tout

toutes ces pulsations prétendues , le premier corps ne pourra bouger , parce qu'il trouvera de la résistance dans le second , qui en rencontrera dans le troisième , & ainsi successivement jusqu'à l'infini. Il paroît donc clair & probable que sans les petits vuides qui sont répandus dans l'Univers , & qui reçoivent dans leurs espaces étroits les parties les plus subtiles de la matière qu'on appelle atômes , le mouvement est impossible.

L'Astronomie nous démontre qu'il est des étoiles si éloignées de la terre , qu'il faudroit , pour parcourir cette distance , *autant de coups de canon qu'on en pourroit tirer pendant le nombre prodigieux d'années , exprimé par ces douze chiffres 104166666636.* S'il est vrai que l'Univers soit une vaste masse serrée & remplie de corps , on ne pourra faire le moindre mouvement , sans que tous les corps s'en ressentent. Mais je dis plus : c'est que la résistance qu'ils opposeront au mouvement , sera immense , & ne pourra être surmontée que par une force que nous n'avons point. Cependant nous voions
que

que loin que nous aions de la peine à nous mouvoir , nous sentons à peine qu'il y ait des corps qui nous résistent dans l'air. Il faut donc qu'il y ait des espaces vuides pour les recevoir lorsque nous les déplaçons , & il paroît étonnant que lorsque nous remuons le doigt , nous agitions tous les corps jusqu'aux dernières limites de l'Univers ; ce qui doit nécessairement arriver , si tout est plein , & qu'il n'y ait aucun espace vuide.

Quoique Descartes , & ses disciples , eussent donné beaucoup de crédit à l'opinion qui bannissoit le Vuide ; cependant de grands Mathématiciens l'ont admis dans ces derniers tems comme absolument nécessaire. Ils ont prétendu que sans le secours du Vuide , les mouvemens Célestes ne pouvoient avoir lieu ; c'est le sentiment (*) du grand Newton. Le systême qu'il a donné sur l'harmonie de l'Univers & sur la cause

(*) *Omnino necesse est ut spatia
Cælestia omni materiâ sint vacua.*
NEWTON. Optic, pag. 313.

cause des différentes directions des astres, système qui s'accorde toujours avec les plus sûres observations Astronomiques, & qui n'est établi que sur les règles de la plus sublime Géométrie, est l'argument le plus fort qu'on puisse apporter en faveur du Vuide.

Voilà, Madame, ce que je pense sur l'essence de la matière, l'espace corporel, incorporel, & les petits vuides répandus dans l'intérieur du monde, pour recevoir les atômes, ou les parties du corps les plus subtiles & les plus déliées. Ne croiez pas cependant que je sois beaucoup plus persuadé de l'opinion des Gassendistes, que de celle des Cartésiens. Il est vrai que je la trouve plus plausible & plus probable; mais j'ai eu l'honneur de vous dire déjà qu'il s'en falloit bien qu'une chose probable fût une chose évidente.



§. XVI.

DES ATÔMES DES EPICURIENS, ET DE LA MATIÈRE SUBTILE DES CARTESIENS

Tous les Philosophes raisonnables qui vivent aujourd'hui, & ceux qui ont vécu dans les siècles passés se sont accordés en ce point, que les premières parties actives de la matière doivent être extrêmement subtiles & déliées. Les Epicuriens & les Gassendistes ont appelé *atômes*, ces corpuscules & ces premiers ouvriers de la nature; ils leur ont accordé plusieurs qualités, qui ont été combattues par d'autres Philosophes.

De quelque prodigieuse petitesse que soient les atômes, qui ne peuvent tomber sous nos sens & les frapper, lorsqu'ils ne sont pas liés & rassemblés ensemble; néanmoins il en est de plus petits les uns que les autres (*), & par cet-

(*) *Neque vero obstare debet quod Atomorum*

DU BON-SENS, Réflex. III. 423
cette différence de leur grandeur on
ex-

rum magnitudo non percipiatur sensibus: cum fateamur necesse sit res, quæ visum fugiant, innumeras esse. Licetne enim videre ventum, calorem, frigus, odorem, vocem, aut corpuscula, quibus appellentibus hæc sentiuntur? Licetne corpuscula humoris, quibus vestes in littore suspensæ uvescunt, expansæ serescunt? Licetne ea, quæ deteruntur ex annulo diutius gestato; ex vertente cardine; ex sulcante vomere; ex lapide, quem gutta cavat, quem incedentium gressus deminuit? Licetne ea, quibus planta aut animal increvit pubescens, tabescit senescens; aliaque id genus?

Non est interim reputandum esse Atomos omneisejusdem magnitudinis: nam alias quidem in iis majores, alias minores existere, rationi magis consonum est; & hac re admissa, plurimum, quæ contingunt circa passionem animi, circaque ipsos sensus, reddi causa potest.

Posse autem etiam infra sensum, magnitudinum varietatem incomprehensibilem dari, vel ex eo potest intelligi, quod animalcula quædam sint, quorum tertia pars, si diuisa intelligantur, visum fugiat; & nihilominus ipsis compingendis necessaria sit partium incomprehensibilis multitudo. Quot enim, quæso, existent oportet ad conficiendum intestinum;

explique aisément plusieurs états de la nature. Le nombre des espèces de leurs figures différentes est innombrable : mais il n'est pas néanmoins infini (*); car les Gassendistes n'admettent
au-

num; ad conformandum oculos; ad componendum artus; ad contexendum animam; ad constituendum parteis universe omneis, sine quibus intelligi animal, quod vivat, quod sentiat, quod moveatur, non potest? Philosophiæ Epicuri Syntagma P. GASSEND. part. 2. Cap. VI. pag. 254. édit. in-quarto.

(*) *Succedit Epicuri propria, atque ideo etiam à Lucretio deducta ratio, quæ aliqua tamen discussa, confirmataque supponit. Unum, quicquid est in rerum natura, aut corpus esse, aut inane, ubi nomine corporis intelligit non modo composita hæc, sensibiliaque corpora, sed maxime etiam corpuscula illa longe infra sensum posita, atomosque dicta, quod sint insectilia, ex quibus tanquam Elementis, seu primis Principiis mutuo coadunatis majora ista contexantur & constent: nomine autem inanis intelligit spatium corpore non oppletum. Alterum, esse Universum utraque hæc re, hoc est, tam corporum, maximeque atomorum multitudine, quam inanis spatii magnitudine infinitum; videlicet vult atomos innumerabili figurarum varietate inter se discretas, & celeritate celerrima mobileis
fer-*

ferrî infinito numero per inanis immensita-
tem..... Est autem responsio in promptu,
non conficere, quod contenditur, hanc ratio-
nem, quod tamen si concedatur esse inane infi-
nitum, non perinde tamen dari concedatur
infinitas atomos, ut quarum sit mera & abs-
queratione suppositio; cum & sit petitio qua-
siti, incurfusque in modum Diallelum, dari
infinitas atomos, quoniam infiniti sunt Mun-
di; qui fieri ex illis debuerint; & dari infi-
nitos Mundos, quoniam sunt atomi, ex quibus
fieri debuerint, infinita. Quin etiam, ubi con-
cessum fuerit esse atomos Principia rerum, non
ideo tamen evinceretur esse infinitas atomos,
cum e& sol& esse possint ex quibus sit factus, hic
unicus, Mundus. Et urgetur quidem, si inane
admittatur magnitudine infinitum, esse ne-
cesse, ut atomi per illud vagentes infinita sint,
quod coire alioquin non possint, neque olim
re ipsa coissent ad Mundum istum constituen-
dum; verum id quidem locum haberet, si simul
admitteretur aut increatas atomos esse, aut non
à causa alia, quam ab ipso casu compactas in
Mundum. At vero, ut nemo est sana men-
tis, qui Opus tam magnum, tam varium,
tam ordinatum, tam splendidum, tam deco-
rum, referre possit ad ipsum casum, & non ad
causam quandam divinam, qua & potentiissi-
ma simul, & sapientissima sit, sic nemo sanus
unquam concedat aut eas atomos, ex quibus

426 LA PHILOSOPHIE
rituel souverainement parfait (*). On
peut

*fit Mundus, factas non esse ab eadem causa;
aut non fuisse simul ab ipsa compactas con-
formatasque in ipsum Mundum, potius
quam sibi ipsis permissas, ut temere discurs-
rerent, & casu potius, quam sapientia coi-
rent, & compingerentur.* GASSEND. Oper.
Sect. I. Phys. Lib. I. Cap. 2.

Ceux qui entendent le Latin, trouveront
ici les utiles réparations que Gassendi a fai-
tes au systême d'Epicure; & ceux qui ne le
savent point, ont un précis de ce passage
dans celui de Bernier, qui le suit.

(*) La seconde chose qu'avance Lucrece,
est que les atômes sous chaque figure sont
simplement infinis en nombre; c'est-à-dire,
qu'il y en a une infinité de ronds, une infi-
nité de figure ovale, &c. . . . Mais comme
il n'apporte aucune preuve convainquante
de cette infinité, & qu'il est certain d'ail-
leurs que la masse de ce monde qui com-
prend tous ces atômes, est finie, il suffit à
un Physicien qui veut défendre les atômes,
d'admettre qu'ils sont figurés, & que non-
seulement le nombre des figures, mais mê-
me le nombre des atômes sous chaque fi-
gure, est incompréhensible. BERNIER,
Abregé de la Philosophie de Gassendi,
Tom. I. pag. 175.

On peut voir par ce passage avec quelle sa-
gesse

peut donc concevoir des atômes de figure *platte, sphérique, angulaire, régulière, irrégulière, &c.* & qu'ils soient extrêmement petits, rien n'empêche qu'ils ne puissent être figurés, puisqu'ils retiennent une grandeur & une étendue.

Quelque déliées que soient les parties qui déterminent la figure des atômes, elles ne peuvent être rompues, même par les plus grands efforts (*). Ainsi, lorsqu'un corps vient à être brisé, les atômes qui le composoient n'en sont point endommagés; ils se délient seulement les uns des autres, & se remettent en liberté, ou vont s'accrocher à d'autres corps, qu'ils augmentent & grandissent, étant les premiers principes de tout ce qui existe dans la
na-

gesse Gassendi a épuré la Philosophie d'Epicure, & l'a réduite & soumise à l'examen le plus sévère.

(*) *Hæc quæ sunt rerum primordia nulla potest vis*

Stringere; nam solido vincunt ea corpore demum.

LUCRETIIUS de Rerum Natura,
Lib. I. Vers. 486. & 7.

Nn 2



nature. Or , l'atôme ne peut être divisé : c'est la dernière & la plus petite partie de la matière , qui , à cause de sa solidité & de sa dureté (*), ne donne point lieu à la division. Ce n'est donc pas la petitesse de l'atôme qui le rend indivisible , mais sa nature pleine & solide , les corps n'étant divisibles & sujets à la dissolution , que par le Vuide qui se trouve en eux ; lequel donnant entrée à quelque force étrangère , occasionne leur ruine & leur destruction.

Les

(*) *Quamobrem & necesse est ut ea , quæ dicuntur principia compositorum corporum , sint natura ut plena , solida , immutabilis , ita omnino infæctilis ; unde & Atomos dicere solemus. Dicitur nempe Atomus nobis , non quod minima sit , hoc est , quasi punctum , (magnitudinem enim habet) sed quod non possit dividi , cum sit patiendi incapax , & inanis expers : adeo ut qui Atomum dicit , dicat id quod & plaga securum est , & pari nihil potest ; quodque indivisibile quidem propter exiguitatem sit ; sed indivisibile tamen propter sui soliditatem. Philosoph. Epicur. Sintagma P. GASSEND. Part. II. Cap. IV. pag. 40. édit. in-12.*

Les Cartésiens se récrient beaucoup sur cette définition de l'atôme. *Il est aisé de connoître, disent-ils, qu'il ne peut y avoir des atômes, ou des parties des corps indivisibles: car quelque petits que soient ces corpuscules, dès qu'ils sont étendus, on conçoit clairement que le côté qui regarde l'Orient, n'est pas le même que celui qui regarde l'Occident; ainsi, on peut le diviser. Et lorsque cette première division sera faite, les côtés restans dans les parties divisées qui seront vers l'Orient, ne seront pas les mêmes que ceux qui seront vers l'Occident; ainsi on pourra faire une nouvelle division. Et dès qu'on conçoit clairement & distinctement qu'une chose peut être divisée, on doit juger qu'elle est divisible; on sans cela, on fait un jugement faux, & contraire à la raison & à la lumière naturelle. On doit donc assurer que la plus petite partie, dès qu'elle a de l'étendue, peut être divisée, parce que telle est sa nature.*

Avant de vous apprendre ce que je pense sur ces différentes opinions, souffrez, Madame, que je vous dise un mot de la matière subtile de Descartes,

430 LA PHILOSOPHIE
tes , qui dans son systême tient la place des atômes. Ce Philosophe dit que dans le commencement Dieu divisa l'indéfinie masse de l'Univers en quarrés ; qu'il fit tourner tous ces quarrés sur leur centre ; qu'en se heurtant & se frottant les uns contre les autres , ils se réduisirent en poussière , & formèrent plusieurs grains ronds & cannelés , & plusieurs autres qui devinrent si petits & si subtils , que n'ayant aucune figure déterminée & étant très-subtils , ils remplirent tous les vuides des parties les plus grossières. C'est-là ce que l'on appelle la *Matière subtile*.

Il eût été à souhaiter que ce Philosophe eût vécu du tems de Moïse , il lui eût donné d'excellens conseils ; car ce Prophète Juif ne savoit rien de ce tournoïement de quarrés , ou du moins il n'en dit pas un mot dans la *Genèse*. Peut-être ne jugea-t-il pas à propos d'exposer un systême aussi Philosophique aux Juifs , dont l'esprit étoit encore appesanti & accablé par leur servitude d'Egypte. Comment leur eût-il fait comprendre que tous
ces

ces quarrés avoient pû tourner sur leur centre, tout étant plein, & la matière & l'étendue étant infinies ? Car ces quarrés, en tournant sur leur centre, occupérent plus de place que lorsqu'ils étoient en repos. Il falloit donc qu'au-delà de la matière, ou de l'extension corporelle, il y eût du Vuide pour faciliter ce tournoïement ; & si la matière étoit infinie, & que tout fût plein, rien ne pouvoit tourner. On ne sauroit dire que les corps cédoient les uns aux autres, puisqu'il n'y en avoit aucun de fluide & de mou, & qu'ils étoient tous de la même qualité. Les Juifs, qui n'avoient point assez de justesse d'esprit pour mériter le nom de Cartésiens, auroient d'abord conclu que les quarrés n'avoient point tourné, ou qu'il y avoit un espace incorporel pour leur procurer le mouvement. Si par hazard il se fût trouvé quelqu'un parmi eux qui eût un peu réfléchi, il n'auroit pas manqué de dire, qu'il étoit impossible de concevoir que ces quarrés, en se frottant les uns les autres, eussent pû se briser & se réduire en poudre, parce que tous les corps étant

432 LA PHILOSOPHIE
également solides , d'égale grosseur , &
agités d'un égal mouvement , les coins
de ces quarrés , qui ne recevoient pas
plus d'impression d'un côté que de l'au-
tre , étoient également soutenus de
tous côtés , & par conséquent ne pou-
voient s'écorner , ni se réduire en pou-
dre. Quoiqu'il en soit , la matière
subtile de Descartes approche assez des
atômes d'Epicure , à la divisibilité près,
& il s'en sert aussi avantageusement,
que les Gassendistes des corpuscules
durs & solides.

Vous avez vû , Madame , les rai-
sons des Cartésiens sur la nécessité de la
divisibilité de la plus petite partie de la
matière , je vais vous exposer succinte-
ment celles des Gassendistes.



§. XVII.

DE LA DIVISIBILITE
DE LA MATIÈRE.

IL paroît impossible, disent les Philosophes qui soutiennent l'indivisibilité de la matière à l'infini, de se figurer qu'une chose bornée & limitée de tout côté, & qui est finie, puisse avoir en elle-même des parties infinies. Le Tout n'est que l'amas des parties, & les parties prises ensemble ne peuvent être plus grandes que le Tout. L'esprit se révolte, lorsqu'on veut lui faire croire que le pied d'un moucheron peut être divisé en mille millions de parties, dont chacune peut être divisée en autant de mille millions, & que dans le pied de ce moucheron il y a un aussi grand nombre de parties divisibles que dans le monde entier, puisque les parties qui sont dans le pied du moucheron sont infinies en nombre, aussi-bien que celles qui composent le monde, & qu'il n'est point deux sortes d'infinis.

Il paroît absurde de penser que dans une goutte de vin il y ait un assez grand nombre de parties, pour qu'elles puissent se mêler avec toute l'eau de la mer. On est pourtant obligé d'admettre cet étrange paradoxe, lorsqu'on veut soutenir la divisibilité de la matière.

Newton a adopté l'opinion de l'indivisibilité des atômes, & ce qu'il dit à ce sujet est très-sensé & très-naturel. Selon ce sage Philosophe Anglois ; *Au commencement Dieu forma la (*) Matière en particules solides, massives, dures, impénétrables, mobiles, de telles grandeurs & figures, avec telles autres propriétés, en tel nombre, en telle quantité, & en telle proportion à l'espace, qui convenoient le mieux à la fin pour laquelle il les formoit ; & que par cela même que ces particules primitives sont solides, elles sont incomparablement plus dures qu'aucun des corps poreux qui en sont composés, & si dures, qu'elles ne s'usent*

(*) NEWTON, Traité d'Optique, &c. pag. 307.

sent ni ne se rompent jamais, rien n'étant capable, selon le cours ordinaire de la Nature, de diviser en plusieurs parties ce qui a été fait originairement un par la disposition de Dieu lui-même. Tandis que ces particules continuent dans leur entier, elles peuvent constituer dans tous les siècles des corps d'une même nature & contexture; mais si elles venoient à s'user, ou à être mises en pièces, la nature des choses qui dépend de ces particules, telles qu'elles ont été faites d'abord, changeroit infailliblement. L'eau & la terre, composées de vieilles particules usées & de fragmens de ces particules, ne seroient pas à présent de la même nature & contexture que l'eau & la terre qui auroient été composées au commencement de particules entières. Et par conséquent, afin que la Nature puisse être durable, l'altération des êtres corporels ne doit consister qu'en différentes séparations, nouveaux assemblages & mouvemens de ces particules permanentes, les corps composés étant sujets à se rompre, non par le milieu de ces particules solides, mais dans les endroits où ces particu-

436 LA PHILOSOPHIE
*les sont jointes ensemble & ne se touchent
que par un petit nombre de points.*

Malgré ces raisons, les Cartésiens ne se départent point de leur sentiment, ils ont toujours recours à leur premier argument qui brille incessamment à l'esprit : *tout ce qui est étendu a des parties, & peut par conséquent être divisé.* Les Philosophes qui soutiennent l'indivisibilité des atômes, répondent à cette objection, que l'atôme est non-seulement indivisible à cause de sa petitesse, mais par sa nature dure & solide, dans laquelle il n'est point de Vide. Et si j'ose dire mon sentiment dans une question aussi incompréhensible, je vous avouerai, Madame, que je crois qu'il doit y avoir dans la matière un certain point de *ténuité & de petitesse*, au-delà duquel rien ne peut être réduit à moins, soit à cause de la dureté & de la solidité qui constitue ce premier principe des choses, soit enfin, quoi qu'on en dise, qu'il est contre la lumière naturelle de se figurer qu'un Tout fini & limité puisse avoir des parties infinies. Cela répugne presque autant

D U B O N - S E N S , *Réflex. III.* 437
tant que de soutenir que la partie est plus grande que le Tout.

Aristote , & plusieurs Philosophes , ont bien senti ces difficultés ; mais ils ont cru les éluder par un nombre de distinctions inutiles. Ils disent que ces parties n'étant pas actuellement infinies , elles le sont seulement en puissance , en sorte qu'elles ne forment point un infini actuel , mais un infini en puissance , lequel est actuellement infini. Mais à quoi sert ce galimatias , & ce fatras de mots inutiles ? Qu'est-ce que des parties qui ne sont pas actuellement infinies , mais qui le sont en puissance ? N'est-ce pas toujours dire qu'elles doivent l'être ? D'ailleurs , ou l'on peut comprendre ces parties dans un certain nombre déterminé , ou non. Si l'on peut les comprendre dans un certain nombre déterminé , elles ne peuvent donc produire une indivisibilité à l'infini ; & si l'on ne peut les comprendre , elles sont nécessairement infinies.

Descartes a aussi senti toutes ces difficultés ; il a voulu les éviter , en se servant d'une défaite que Chrysi-

pe avoit mise en usage long-tems avant lui ; mais il devoit prendre garde à combien de critiques elle avoit exposé cet ancien Philosophe , qui , pour trancher court , disoit que les parties dans lesquelles la matière , ou les parties de la matière pourroient être divisées, n'étoient ni finies , ni infinies (*). N'est-il pas absurde de dire qu'une chose n'est point finie , qu'elle n'est point infinie , mais qu'elle est *indéfinie* ? J'aurois autant qu'un homme , à qui l'on demanderoit si les bouteilles de vin qui sont dans sa cave , sont en nombre pair , ou impair , répondit qu'elles sont en nombre *indépair*. S'il en avoit bû quelques-unes , je lui passerois cette réponse ; car il faut avoir réellement le cerveau troublé pour assurer qu'une chose est , & n'est d'aucune manière. Je rends trop de justice à Descartes , qui a été réellement un des grands hommes que l'Europe ait eus ,
pour

(*) *Nos neque ex quibusdam , neque ex tot vel tot , neque ex finitis , neque ex infinitis constare.*

pour croire qu'il pensât réellement que les parties de la matière n'étoient ni finies, ni infinies. Il sentoît qu'il répugnoit à la raison que les parties d'un Tout fini fussent infinies, & qu'il y en eût dans le pied d'un moucheron une aussi grande quantité que dans toute la terre. D'un autre côté, l'extension qu'il disoit être l'essence du corps, l'empêchoit d'approuver la dureté des atômes, qui, ne recevant point de Vuide, sont plus indivisibles par leur solidité & leur impénétrabilité, que par leur petitesse. Dans ces deux extrémités, il tâchoit de se tirer d'affaire, en ne décidant point entièrement la question.

Il a été obligé d'agir de la même manière, lorsqu'il a parlé des bornes de l'Univers. Comme il n'admettoit point d'espace incorporel, il s'ensuivoit de son système que par tout où il y a de l'étendue, il y a de la matière; & parce que quelque part qu'on veuille feindre, on peut encore concevoir au-delà des espaces étendus, il se trouvoit forcé de conclure que l'étendue étant infinie, la matière l'étoit par conséquent;

ce qui devenoit sujet , non-seulement à de grandes erreurs , mais même à des conséquences très-dangereuses pour la Religion. Pour se tirer de ce pas scabreux , il eut recours encore à l'*indéfini-
té* , & soutint que l'étendue du monde étoit indéfinie. Je m'étonne comment Descartes , lui qui avoit si sévèrement repris les Scholastiques de l'abus qu'ils faisoient des mots , osât tomber dans le même cas , & put dans deux choses très-essentielles ne fonder son sentiment que sur un jeu de mots & un *quolibet* ; car comment peut-on traiter autrement ce terme , qui ne définit rien & ne porte aucune idée dans l'entendement , si ce n'est celle du peu de certitude qu'a la Philosophie qui se sert d'un pareil subterfuge ?

Je vois déjà , Madame , frémir tous les Cartésiens , & me traiter d'ignorant ; mais

*Dûssent les Grecs encor fondre sur un
Rebelle ,*

je n'avoüerai jamais qu'il soit décent à un Philosophe d'abuser des mots , de se jouer de bagatelles , & de vouloir en imposer aux hommes. J'aurois mieux aimé

aimé que Descartes eût avoué bonnement que la matière étoit infinie, comme il le croioit intérieurement, que d'avoir déguisé sa pensée, & d'avoir eu recours à cette prétendue indéfinie. Je fais que bien des gens trouveront étrange que j'ose critiquer un aussi grand homme que Descartes, que je respecte peut-être plus qu'eux-mêmes; mais je leur dis hardiment, que non-seulement je pense que le système de Descartes est défectueux en bien des choses qui ne sont pas aisées à digérer; mais même qu'il est très-aisé à quiconque le suit entièrement, de devenir Spinoziste. Quelque savant qu'il fût, il étoit homme, & comme tel il étoit sujet à l'humanité: s'il a éclairci un grand nombre de difficultés, il a aussi donné quelquefois dans l'erreur; c'est-là du moins le jugement que fait de ses Ouvrages un de ses plus fameux disciples (*).

§. XVIII.

(*) Monsieur Descartes étoit homme comme les autres, sujet à l'erreur & à l'illusion comme les autres. Il n'y a aucun de
ses.

§. XVIII.

QUE LES PRINCIPALES
PREUVES DE SPINOSA
SONT TIREES DU SISTE-
ME DE DESCARTES.

Spinosa n'admettoit qu'une seule substance matérielle & infinie ; il en prouvoit l'infinité de la même manière que Descartes prouve son indéfini-
nité. On ne peut , disoit-il , donner aucune borne à l'étendue. A quelque point que notre esprit se fixe , il conçoit au-delà une étendue, que non-seu-
le-

les Ouvrages , sans même en excepter sa *Géométrie* , où il n'y ait quelque marque de la foiblesse de l'esprit-humain. Il ne faut donc point le croire sur sa parole , mais le lire ; comme il nous en avertit lui-même , avec précaution , en examinant s'il ne s'est point trompé , & ne croiant rien de ce qu'il dit , que ce que l'évidence & les reproches secrets de notre raison nous obligeront de croire. MALLEBRANCHE , de la Recherche de la Vérité , *Liv. III. Chap. IV. pag. 186.*

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 443
lement il imagine, mais qu'il connoît
devoir être telle qu'il se l'imagine. Il
faut donc, l'étendue étant infinie, que
la substance le soit aussi, puisque la
substance s'étend par tout où il y a de
l'étendue. Or, puisque cette substan-
ce est infinie, & qu'il ne peut y avoir
deux infinis, je dois l'appeller Dieu,
ou la cause efficiente de tous les autres
êtres, qui ne sont que des modes de
cette substance infinie, qui les produit
tous elle seule, & qui les reçoit tous
dans son sein lorsqu'ils changent de fi-
gure, ou qu'ils sont détruits.

Si cette substance, continuoit Spi-
nosa, est infinie, & qu'elle soit par
conséquent nécessairement Dieu, com-
me je l'ai fait voir par l'impossibilité
de deux infinis, il faut nécessairement
qu'elle ait existé de tout tems; car qui
auroit pû la créer? Il seroit absurde de
dire qu'un premier infini a créé un se-
cond infini. Ne pouvant subsister en-
semble, à plus forte raison l'un ne peut
émaner de l'autre; il faut donc encore
nécessairement que cette substance é-
tendue ait existé de toute éternité, &
qu'elle ait eu toutes ces qualités, celle
de

de l'intelligence, de la production, du mouvement, &c. Le sentiment des anciens Philosophes qui faisoient Dieu coéternel avec cette substance étendue, & l'en distinguoient comme un Etre séparé, devient ridicule & tombe de lui-même, par l'impossibilité de deux Infinis qui se présente toujours. Et si l'on veut absolument que Dieu soit distinct de la substance étendue & infinie, il faut donc faire Dieu fini, & par conséquent inférieur de beaucoup de la substance étendue, qui, étant elle-même infinie, est mille fois plus parfaite & plus digne d'être regardée comme la première Divinité.

Vous voyez, Madame, que j'avois raison de vous dire que le Spinofisme raisonné fondeit ses dogmes sur bien des principes du Cartésianisme. A Dieu ne plaise pourtant que je veuille taxer Descartes, qui a été un des plus grands génies du monde, & toujours très-persuadé de la spiritualité de Dieu, d'avoir voulu favoriser l'Athéisme. Mais je n'ai fait ces Réflexions que pour vous montrer que des sentimens qu'on croit souvent les plus innocens, on peut quel-
que-

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 445
quelquefois tirer des conséquences les plus
pernicieuses. Il en est des Philosophes
ainsi que des amans : les uns prennent
pied sur le moindre mot, les autres sur
la moindre faveur. Ils sont cependant
tous également incertains, & la Phi-
losophie est pour le moins aussi trom-
peuse que la plus fiée Coquette de
Paris.

§. XIX.

DU MOUVEMENT DES
ATOMES.

Puisque vous m'avez forcé, Ma-
dame, à prendre parti pour Gassen-
di contre Descartes, quoiqu'à vous di-
re le vrai, je ne sois pas trop affirmé
dans mon opinion, je vous expliquerai
cependant par le mouvement des atô-
mes, plusieurs effets de la Nature qui
nous sont cachés, & qui tiennent de
l'obscurité des principes généraux de
la Physique.

Lucrece nous assure que les atô-
mes sont dans un mouvement perpétuel
qu'ils ont eu de tous les tems ; mais
nous

nous corrigeons cette erreur, & nous savons que Dieu, en les créant, a été leur premier moteur.

Le changement perpétuel qui s'observe dans toutes les choses, a occasionné le sentiment de Lucrece (*). Il

a

(*) *Nam certe non inter se stipata cohæret
Materies ; quoniam minui rem quam
que videmus
Et quasi longinquo fluere omnia cerni-
mus & vo ,
Ex oculisque verustatem subducere
nostris ,
Cum tamen incolumis videatur sum-
ma manere
Propterea , quia qua decedunt corpo-
ra quoque ,
Unde abeunt , minuunt , quo venêre
agmine donant ;
Illa sene fare ; at hac contra floresce-
re cogunt ,
Nec remorantur ibi. Sic rerum sum-
ma novatur
Semper , & inter se , mortales mutua
vivunt.
Augescunt alia gentes , alia minun-
tur ,
In quo brevi spatio mutantur sacra
animantum ,*

Et

a cru avec raison que ce changement ne venoit que du départ continuel des atômes , qui , étant dans une perpétuelle agitation , cherchoient à se délier les uns des autres , & à se mettre en liberté dans l'espace vuide qu'ils parcourent avec une extrême rapidité , jusques à ce qu'ils se soient racrochés avec quelques autres. Ainsi , l'augmentation de tous les divers corps n'est produite que par un nouveau ramas d'atômes ; & la ruine & la destruction des autres , que par leur desenchâinement & leur fuite. La façon dont les parties principales d'un corps sensible à nos sens , viennent à se desunir , peut nous donner une idée de la desunion des premières parties actives de la matière.

Il s'offre une difficulté dans le mouvement perpétuel qu'on accorde aux atômes ; car il semble qu'il est impossible

*Et quasi cursores Vitæ Lampada
tradunt.*

LUCRETIVS , de Rerum Natura ,
Lib. I. Vers. 66. & seqq.

fible que les atômes qui composent les parties d'un morceau d'or , de fer , & d'autres corps très-compactes , soient en mouvement , & cherchent à se détacher. On peut répondre que les corps les plus solides sont remplis de petits espaces vuides qui favorisent cette agitation qui ne nous doit pas paroître extraordinaire , quoiqu'elle ne tombe pas sous nos sens , puisque nous en voions l'expérience tous les jours dans un morceau de plomb qu'on fond , & qui dès qu'il est entièrement fondu , semble rester sur le feu dans un grand repos , quoiqu'il doive y avoir en lui un mouvement très-violent. Car dès que les parties actives du feu ont pénétré dans le plomb , après s'être insinuées dans les pores , elles ne peuvent plus en sortir , & y sont retenues captives par d'autres parties actives du feu qui se succèdent perpétuellement les unes aux autres. Elles s'insinuent donc de tous côtés , & desassocient & délient jusques aux parties les plus petites du plomb , qui , ne pouvant se rejoindre tant qu'elles continuent d'être agitées , font que le plomb reste liquide

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 449
de jusques à ce qu'on l'ôte du feu, &
que les parties actives de cet élément
qui l'avoit dissous, se soient échappées
& exhalées. Dans tous les mouvemens
rapides qui se font dans la fonte des
métaux, à peine peut-on s'apercevoir
d'une agitation presque insensible.
Ainsi, nous devons penser qu'il n'est
point extraordinaire qu'il puisse y
avoir un mouvement intérieur dans les
corps les plus compacts, qui puisse
dans les suites occasionner leur
destruction.

Il est plusieurs corps légers & volatils
où l'on apperçoit le mouvement
perpétuellement, comme dans l'esprit
de salpêtre, celui qui se tire du mercure,
de l'étain, & du sublimé préparé.
Tous ces corpuscules légers sont sans
cesse en mouvement, dès qu'ils sont
renfermés dans une bouteille.



DU MOUVEMENT DE LA
MATIÈRE SUBTILE ET
DE L'ATTRACTION.

A Peu de chose près, Descartes fait avec sa matière subtile, ce que Gassendi exécute avec les atômes. Ce premier Philosophe prétend que la terre & les cieux sont faits d'une même manière, dont nous connoissons l'essence par cela seul qu'elle est étendue. *Toutes les propriétés, dit-il, que nous appercevons distinctement en elle, se rapportent à ce qu'elle peut être divisée & mûe selon ses parties, & qu'elle peut recevoir toutes les diverses dispositions que nous remarquons pouvoir arriver par le mouvement de ces parties.*

Vous voiez, Madame, que la seule chose en quoi diffère la matière de Descartes & des atômes, soit pour la formation, l'augmentation & la destruction des corps, c'est qu'elle agit par sa souplesse sans le secours du Vuide, au lieu que l'atôme ne se meut que par son

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 451
son moïen. Tous ces différens senti-
mens sont des suites nécessaires des dif-
férens principes généraux que nous
avons expliqués. Ainsi, admet-on le
Vuide une fois, il faut toujours raison-
ner comme Gassendi ; le bannit-on,
il faut suivre Descartes.

Le grand Newton voulut montrer à
ses disciples une route nouvelle : il a-
cru que Dieu avoit imprimé quelque
chose de plus que du mouvement dans
les atômes, & qu'il avoit accordé à
toutes les parties de la matière la force
& la vertu de s'attirer mutuellement
les unes avec les autres. Ecoutez-le
parler lui-même, & il vous expliquera
fort clairement sa pensée. *Les parties,*
dit-il (), de tous les corps durs homo-*
gènes qui se touchent pleinement, tien-
nent fortement ensemble. Pour expliquer
la cause de cohésion, quelques-uns ont
inventé des atômes crochus ; mais c'est
poser ce qui est en question. D'autres
nous disent que les particules des corps
sont

(*) NEWTON, Traité d'Optique, Liv.
pag. 555.

sont collées ensemble par le repos ; c'est-à-dire , par une qualité occulte , ou plutôt par un pur néant ; & d'autres , qu'elles sont jointes ensemble par des mouvemens conspirans , c'est-à-dire , par un repos relatif entre eux. Pour moi , j'aime mieux conclure de la cohésion des corps , que leurs particules s'attirent mutuellement par une force qui dans le contact immédiat est extrêmement puissante , qui , à de petites distances , produit les opérations chymiques mentionnées ci-dessus , & qui , à de fort grandes distances des corps , n'agit point , du moins par des effets sensibles.

Cette vertu , que Newton donne aux corps de s'attirer mutuellement , a trouvé de grands partisans ; mais elle a eu aussi , & a encore de grands adversaires. On a reproché à ce Philosophe qu'il vouloit ramener les vertus occultes des Péripatéticiens ; on lui a objecté qu'il faisoit à peu près comme Aristote , qui expliquoit les vertus de l'aiman , ou du moins croioit les expliquer en disant qu'il attiroit le fer , parce qu'il avoit dans soi une vertu attraïante. Newton a répondu à cela ,
que

que l'attraction qu'il admettoit dans toutes les parties de la Matière, pouvoit se démontrer par un grand nombre d'expériences, & qu'il ne considéroit pas le principe général qu'il établissoit, comme une qualité qui résulloit de la forme spécifique des corps; mais comme une loi générale de la Nature, par laquelle les choses mêmes étoient formées. Il prétendoit que la vérité de cette loi se monroit à nous par les expériences, & il faut convenir que jamais Philosophe n'appuia son opinion par un aussi grand nombre, que Newton en fit pour autoriser la sienne. Vous pourrez voir au bas de la page quelques-unes de ces expériences (*); elles

(*) Ce que j'appelle *attraction*, peut être produit par impulsion, ou par d'autres moïens qui me sont inconnus. Je n'emploie ici ce mot que pour signifier en général une force quelconque, par laquelle les corps tendent réciproquement les uns vers les autres, quelle qu'en soit la cause. Car c'est des Phénomènes de la Nature que nous devons apprendre quels corps s'attirent réciproquement, & quelles sont les loix & les propriétés de cette attraction, avant que de

454 LA PHILOSOPHIE
les serviront à vous donner une idée
juste.

de rechercher quelle est la cause qui produit l'attraction. Les attractions de gravité, de magnétisme & d'électricité s'étendent jusqu'à des distances fort sensibles; c'est pourquoi elles ont été observées par des yeux vulgaires: & il peut y en avoir d'autres qui s'étendent à de si petites distances, qu'elles ont échappé jusqu'ici à nos observations; & peut-être que l'attraction électrique peut s'étendre à ces sortes de petites distances, sans même être excitée par le frottement.

Car lorsque le sel de tartre coule par défaillance, cet effet n'est-il pas produit par une attraction entre les particules du sel de tartre, & les particules de l'eau qui flottent dans l'air en forme de vapeur? Et d'où vient que le sel commun, le salpêtre, ou le vitriol, ne coulent point par défaillance, si ce n'est faute d'une telle attraction? Ou bien, pourquoi le sel de tartre ne tire-t-il point plus d'eau de l'air que selon une certaine proportion à sa quantité, si ce n'est parce qu'après que ce sel est soulé d'eau, il n'a plus cette force attractive? Quelle autre cause que cette force attractive peut faire que l'eau qui distille toute seule par un degré de chaleur très-moderé, ne distille point d'entre le sel de tartre sans une violente

lente chaleur ? Et n'est-ce pas une pareille force , réciproque entre les particules d'huile de vitriol & celles de l'eau , qui fait que l'huile de vitriol tire de l'air une grande quantité d'eau , & qu'après s'en être soulée , elle n'en tire plus , & que mise en distillation , elle ne lâche l'eau qu'avec beaucoup de peine ? Et lorsque l'eau , & l'huile de vitriol , versés successivement dans un même vaisseau , acquièrent un degré de chaleur très- considérable en se mêlant ensemble , cette chaleur ne prouve-t-elle pas que les parties de ces liqueurs sont dans un grand mouvement ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties de ces deux liqueurs , mêlées ensemble , s'incorporent avec violence , & que par conséquent elles concourent avec un mouvement accéléré ? Et lorsque l'eau forte , ou l'esprit de vitriol , versé sur la limaille de fer , la dissout avec ébullition & une grande chaleur , n'est ce pas un mouvement violent des parties de l'eau forte , ou de l'esprit de vitriol , qui produit cette chaleur & cette ébullition ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties acides de la liqueur se jettent avec violence sur les parties du métal , & entrent par force dans ces pores , jusqu'à ce qu'elles aient pénétré entre les particules extérieures du
mé-

Newtoniens expliquent par le moïen de l'attraction ce que les Gassendistes attribuent au mouvement des atômes.

Vous me demanderez sans doute ce que je pense de cette attraction, dont tant de gens parlent aujourd'hui. Je pourrois vous dire que cela est dans l'ordre, puisqu'eile jouït des droits de la nouveauté, & que les Savans ne se laissent guères moins entraîner au goût de la mode que les Dames. Un Philosophe, aussi ingénieux que savant, semble avoir été de ce sentiment, puisque selon lui (*), *l'attraction & le vuide, ban-*
nis

métal, & la masse dont il est composé; & qu'entourant ces particules, elles les détachent de la masse principale & les mettent en état de flotter séparément dans la liqueur? Et lorsque les particules acides, qui toutes seules distilleroient par une douce chaleur, ne peuvent être séparées des particules du métal que par un feu très-violent, cela ne prouve-t-il pas une attraction réciproque entre les particules de la liqueur acide & celle du métal? NEWTON, Traité d'Optique, pag. 530.

(*) Eloges des Académiciens, &c. par Mr. DE FONTENELLE, Tom. II. pag. 303.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 457
nis de la Physique par Descartes, &
bannis pour jamais selon les apparences,
y reviennent ramenés par Newton, armés
d'une force toute nouvelle, dont on ne les
eroit pas capables, & seulement peut-
être un peu déguisés. Quant à moi,
s'il m'est permis de dire mon senti-
ment, j'avoie que je ne puis trouver
extraordinaire que bien des gens aient
peine à comprendre que des attractions
qui ne peuvent avoir leur principe
dans l'impulsion, puisqu'on les fait ré-
gner jusques dans le Vuide, aient une
existence réelle & véritable. Ne se-
roit-il pas permis de les regarder com-
me les êtres de raison des Scholasti-
ques? Car quelque chose qu'on puisse
dire, il est bien difficile de concevoir
que les corps puissent se mouvoir que
par deux raisons, ou par la volonté
immédiate de Dieu, ou par la percus-
sion d'un autre corps. Or, les Carté-
siens & les Gassendistes n'admettent
qu'un principe bien naturel; c'est que
Dieu a créé une certaine quantité de
mouvement qui subsiste toujours. Nous
voions réellement les effets de ce mou-
vement; mais quant à l'attraction, gé-

nérale, il faut la supposer par les conjectures, plutôt que par les démonstrations. Par exemple, si l'on demande à un Cartésien d'où vient le fer a comme de lui-même le pouvoir de s'attacher à l'aiman, il répond qu'on fait qu'il sort d'un pôle de l'aiman une matière insensible, qui rentre par l'autre pôle en forme de tourbillon, puisqu'on voit le tourbillon tracé tout-d'un-coup sur de la limaille d'acier. Ce tourbillon attache le fer à l'aiman, ou chasse d'entre le fer & l'aiman la matière déliée, ou l'air, dont le ressort ou le retour précipité pousse le fer vers l'aiman. Après avoir expliqué par des raisons aussi plausibles la jonction du fer & de l'aiman, le Cartésien conclut qu'il faut donc que la pesanteur qui porte les corps vers un centre commun, & la fermentation qui les agite en tout sens, aient leur principe immédiat dans le mouvement & dans l'impulsion. Si un Newtonien veut expliquer cette difficulté, qu'on peut regarder comme un véritable prodige, il en sera quitte pour dire que les parties du fer sont attirées par celles de l'aiman, parce que l'attraction qui s'y trou-

trouve, est plus forte : & lorsqu'on lui demandera ce que c'est que cette attraction, il dira que c'est une vertu par laquelle les particules des corps s'attirent mutuellement par une force, qui dans le contact immédiat est extrêmement puissante, qui, à de petites distances, produit les opérations chimiques, & par la même raison la réunion du fer à l'aiman. Si l'on replique, & que l'on demande une seconde fois, d'où vient cette vertu. On répondra que c'est par l'attraction ; mais sera-t-on beaucoup mieux instruit ? Pour moi, je ne le crois pas ; cependant il y a des gens, qui passent même pour fort savans, qui n'ont là-dessus aucun doute. Ne pourroit-on pas leur appliquer ce que dit Mr. de Fontenelle (*) ? *L'usage perpétuel d'un mot d'attraction, soutenu d'une grande autorité, & peut-être aussi de l'inclination qu'on croit sentir à Mr. Newton pour la chose même, familiarise du moins les Lecteurs*
avec

(*) *Eloges des Académiciens, &c. par Mr. DE FONTENELLE, Tom. II. pag. 302.*

avec une idée prescrite par les Cartésiens ; & dont tous les autres Philosophes avoient ratifié la condamnation. Il faut être présentement sur ses gardes , pour ne lui pas imaginer quelque réalité ; on est exposé au péril de croire qu'on l'entend.

Vous ne sauriez penser , Madame ; à combien de gens il eût été utile de profiter de ces derniers mots. Il n'est rien de si commun que de voir aujourd'hui des personnes s'imaginer de comprendre ce que c'est que cette attraction , aussi parfaitement que les vérités les plus claires. Il est vrai qu'il y a parmi les plus célèbres disciples de Newton des Philosophes , qui , en l'adoptant , avoient qu'ils ignorent (*) ce que c'est , & de quelle manière elle agit. On peut comparer ces Philosophes aux élèves de Pythagore. *Le Magister dixit , le Maître l'a dit* , leur

con-

(*) *Per vocem attractionis intelligo vim quamcumque , qua duo corpora ad se invicem tendunt ; licet forte illud per impulsum fiat.* *Physices Element. Mathematic. &c. autore JACOBO 'S GRAVESANDE , Tom. I. Lib. I. Cap. V. pag. 9.*

convient parfaitement ; mais quant aux autres , on diroit qu'ils ressembloit à ces Chymistes , qui , mourant de faim & de soif , se persuadent qu'ils savent le secret de faire de l'or , & sont les premières dupes & les premières victimes de leur préjugé. †

Au reste , la fureur de l'attraction est aujourd'hui plus forte en Hollande & en Angleterre , que jamais celle des tourbillons imaginaires de Descartes ne le fut en France. On voit des Avocats abandonner le Barreau pour s'occuper de l'étude de l'attraction , des Ecclésiastiques oublier pour elle tous leurs exercices Théologiques. J'avoue que si j'étois à leur place , peut-être ferois-je de même. Quelque incertaine que soit l'étude de la Physique , j'aurois mieux vivre dans mon cabinet avec Descartes , Newton & Gassendi , qu'avec Cujas , Barthole , Coccéius & du Moulin.

Par la manière dont je viens de vous parler , Madame , de l'attraction , manière que bien de sévères Newtonniens trouveront indécente , & qu'ils jugeront digne d'u-

ne punition exemplaire, vous croirez sans doute que je regarde l'opinion de Newton comme fautive; point du tout, Madame, détrompez-vous. Je la crois seulement incertaine, & peut-être si j'écrivois à toute autre personne qu'à vous, la préférerois-je à celle des autres Philosophes; mais je me suis fait une loi de ne vous point donner pour certaines les choses où il n'y a qu'un nombre de probabilités, qui excèdent pourtant celles qu'on trouve dans les raisons qu'on leur oppose. Je ne vous veux répondre que de la certitude des vérités évidentes. Loin de rejeter totalement l'attraction de Newton, il dépend de vous, quand vous voudrez, de vous convaincre que je suis Newtonien. Voiez, s'il vous plaît, & si vous avez le tems, la onzième Partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où je parle amplement des systèmes de Descartes & de Newton. Tout bien compensé, comme j'étois, pour ainsi dire, forcé de me déterminer, & que Messieurs les Savans sont moins complaisans que les Dames & veulent qu'on prenne un parti, j'ai opté pour
New-

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 463
Newton, parce qu'à le tout prendre,
si je ne vois pas des preuves bien
évidentes dans son système, du moins
j'y découvrois moins d'erreurs mani-
festes que dans celui de Descartes.
Vous serez peut-être curieuse de con-
noître les raisons qui ont déterminé
mon choix; je vais vous satisfaire dans
l'instant.



§. XXI.

EXAMEN DU SYSTÈME
DE DESCARTES.

JE vais commencer, Madame, par vous parler des erreurs qui m'ont fait rejeter le systême de Descartes; nous viendrons ensuite aux probabilités qui m'ont donné du goût pour celui de Newton.

Dieu créa, selon l'hypothèse de Descartes, la matière indéfinie & homogène, il établit ensuite certaines loix de mouvement, & par ces loix primitives, tout corps mù doit tendre à se mouvoir en droite ligne. Il produisit une quantité de mouvement, qui doit toujours être la même & subsister dans tous les siècles, sans augmenter ni diminuer. Il divisa la matière en parties égales & cubiques, auxquelles il donna un mouvement égal & circulaire sur leur centre. Voici ce qu'il arriva de ce mouvement, d'où résulte l'harmonie de l'Univers; c'est un Cartésien qui va nous l'apprendre, & nous don-

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 465
donner le précis de tout le système de son maître. Dans ce mouvement, (*) dit-il, l'intérieur de chaque partie cubique devint un petit globe, une petite boule, & les angles brisés fournissent une poussière, infiniment déliée des parties irrégulières & branchues. La poussière infiniment déliée, c'est la matière subtile, ou le premier élément; les petits globes, ou les petites boules sont la matière globuleuse, ou le second élément. De l'assemblage de ces trois élémens naissent les tourbillons, le soleil, les étoiles & les planètes; enfin l'Univers matériel.

Tandis que les globules du second élément se meuvent sur leur centre propre, différentes masses de ces trois matières diverses tournent chacune sur un centre commun; de-là les tourbillons.

La matière subtile, ou la matière du premier élément, aiant moins de force que les petits globes du second élément pour s'éloigner du centre commun
de

(*) Origine ancienne de la Physique moderne, &c. par le P. REGNAULT, Tom. I. pag. 100. édit. d'Amsterdam.

de son mouvement circulaire , est repoussée , & se trouve réunie dans le centre même , ou vers le centre du tourbillon ; & c'est le soleil , ou quelque étoile fixe.

En divers tourbillons , les parties les plus grossières de la matière subtile , & les parties branchues du troisième élément s'accrochent , s'enchassent les unes dans les autres , font une sorte de croute qui environne l'astre intérieur ; & ce sont les planètes & les comètes. Les astres incrustés errent - ils de tourbillons en tourbillons , ce sont des comètes. Demeurent - ils absorbés dans un tourbillon qui les force de suivre la direction de son mouvement , ce sont des planètes : la terre en est une , qui tourne autour du soleil , emportée par le tourbillon du soleil même.

Enfin , le mouvement & la tiffure des parties insensibles font les différentes propriétés des corps ; de-là l'Univers.

Repassons succintement les principales opinions de ce systême , & nous les trouverons presque toutes fausses. Vous avez déjà vû l'absurdité qu'il y a d'admettre la matière indéfinie , & vous connoissez actuellement que c'est poser

un

un principe aussi impossible qu'incompréhensible , puisqu'il faut qu'une substance soit absolument ou infinie , ou finie. Vous connoissez aussi l'impossibilité qu'il y a que la matière ait pû avoir son mouvement sans le vuide , & former par conséquent cette poussière infiniment déliée , à laquelle Descartes donne le nom de matière subtile , & dont il se sert pour expliquer tout ce qui l'embarresse. Passons donc plus avant , & venons à ces tourbillons dont vous avez entendu parler si souvent , & qui , selon moi , sont d'ingénieuses chimères , & selon vous , les choses du monde les plus vraisemblables. Je fais l'amour que vous avez pour les entretiens sur la pluralité des Mondes de l'illustre Mr. de Fontenelle , vous m'avez dit cent fois que si tous les Philosophes raisonnoient , s'expliquoient & écrivoient d'une manière aussi claire , aussi enjouée & aussi amusante , on verroit bien plus de gens se piquer d'étudier la Philosophie. J'ai toujours souscrit , vous le savez , Madame , aux justes éloges que vous donniez à un des plus grands & des plus beaux génies de l'Univers ;
mais

mais j'ai toujours dit aussi que tout l'esprit du monde ne pouvoit rendre vrai ce qui ne l'étoit pas. Comme je me suis fait une loi de ne vous parler jamais que de ce que vous pouvez entendre, je me contenterai de vous dire ici que par les règles de Kepler, fameux Astronome & grand Mathématicien, règles de la vérité & de la justesse desquelles on convient, il est prouvé évidemment que le petit tourbillon de la terre ne peut pas conserver son premier mouvement, & qu'il faut qu'il le perde même peu-à-peu. Les grands tourbillons ne sont pas moins contraires aux règles du même Kepler; mais laissons ses raisons qui peuvent vous paroître trop obscures, & venons à d'autres qui soient plus à votre portée. Si jamais vous êtes curieuse d'en voir qui soient un peu plus Mathématiques, je vous prierai de lire la onzième partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*. Je gagnerai à cela, puisque je serai assez heureux pour que vous jettiez les yeux sur un de mes Ouvrages. Revenons aux tourbillons. Comment est-ce que les planettes pourroient se mouvoir librement,

ment, & comment leur cours ne seroit-il point affoibli, & même interrompu, s'il étoit vrai qu'elles se mûssent autour du soleil dans un milieu rempli de matière ? Il faut, pour admettre un pareil système, avoir prouvé évidemment auparavant que le mouvement peut se faire dans le plein : or, vous avez vû, Madame, que s'il n'y a point de Vuide, il ne peut y avoir du mouvement. Les tourbillons remplissant tout l'espace, le cours des planettes doit donc être interrompu : or, il ne l'est point ; les différens tourbillons sont donc des chimères.

Voici, Madame, une autre objection, aussi forte & aussi évidente. Comment se peut-il faire que les comettes traversent les tourbillons librement en tout sens, sans rencontrer aucun obstacle qui les arrête dans leur cours, & sans qu'elles soient dérangées & altérées par ces tourbillons, quoiqu'elles aient souvent des directions très-contraires aux leurs ? Ne faut-il pas qu'elles trouvent des espaces vuides qui facilitent leur passage ? Et s'il y a des chemins vuides de tout corps, que deviennent les
tour-

tourbillons qui occupent tout l'espace & se touchent mutuellement ? D'ailleurs, comment est-il possible, s'il n'y a point de Vuide, que les comettes, ces torrens d'une grandeur immense & si rapides, n'absorbent pas le mouvement particulier d'un corps, qui n'est qu'un atôme, eu égard à leur prodigieuse étendue, & ne les déterminent-elles pas par leur force si supérieure, à suivre leur cours. Convenons de bonne-foi, Madame, que quelques réparations que les Cartésiens aient faites de tems en tems & suivant les occasions, au système de leur maître, il ne sera jamais qu'une ingénieuse hypotèse amusante, mais fausse.



§. XXII.

EXAMEN DU SYSTÈME
DE NEWTON.

Newton, ne pouvant goûter les tourbillons de Descartes, & sentant combien leur existence étoit impossible, établit un Vuide immense, dans lequel il prétendit que les astres faisoient leur course, sans que rien s'y opposât. Les planettes avoient leurs révolutions dans différens cercles autour d'un même centre, & les Comètes faisoient les leurs dans des cercles inégaux, excentriques, & différemment dirigés. Ce systême étoit simple, aisé à comprendre; mais il parut impossible à bien des Physiciens. Ils objectèrent qu'il étoit impossible qu'un corps conservât toujours le mouvement circulaire sans une cause particulière, parce que tout corps, dès qu'il est libre, ou qu'il n'est point arrêté par d'autres corps, enfile une ligne droite qui l'éloigne du centre de son mouvement, par cette loi reconnue par tous les Phi-

10-

losophes dans l'œconomie de l'Univers. Les planettes dans le systême de Newton, devoient depuis long-tems n'avoir plus leur mouvement circulaire; elles auroient décrit, selon la loi ordinaire, une ligne droite, & seroient allées s'abîmer & s'anéantir dans quelques étoiles fixes.

Ces difficultés vous paroîtront assez considérables : vous en verrez bien d'autres tout à l'heure ; mais dans quel systême ne s'en rencontre-t-il point ? *Elles n'embarrassèrent point le Philosophe Anglois*, dit en plaisantant un Auteur moderne de votre connoissance, dans une Lettre badine qu'il a écrite sur les hypothèses de Descartes & de Newton. Souffrez que je copie ici ce qu'il a écrit à ce sujet ; cela m'épargnera la peine de dire de deux manières différentes la même chose. Je laisse ce soin puéril aux Professeurs de Collèges, qui élèvent des jeunes gens qu'ils destinent à la Chaire, ou au Barreau.

» Newton (*) donna à la matière une
» nou-

(*) Lettres Chinoises, Tom. I. pag. 132. Lett. 17. édit. de la Haye.

» nouvelle qualité , appelée l'*attrac-*
 » *tion* , par laquelle les astres ont une
 » continuelle tendance vers le centre
 » de leur mouvement. Il ordonna à
 » tous les corps de s'attirer mutuelle-
 » ment en raison de leur masse , ou ,
 » pour me servir de ses termes ; *en rai-*
 » *son inverse de leur quarré de distance.*
 » Dès-lors tous les corps pesèrent les
 » uns sur les autres , & par les loix in-
 » violables & inaltérables de l'*attrac-*
 » *tion* , s'attirèrent mutuellement ; ils
 » attirèrent le centre commun autour
 » duquel ils tournoient , & furent atti-
 » rés à leur tour par ce même centre.
 » Les mêmes règles furent établies ,
 » lorsque tous les corps qui tournent
 » autour du centre , viennent à tour-
 » ner avec ce centre particulier au-
 » tour d'un centre , également com-
 » mun à d'autres corps. Dans ce cas
 » le centre commun attire également
 » tous les corps & les centres par-
 » ticuliers , & en est aussi attiré.
 » Par cette loi universelle , voici
 » l'harmonie de l'Univers dévelop-
 » pée.

» Les planettes & tous les corps cé-
 Teme I. R r. » les-

» lestes pesent les uns sur les autres,
» en s'attirant mutuellement en raison
» inverse du quarré de leur distance.
» Chacun des cinq Satellites de Satur-
» ne pese sur les quatre autres, & les
» quatre autres sur lui; tous les cinq
» pesent sur Saturne, qui est leur cen-
» tre particulier. Saturne pese sur eux,
» & tous ces astres pesent sur le soleil
» leur centre général, ainsi que des
» autres planettes. Le soleil pese à son
» tour sur tous ces corps qui pesent
» sur lui. C'est cette pesanteur, ou
» cette attraction mutuelle, qui seule
» est cause de la régularité des mouve-
» mens célestes & de toutes les mer-
» veilles, qui jusques aujourd'hui
» avoient paru devoir être toujours des
» mystères impénétrables.

» Malgré cette attraction, si néces-
» saire au systême de l'Anglois, &
» qu'il avoit créé si à propos, ses ad-
» versaires prétendirent que même en
» accordant qu'il y eût dans les corps
» cette puissance de s'attirer mutuel-
» lement, il seroit impossible qu'elle
» fût la cause de la régularité des
» mouvemens célestes, puisque la pe-
» san-

» fanteur donnant aux astres une ten-
 » dance qui les dirige sans cesse vers le
 » centre de leur révolution , ils dé-
 » vroient s'y être réunis depuis long-
 » tems & avoir été consumés par le
 » soleil , dans lequel ils se seroient pré-
 » cipités.

» Cette réflexion parut un peu em-
 » barrassante à l'Anglois ; mais il se
 » servit encore du droit qu'il avoit de
 » créer. Il donna une seconde direc-
 » tion aux astres ; l'une perpendicu-
 » laire , causée par l'attraction qui les
 » portoit au centre de leur révolution ,
 » & l'autre horizontale , qui les en
 » éloignoit. Ainsi les astres , forcés de
 » se prêter à ces deux directions diffé-
 » rentes , ne pouvant suivre entière-
 » ment l'une des deux , furent obligés
 » de partager le différend , & prirent le
 » parti de décrire un cercle. Si l'on
 » eût encore contrarié l'Anglois , il
 » eût donné encore une troisième di-
 » rection aux globes célestes , & une
 » quatrième même , si son systême en
 » eût en besoin. «

Voilà , Madame , le systême de
 Newton presque aussi peu épargné que

476 LA PHILOSOPHIE
celui de Descartes. Vous me demanderez sans doute : Hé pourquoi donc le préférez-vous à l'autre , & ne le regardez-vous point comme impossible ? En voici les raisons, Madame , & vous savez que je vous ai dit souvent que lorsque nous voions une chose évidemment fautive , nous ne devons pas hésiter à la rejeter. Le système de Descartes est précisément dans ce cas , je m'en démontre clairement la fausseté ? Mais ne vous rappelez-vous point que je vous ai dit aussi que parce que nous ne comprenions pas comment une chose se pouvoit faire , il ne falloit pas soutenir qu'elle ne pût avoir lieu ? Voilà encore ce qui doit être appliqué au système de Newton. Je ne connois pas , il est vrai, ce que c'est que l'attraction ; mais je vois pourtant qu'elle est dans les parties de la matière. Les expériences Chymiques m'en convainquent ; mille autres plus familières me fortifient dans cette opinion ; il est donc très-possible que la cause de la pesanteur des corps & des différentes directions des planettes, viennent par cette attraction réelle , mais dont la nature m'est

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 477
m'est inconnue. Mais voici bien plus,
c'est que les adversaires de Newton
conviennent que de la théorie qu'il a
établie sur l'attraction, il en suit tou-
jours des conclusions conformes aux
faits établis par l'Astronomie. Je vous
demande, Madame, si vous croiez que
ce soient-là de petites probabilités pour
la vérité d'un système? Un habile Car-
tésien convient de bonne-foi qu'il est
difficile de prouver qu'une hypothèse
qui quadre si bien avec les plus exactes
observations Astronomiques, ne soit
qu'une hypothèse ingénieuse. *La Lune,*
dit Mr. de Fontenelle (*), *est la moins*
régulière des planètes, elle échappe assez
souvent aux Tables les plus exactes; &
fait des écarts dont on ne connoît point les
principes. Mr. Halley, que son profond sa-
voir en Mathématique n'empêche pas d'être
bon Poëte, dit dans les Vers Latins qu'il
a mis au-devant de la troisième édition
des Principes de Mr. Newton, » Que
» la Lune jusque-là ne s'étoit point
» laiss-

(*) *Eloges des Académiciens, &c. par*
Mr. DE FONTENELLE, Tom. II. pag.
303. & suiv.

» laissée assujettir au frein des Calculs ;
 » & n'avoit été domptée par aucun Af-
 » tronome ; mais qu'elle l'est enfin dans
 » le nouveau système. ce Toutes les bi-
 zarreries de son secours y deviennent d'u-
 ne nécessité qui les fait prédire , & il
 est difficile qu'un système où elles pren-
 nent cette forme , ne soit qu'un système
 heureux , sur - tout si on ne les regarde
 que comme une petite partie d'un Tout ,
 qui embrasse avec le même succès une
 infinité d'autres explications. Celle du
 flux & du reflux s'offre si naturelle-
 ment par l'action de la Lune sur les
 mers , combinée avec celle du Soleil , que
 ce merveilleux Phénomène semble en être
 dégradé.



§. XXIII.

RECAPITULATION.

Voilà , Madame , un détail des sentimens des Philosophes sur les premiers principes de la Physique ; c'est par leur moïen qu'ils expliquent la plupart des éfets cachés de la Nature. Voiez quelle doit être l'incertitude de leurs raisonnemens ; car quelle conséquence évidente pourroient-ils tirer de principes aussi peu évidens ? Aussi crois-je , Madame , que la véritable Physique n'est autre chose qu'une science expérimentale , qui nous découvre bien des secrets , dont il nous est cependant impossible de connoître les premières opérations , n'ayant , comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire au commencement , aucune idée de la façon dont agissent les parties actives de la matière , ou les premiers ouvriers ; en sorte que Descartes explique une expérience par le moïen de la matière subtile ; Gassendi , par celui des atômes & du Vuide ; Newton , par celui de l'at-

trac-

480 LA PHILOSOPHIE
traction, &c. Mais qu'importe de savoir précisément comment les premiers principes agissent, dès qu'on fait le moïen de leur faire produire d'une manière sûre les éfets que l'on cherche & d'en retirer tout le profit dont nous avons besoin ? Dieu, en nous cachant les premières opérations de la Nature, qui sont des secrets connus à lui seul, nous a donné le pouvoir de les occasionner par des moïens dont il nous a accordé la connoissance. En se réservant les premiers principes de la Physique, il nous a laissé une Science expérimentale qui suffit à nos besoins, & qui est à la portée de tous ceux qui ont assez de curiosité & de patience pour s'y appliquer avec attention.

FIN DU TOME I.



T A B L E

D E S

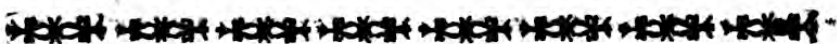
R É F L E X I O N S

E T D E S

P A R A G R A P H E S

D E C E T O U V R A G E .

T O M E S E C O N D .



R É F L E X I O N Q U A T R I E M E

C O N C E R N A N T

L' I N C E R T I T U D E

D E L A

M É T A P H Y S I Q U E .

§. I.	I	<i>Introduction.</i>	Pag.	I
II.	I	<i>Que nous n'avons point d'idées innées.</i>		6
		<i>Tome II.</i>		III.

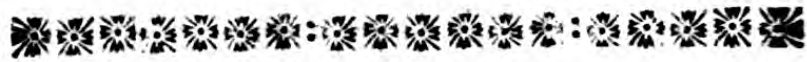
T A B L E	
III.	Qu'il n'est aucune règle de Morale qui soit innée. 9
IV.	Que nous n'avons point d'idée innée de Dieu. 13
V.	Que si Dieu avoit empreint son idée dans notre ame, il l'eût empreinte nettement, & d'une manière distincte. 16
VI.	Que les Philosophes anciens n'ont eu aucune véritable idée de Dieu. 19
VII.	Que le consentement général n'est point une preuve nécessaire de l'existence de Dieu. 24
VIII.	De l'existence de Dieu. 34
IX.	Que la Matière n'est pas coéternelle avec Dieu. 40
X.	De notre ignorance sur la nature de l'ame. 44
XI.	Si notre ame est matérielle. 55
XII.	Si notre ame est matérielle, & si elle est mortelle. 65
XIII.	Qu'il n'est aucune preuve évidente contre la matérialité de nos ames. 73
XIV.	Que l'ame des bêtes est une preuve que la Matière peut acquérir la faculté de penser. 76
XV.	Réponse à une objection des Cartésiens contre la matérialité de l'ame. 92
XVI.	Que l'ame humaine est composée de deux parties, dont l'une est raisonnable, & l'autre irraisonnable. 95
XVII.	

DES REFLEXIONS. V	
XVII. <i>Que l'ame est spirituelle, & qu'on est obligé de la croire immatérielle.</i>	109
XVIII. <i>De l'immortalité de l'ame.</i>	111
XIX. <i>Si la croiance de l'immortalité de l'ame est essentielle au caractère de l'honnête homme.</i>	126
XX. <i>Que l'ame est immortelle.</i>	133
XXI. <i>Récapitulation.</i>	138



REFLE-

VI TABLE DES REFLEXIONS



RÉFLEXION CINQUIEME, CONCERNANT L'INCERTI- TUDE DE L'ASTROLOGIE- JUDICIAIRE.

- §. I. I *Introduction.* 143
- II. I *Combien les principes de l'Astrologie-
Judiciaire sont ridicules.* 150
- III. *Qu'il est impossible que l'influence
des astres puisse déterminer le bon-
heur ou le malheur des hommes.* 154
- IV. *Que les Cometes ne sont point des si-
gnes qui présagent des événemens
futurs.* 157
- V. *De la fourberie & des filouteries des
Astrologues.* 161



EXAMEN



E X A M E N
C R I T I Q U E
D E S R E M A R Q U E S
D E

MR. L'ABBÉ D'OLIVET,
de l'Académie Française,

S U R

L A T H E O L O G I E D E S
P H I L O S O P H E S G R E C S .



O U L'ON RE'POND PAR OCCA-
S I O N A P L U S I E U R S O B J E C -
T I O N S D E C E T A C A D E M I -
C I E N C O N T R E M R . B A Y L E .

Pag. 165

- §. I. **D** *Es Ouvrages qui peuvent nous être utiles pour connoître la Théologie des anciens Philosophes Grecs.* 168
- II. *Du système de Thalès.* 192
- III. *Du système d'Anaximandre.* 216
- IV. *Sur le système d'Anaximènes.* 232
- V.

VIII EXAMEN CRITIQUE.

- V. *Sur le système d'Anaxagoras.* 251
- VI. *Par le mot d'Esprit, tous les Philosophes entendoient également une matière subtile. Explication du système de Platon. Signification du mot ΑΣΩΜΑΤΟΝ.* 256
- VII. *Les premiers Peres de l'Eglise n'ont point connu la parfaite spiritualité.* 274
- VIII. *Du tems où la pure spiritualité de Dieu a été connue dans l'Eglise Latine.* 304
- IX. *Sur le système de Pythagore, & sur la manière dont Platon a admis la Métempsychose.* 315
- X. *Sur le système d'Aristote & la prétendue supposition de tous ses Ouvrages.* 327
- XI. *Sur le système de Démocrite.* 358
- XII. *Conclusion.* 384



REFLE-



REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

S U R

L'INCERTITUDE DES
CONNOISSANCES
HUMAINES.



REFLEXION QUATRIÈME,

C O N C E R N A N T

LA MÉTAPHYSIQUE.

S. I.

I N T R O D U C T I O N.

LE terme de *Métaphysique* signifie *Philosophie surnaturelle*, ou *Théologie*, qui veut dire *Discours de Dieu*, parce qu'on traite principalement en Méta-
Tome II. A phyfi-

2 LA PHILOSOPHIE
physique, de Dieu & des choses qui
sont au-dessus de la Nature.

Si nous nous arrêtons aux sentimens
d'un illustre Philosophe, la Métaphisi-
que & la Théologie scholastique ne
servent à rien, & ne donnent à l'en-
tendement aucune connoissance nou-
velle. *Chacun peut voir, dit Locke,
une infinité de propositions, de raisonne-
mens, & de conclusions, dans les
Livres de Métaphisique, de Théologie
scholastique, & d'une certaine Physique,
dont la lecture ne lui apprendra rien de
plus de Dieu, des Esprits & des Corps,
que ce qu'il en savoit avant d'avoir par-
couru ces Livres (*).*

Cet Auteur eût pû ajouter que ces
Ecrits, loin de servir à instruire, em-
pêchent de trouver la vérité, par la
confusion que causent les idées fausses
dont ils remplissent l'entendement. La
Métaphisique scholastique & les ques-
tions inutiles dont elle est semée, sont
aussi

(*) LOCKE, Essai Philosophique sur
l'Entendement Humain, Liv. IV. Chap.
VIII. pag. 791.

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 3

aussi pernicieuses à l'esprit que les règles de la Logique d'Aristote. Elles sont plus propres, dit Mallebranche (*), pour diminuer la capacité de l'esprit, que pour l'augmenter, parce qu'il est visible que si on veut se servir, dans la recherche de quelque vérité, des règles qu'elles nous donnent, la capacité de l'esprit en sera partagée de sorte, qu'il en aura moins, pour être attentif & pour comprendre toute l'étendue du sujet qu'il examine. Il en est de même de la Métaphysique des écoles; elle traite tant de questions inutiles & impénétrables, elle embrasse tant de sujets différens, & qui sont absolument au-dessus de la portée de l'entendement humain, qu'elle empêche & détourne l'attention qu'on devoit donner aux choses nécessaires, & qui sont à la portée des connoissances humaines.

Les Philosophes scholastiques ont encore le défaut de répandre le doute sur les matières les plus claires & les
plus

(*) Recherche de la Vérité, Liv. III. Chap. III. pag. 181.

4 LA PHILOSOPHIE

plus évidentes ; ils sont accoutumés à mettre en controverse les sujets les plus connus , & dont on a les notions les plus certaines. Cette conduite accoutume insensiblement l'esprit à douter des choses les plus certaines , & à croire probables celles qui sont les plus fausses. Ce sont ces vaines disputes parmi les Théologiens & les Moines , qui ont occasionné tant d'Hérésies , & qui encore aujourd'hui fournissent des armes à l'Athéisme , qu'on doit regarder comme le comble de l'aveuglement.

Je vous avoie , Madame , que je trouve ridicule qu'on mette en doute tous les jours dans les écoles l'existence de Dieu. Il est ridicule d'agiter une question , que tout homme qui n'est pas privé de la raison , & qui veut faire usage de la lumière naturelle , reconnoît évidente. Il arrive souvent que dans ces disputes on apporte , pour prouver l'existence de Dieu , les raisons les plus faibles , & que les débauchés & les libertins , s'ils n'éteignent pas entièrement leur lumière naturelle , la laissent obscurcir par mille doutes dangereux.

Je

DU BON-SENS, *Réflex. IV.*

Je crois donc que lorsqu'on veut prouver la nécessité de l'existence de Dieu, il faut précisément n'apporter que des raisons décisives, certaines, & qui sont connues de tous les hommes, pour peu qu'ils veuillent réfléchir. Je pense qu'il faut rejeter toutes les preuves douteuses, ou qu'on peut mettre en controverse, telles que sont celles qu'on veut tirer de l'idée innée de Dieu, du consentement universel, &c. lesquelles étant douteuses, & peut-être fausses, ne servent qu'à éloigner les véritables démonstrations d'une vérité évidente.



§. II.

QUE NOUS N'AVONS POINT
D'IDÉES INNÉES.

JE vous ai promis, Madame, que je tâcherois de vous prouver que nous n'avons aucune idée innée ; je vais vous tenir ma parole, & j'espère de vous persuader de la vérité de mon opinion.

Premièrement, si Dieu gravoit dans nos ames un certain nombre d'idées & de principes, qu'elles apportassent avec elles dès le moment qu'elles sont créées, il faudroit que tous les hommes leur donnassent un consentement général, & que ces idées fussent universellement les mêmes dans les divers entendemens. Or, les principes, auxquels on donne préférentiellement à tout autre, la qualité des principes innés, ne sont pas reçus universellement. En voici la preuve.

Ces deux propositions ; *Ce qui est, est ; & il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas*, passent pour innées, préféra-

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 7
féramment à toutes autres. Cependant on ne sauroit nier que les enfans & les imbécilles n'en ont pas la moindre idée ; car il est ridicule de dire qu'une notion est empreinte dans l'ame innée , & formée avec elle ; que l'ame ne la connoît pas , & qu'elle n'en a aucune perception. C'est faire de cette notion un pur néant , & j'aurois autant soutenir que l'ame a la faculté de penser , & pourtant ne pense pas.

Si l'on est en droit d'affûrer qu'une idée est dans l'entendement , lorsque l'entendement ne l'a point encore aperçue , on pourra conclure de-là que toutes les propositions véritables, & que l'esprit regarde comme telles , étoient déjà imprimées dans l'ame , & innées avec elle. D'ailleurs , ne paroît-il pas absurde que les enfans aient le pouvoir de penser ; d'acquérir des connoissances , de donner leur consentement à différentes vérités , & qu'ils ignorent cependant les notions que la Divinité imprime dans leurs ames ? Et est-il possible de s'imaginer qu'un enfant reçoive des impressions des objets extérieurs,

§ LA PHILOSOPHIE

rieurs, & n'a aucune connoissance des caractères que Dieu a gravés dans son ame, pour servir de fondement à toutes les notions qu'il peut acquérir; & à toutes les réflexions qu'il peut faire dans la suite?

Il étoit donc inutile que la Divinité imprimât dans l'ame des idées innées dont elle devoit faire si peu d'usage, & qu'elle pouvoit acquérir autrement; & je ne crois pas qu'on ose soutenir que les enfans aient aussi-tôt des notions de cette proposition; *Il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas en même-tems*, que de bien d'autres vérités qui leur sont connues.

J'ajouterai, avant de finir ce Chapitre, que s'il y avoit des idées innées, elles devroient paroître avec plus d'éclat dans l'esprit des idiots, des enfans, & des gens sans Lettres, (où cependant l'on n'en voit aucune trace) que dans les autres hommes, dont les esprits sont altérés & corrompus par la coutume, les préjugés, & les opinions étrangères, & dont les pensées ont pris une nouvelle forme par l'étude; au lieu que celles des enfans, des idiots, & des
gens

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 9
gens sans Lettres n'ont point été
brouillées par le mélange des doctrines
acquises par l'Art, & que ces beaux ca-
ractères que Dieu a gravés dans leur
ame, doivent être dans un ordre par-
fait (*).

§. III.

QU'IL N'EST AUCUNE RE-
GLE DE MORALE QUI
SOIT INNE'E.

IL s'en faut bien que les principes de
Morale soient reçus d'un consente-
ment aussi universel que les maximes
spé-

(*) Que s'il y a des gens qui osent affûrer
que les enfans ont des idées de ces maximes
générales & abstraites, dans le tems qu'ils
commencent à connoître leurs jouets &
leurs poupées, on pourroit peut-être dire
d'eux, sans leur faire grand tort, qu'à la
vérité ils sont fort zélés pour leurs senti-
mens; mais qu'ils ne les défendent pas avec
cette aimable sincérité qu'on découvre dans
les enfans. LOCKE, *Essai Philosophique
sur l'Entendement Humain, Liv. I. Chap.
I. pag. 33.*

spéculatives. Ainsi , ce consentement étant nécessaire pour constater la vérité des idées innées , même au jugement de ceux qui les soutiennent , dès qu'on peut prouver qu'il n'existe point , toutes ces prétendues notions , gravées par la Divinité même , croulent , & n'ont plus aucun soutien.

Il est aisé de prouver que rien ne passe pour juste , ou honnête parmi quelques peuples , qui ne passe pour injuste , ou mal-honnête parmi quelques autres. Les Caribes engraisent leurs enfans pour les manger ; & pour qu'ils soient d'une graisse plus abondante & plus délicate , ils leur font l'opération que les Italiens font aux leurs pour leur rendre la voix plus claire. Plusieurs peuples du Pérou font leurs concubines des femmes qu'ils prennent à la guerre ; ils nourrissent délicatement jusqu'à treize ans les enfans qu'ils en ont , & les mangent alors. Ils en font autant de leurs concubines , lorsqu'elles ne sont plus d'enfans (*). En tout cela ils ne croient

(*) GARCILASSO DE LA VEGA, Histoire des Yncas, Liv. I. Chap. XII.

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 11
croient pas faire plus de mal , qu'un François qui met au pot une vieille poule qui ne fait plus d'œufs. Les Druses, peuple du Mont-Liban , épousent leurs propres filles ; & dans certain jour de l'année ils se mêlent indifféremment avec les femmes les uns des autres (*). On prétend qu'il y a à Londres & en Hollande une Secte de *Multipliers*, qui se tiennent cachés par la crainte des Magistrats , mais qui n'en croient pas pour cela ce mélange plus criminel , ni moins pieux.

S'il étoit donc vrai qu'il y eût des principes de Morale innés & gravés dans l'ame de tous les hommes, seroit-il possible qu'il y eût des Nations entières , qui d'un consentement unanime & universel , démentissent par leurs discours & par leurs actions les principes de la justice & de la vérité , desquels chacun d'eux auroit une conviction évidente en lui-même ? Et si l'on répond à cela , que Dieu grave dans

(*) B E S P I E R , Remarques sur Ricaut ,
Tom. II. pag. 649.

dans le cœur de l'homme l'idée du **BON** & de l'honnête; mais que l'homme pervertit cette idée par une fausse application, il sera aisé de détruire cette objection; car qu'y auroit-il de si inutile que ces idées qui ne serviroient à rien, & dont l'ame ne feroit aucun usage? Je ne crois pas qu'on veuille soutenir qu'un Druze, véritablement zélé pour sa religion, nourri au milieu de ses compatriotes, ait jamais réfléchi aux principes innés de Morale qu'on lui prête. Il est aussi persuadé qu'en couchant avec sa fille, il fait une bonne & pieuse action, qu'un Italien qui baise la mulle du Pape, qu'un Espagnol qui se foïette dévotement le Vendredi-Saint sous les fenêtres de sa maîtresse, qu'un Janséniste qui déchire impitoyablement la réputation d'un Moliniste, & qu'un Moliniste qui le lui rend au double. On ne sauroit douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens qui les croient, & qui les ont cru dès leur enfance, de bonne-foi, & avec une entière soumission. Que deviennent donc les idées innées? A quoi sont-elles bonnes? Je
ne

DU BON-SENS, *Reflex. IV.* 13
ne vois pas qu'elles soient de plus grande utilité, que l'acceptation forcée de la Bulle *Unigenitus*, par quantité de pauvres Religieuses, étoit nécessaire au bien de l'Etat.

§. IV.

QUE NOUS N'AVONS POINT
D'IDÉE INNÉE DE DIEU.

SI Dieu avoit dû graver dans notre ame quelque notion qui fût innée avec elle, sans doute il y eût tracé en caractère évident & distinct l'idée de la Divinité ; mais nous avons des preuves convaincantes que tous les hommes n'ont point la connoissance de l'Être souverainement bon & parfait. Les Anciens ont eu parmi eux des Sectes entières qui nioient absolument l'existence de la Divinité, & dans ces derniers tems on a découvert un nombre de Nations qui n'en avoient aucune idée. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il s'est trouvé des peuples entiers, qui, croiant l'immortalité de l'ame, n'a-

n'avoient cependant aucune notion de Dieu, & étoient fort étonnées lorsqu'on leur aprenoit qu'il y en avoit un.

Les peuples des Isles Marianes ne reconnoissoient aucune Divinité, avant qu'on leur eût prêché l'Évangile; ils n'avoient pas la moindre idée de Religion. *Ils étoient sans Autels, sans sacrifices, sans Prêtres, mais persuadés de l'immortalité de l'ame, & que les esprits reviennent après la mort, ils admettoient un Paradis & un Enfer; & par une bizarrerie de l'esprit humain qu'on ne peut comprendre, ils disoient que ce n'étoit point la vertu & le crime qui conduisent dans ces lieux-là. Les bonnes œuvres, ou les mauvaises actions n'y servent de rien; tout dépend de la manière dont on sort de ce monde. Si on a le malheur de mourir d'une mort violente, on a l'Enfer pour partage. . . . Si l'on meurt au contraire d'une mort naturelle, on a le plaisir d'aller en paradis, & d'y jouir des arbres & des fruits qui y sont en abondance (*).*

Je

(*) LE GOBIEN, Histoire des Isles Marianes, pag. 64. 65. 66. 68.

Je vous demande, Madame, si vous croiez que les peuples des Isles Mariannes eussent une notion innée de Dieu ? Est-il possible qu'une Nation entière, que tant de millions d'hommes pendant des milliers de siècles aient successivement dans leur esprit une idée dont ils ne s'apperçoivent jamais, & dont ils ne font aucun usage ? Est-il croiable que Dieu leur donnant cette idée pour la base de leurs connoissances, elle ne leur serve pourtant de rien ; au lieu qu'ils profitent beaucoup plus de celles qu'ils acquièrent par les objets extérieurs ?



§. V.

QUE SI DIEU AVOIT EMPREINT SON IDÉE DANS NOTRE ÂME, IL L'EUT EMPREINTE NETTEMENT, ET D'UNE MANIÈRE DISTINCTE.

IL est évident que si Dieu avoit imprimé son idée dans l'ame de tous les hommes, il l'eût gravée en des caractères si beaux, que nous eussions tous sù ce que nous devons croire & penser de cet Etre suprême. Et ceux qui soutiennent les idées innées, disent eux-mêmes, qu'*étant convenable à la bonté de Dieu que tous les hommes aient une idée de cet Etre suprême, Dieu a gravé cette idée dans leurs ames.* Il résulte donc de leur propre raisonnement, que Dieu doit faire pour les hommes tout ce que les hommes croiront leur être le plus avantageux. Or, peut-on mettre en doute qu'il ne leur fût cent fois plus utile & profitable d'avoir une
idée

idée nette & distincte de la Divinité ; que celle qu'ils en ont , qui la moitié du tems sert plus à les égarer qu'à les conduire dans le bon chemin. Telles sont les notions que les Païens avoient de la Divinité , qu'ils croioient coupable des plus grands crimes , & à laquelle ils attribuoient toutes les foiblesses humaines. Il n'y avoit aucune passion qui ne fût déifiée : le plus grand des crimes étoit le partage du plus grand des Dieux , & l'amour de Jupiter pour Ganimede n'étoit pas la seule monstrueuse idée des Païens sur la Divinité ; ils en avoient cent autres aussi extravagantes. Peut-on dire qu'elles avoient été gravées par la Divinité dans leur ame , comme des notions qui devoient servir de fondement à toutes les autres , sans soutenir que Dieu est un trompeur , & qu'il remplit l'entendement des hommes de mille notions pernicieuses & fausses ? Gardons - nous donc très-soigneusement de penser ainsi .

Je vous ai déjà fait voir , Madame , combien il est inutile à ceux qui défendent les notions innées , d'objecter que

Dieu aiant gravé son idée dans le cœur de l'homme, celui-ci change & pervertit cette idée par une fausse application. A quoi servent donc ces idées abstraites que l'ame ne connoît jamais, & dont elle ne fait aucun usage ? D'ailleurs, les idées abstraites supposent qu'on a déjà connu des objets qui se ressemblent, outre qu'il est ridicule de vouloir faire convenir l'abstraction à des idées primitives, & qu'on veut être innées, & de se figurer que Dieu communique immédiatement lui-même une notion aussi extravagante que celle de concevoir la Divinité distincte & séparée dans quatre ou cinq cens Dieux.

N'est-il pas aussi absurde de rendre Dieu corporel, de lui ôter son unité, son indentité & son éternité, que de ne croire point son existence ? Je pense même que les Athées faisoient moins d'injure à la Divinité, que les Païens qui l'outrageoient infiniment, en lui attribuant les amours, les impudicités & les débauches des plus grands scélérats ; & c'est-là le sentiment d'un des plus grands hommes de ces derniers

tems.

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 19
tems (*). En effet, un Indien n'offen-
feroit-il pas beaucoup moins un Roi de
France, en niant qu'il existât, qu'en
l'avoüant, & lui attribuant mille cri-
mes?

§. VI.

QUE LES PHILOSOPHES AN-
CIENS N'ONT EU AUCUNE
VERITABLE IDE'E DE DIEU.

JE vous ai fait observer, Madame,
dans la Réflexion précédente (†)
que tous les Philosophes avoient eu
une idée de Dieu, contraire aux véri-
tables attributs de la Divinité. Ils lui
donnoient un corps, & le faisoient
matériel. Vous avez vû que Cicéron,
en examinant les différens systêmes des
Philosophes sur l'existence de Dieu,
rejet-

(*) BAYLE. *Voiez ses Pensées diver-
ses à l'ocasion de la Comete de 1680.*

(†) Sur les Principes généraux de la Phy-
sique.

rejette celui de Platon comme inintelligible, parce qu'il fait spirituel le souverain Etre. *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest* (*).

La spiritualité de Dieu paroïssoit aux Philosophes anciens si contraire à la raison, que plutôt que de croire que les Juifs adoroient un Etre souverainement bon, puissant & immatériel, ils se figuroient qu'ils n'admettoient d'autre Divinité que le ciel & les nuées: *Nihil prater nubes & cali lumen adorant* (†). Ils les considéroient comme des ennemis des Dieux, parce qu'ils ne reconnoïssent point pour tels Jupiter, Junon, Mercure, Mars, Venus, &c (‡).

Est-il possible de croire que des gens qui regardoient comme des impies & des fous les seules personnes qui avoient une véritable idée de la Divinité, eussent eux-mêmes une notion in-

(*) *Voiez ci-dessus, pag. 297.*

(†) *JUVENAL. Satyr. XIV. Vers. 97.*

(‡) *Judaa Gens contumelia Numinum insignis. PLINIUS, Historiæ Naturæ, Libr. XIII. Cap. IV. pag. 69.*

innée de cette même Divinité, dont ils ne s'appercevoient point, dont ils ne faisoient aucun usage, & qui ne pouvoit les garantir des égaremens dans lesquels ils se plongeient? Car bien loin que les Philosophes eussent des idées plus conformes aux véritables attributs de Dieu que les autres Païens, ils donnoient les premiers dans les erreurs les plus grossières: aussi leur a-t-on souvent reproché leurs divisions, & qu'ils ne savoient à quel sentiment s'arrêter; les uns affirmant qu'il y avoit des Dieux, mais qu'ils ne se mêloient d'aucune chose; les autres niant absolument qu'il y en eût; d'autres admettant leur existence & leur providence; quelques-uns leur donnant des figures déterminées, & leur assignant des places fixes; & tous enfin soutenant leur opinion, par des raisonnemens, qui, aiant quelque apparence de vérité, pouvoient faire impression sur l'esprit de ceux qui les écoutoient (*).

Des

(*) *Nec hoc est admiratione dignum, cum sciamus inter istos (Philosophos) quanta sit de ipsa*

Des gens qui pensoient d'une façon si différente sur la même chose, pouvoient-ils avoir une idée innée de la seule chose qui ne tomboit point sous leurs sens, & de laquelle ils n'avoient justement aucune connoissance ? Et qu'on ne dise pas que les plus grands Philosophes se réunissoient entre eux sur les sentimens de la Divinité ; c'étoient au contraire les plus grands génies & les plus grands esprits, si nous en de-

vons
ipsa Deorum Natura dissensio, quantisque disputationum argumentis vim totam Divinitatis contentur evertere? Cum alii Deos non esse dicant; alii esse quidem, sed nihil procurare definiant; alii & esse, & rerum nostrarum curam procurationemque suscipere; & tanta sint hi omnes in varietate & dissentione, ut longum & alienum sit..... singulorum enumerare sententias. Nam alii figuras his pro arbitrio suo tribuunt, & loca assignant, sed etiam constituunt, & multa de actibus eorum vitæque describunt, & omnia qua facta & constituta sunt ipsorum arbitrio regi gubernarique pronunciant. Alii, nihil moliri, nihil curare, & ab omni administrationis cura vacuos esse dixerunt, afferuntque omnes verisimile quiddam, quod Auditorum animos ad facilitatem credulitatis invitet. JULIUS FIRMICUS MATERNUS, Astronom. Libr. I. in Præfat.

vous croire Cicéron , qui dispuoient sur la nature des Dieux (*).

Mais enfin , quand on accorderoit à ceux qui soutiennent les idées innées , que parmi certaines Nations , quelques Sages ont eu quelque connoissance de la Divinité plus distincte que les autres , il s'ensuivroit toujours que cette universalité de consentement , qui , selon eux , est la preuve des notions innées , ne se rencontreroit jamais , puisque pour un sage , ou un Philosophe qui auroit eu quelque idée un peu plus approchante de celle qu'on doit avoir de la Divinité , deux cens mille personnes en eussent toujours eu d'autres , qui , lui étant directement contraires , ne pou-

(*) *Cum multa res in Philosophia nequamquam satis adhuc explicata sunt, tum perdifficilis, Brute, (quod tu minime ignoras) & perobscura questio est Natura Deorum: quæ & agnitionum animi pulcherrima est, & ad moderandam Religionem necessaria: de qua tam varia sunt doctissimorum hominum, tamque discrepantes sententia, ut magno argumento esse debeat causam, id est principium, Philosophia, esse Scientiam. CICERO de Natur. Deor. initio.*

24. LA PHILOSOPHIE
pouvoient émaner immédiatement de
Dieu, qui ne peut donner & graver une
idée dans l'ame, qui ne serve qu'à auto-
riser le vice & l'idolatrie.

§. VII.

QUE LE CONSENTEMENT
GÉNÉRAL N'EST POINT
UNE PREUVE NÉCESSAIRE
DE L'EXISTENCE DE DIEU.

LA lumière naturelle nous fournit
tant de preuves convaincantes de
l'existence de Dieu, qu'on ne doit
point hésiter à rejeter celles, qui non-
seulement ne sont point démonstra-
tives, mais même qui peuvent être
fausses; car c'est faire beaucoup de tort
à une bonne cause, que de la soutenir
indifféremment par de bonnes & de
mauvaises raisons. On donne un avan-
tage à ses adversaires, en agissant de
la sorte.

Les Athées, qui osent attaquer
l'existence de la Divinité, s'attachent
toujours aux preuves les plus foibles &
les moins solides; & lorsqu'ils sont ve-
nus.

pas à bout de les détruire , ils passent légèrement sur les essentielles. Ils jettent ainsi de la poudre aux yeux du Vulgaire , & par ce moïen rendent suspects toutes les raisons de leurs adversaires. Lorsqu'on veut donc prouver quelque vérité , il faut s'attacher aux argumens essentiels , saisir la bonne & vraie raison , s'y fixer , & ne s'en jamais départir : elle seule est plus capable de convaincre , que lorsqu'elle est affoiblie par plusieurs autres qui en ofusquent l'évidence.

Le consentement général de tous les peuples à reconnoître la Divinité , qu'on cite non-seulement comme une preuve de l'idée innée de Dieu , mais même comme une démonstration évidente de son existence , est une preuve , non-seulement foible & peu solide , mais même fausse. Elle entraîne d'ailleurs plusieurs absurdités après elle , qu'on découvre dès qu'on l'examine avec-attention. En effet , si cette preuve étoit bonne , elle auroit servi , & serviroit encore à établir le dogme impie & abominable de la pluralité des Dieux , & non pas l'existence d'un seul

& vrai Dieu ; car pendant un tems ; tous les peuples de la terre , excepté les Juifs , qui n'étoient qu'un point dans le monde , s'accordoient universellement à croire qu'il y avoit plusieurs Dieux. Or , le consentement général prouvant la Divinité , il devoit donc par la même raison prouver la pluralité des Dieux. Et lorsque les Païens se sont servis de l'argument de l'assentiment & de l'accord universel de tous les peuples sur l'existence de la Divinité , ils l'ont toujours employé à prouver la pluralité des Dieux : *Esse igitur Deos confitendum est* , dit Cicéron (*). Il veut qu'on avoie que la pluralité des Dieux existe , puisque tous les hommes s'accordent en ce point. C'est aussi par cet argument que Maxime de Tyr prouvoit l'existence & la divinité de Jupiter , de Junon son Epouse , de Ganimède son Giton , & d'une troupe de Nymphes & Néréïdes dont il avoit fait ses concubines, le

(* CICERO de Natura Deorum , *Lib. I.*
pag. 68.

le séjour de l'Olympe étant assez semblable à l'Opéra de Paris, & les Déeses du Paganisme aussi peu chastes que celles du Palais-Royal. *Voiez*, disoit ce Philosophe Platonicien (*), & examinez les diverses pensées des hommes dans ce grand conflit d'opinions. Vous verrez les loix & les sentimens qu'il y a un Dieu, Roi & Pere de toutes choses, & plusieurs autres Dieux, qui sont ses Enfans & ses Collègues à la Roïauté. En cela le Grec s'accorde avec le Barbare, l'Habitant de Terre-ferme avec l'Insulaire, & le Savant avec l'Ignorant. Qu'on parcoure jusqu'aux extré-
mi-

(*) *In hac tanta pugna, contentione, atque opinionum varietate, in eo leges ubique terrarum atque opiniones convenire videbis Deum esse, unum Regem omnium & Patrem; huic multos additos esse Deos alios, qui Supremi illius Filii sint & quasi in Imperio Collega. In eo Græcus cum Barbaro, Mediterraneus cum Insulano, Sapiens consentit cum Stulto. Ut si usque ad extrema Oceani littora processeris, hic quoque Deos inventurus sis, qui non procul ab aliis orientur, ab aliis occidunt. MAXIMUS TYRIUS, Orat. I. pag. 4.*

28 LA PHILOSOPHIE
*mités de l'Océan , on y trouvera des Dieux
qui se levent , & qui se couchent les uns
près des autres.*

Je crois , Madame , que vous n'avez pas de peine à vous appercevoir que si Maxime de Tyr raisonne conséquemment , & que le consentement général des peuples soit la marque de la vérité d'une opinion , il faudra donc qu'on ait cru avec raison pendant un tems qu'il y avoit plusieurs Dieux , & même qu'ils aient existé , puisqu'une croïance, reçue unanimement chez tous les peuples , ne peut être fausse.

Epicure , qui avoit banni toutes les raisons convainquantes de l'existence de Dieu , y substitua celle - là pour tromper & abuser le peuple (*). Il
la

(*) Il est un peu fâcheux pour les Cartésiens & pour les partisans des idées innées , que le plus grand & le plus parfait Athée de l'antiquité ait prétendu prouver l'existence des Dieux , par les mêmes argumens qu'ils emploient aujourd'hui , & qu'il ait donné des raisons qu'il croïoit bonnes , uniquement pour abuser le peuple , tandis qu'aujourd'hui on veut qu'elles soient d'un grand poids. Écoutons parler un Epicurien ;

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 29
la croïoit d'autant plus mauvaise ; qu'il
avoit

rien ; nous le prendrions presque pour un
Cartésien. » Ceux qui auront examiné, dit-
» il, les fausses opinions des Philosophes
» sur la Nature des Dieux, pourront-ils
» s'empêcher après cela de placer Epicure
» parmi ces mêmes Dieux, lorsqu'ils confi-
» déreront qu'il est le seul qui ait établi
» leur existence sur les idées que la nature
» même a gravées dans notre esprit ? Quel
» est le peuple, quelle est la Nation, qui
» sans aucune étude n'ait une prénotion
» des Dieux ? Epicure, dans son Livre de
» la Règle & du Jugement, a fortement
» établi ce principe, le véritable fonde-
» ment de la question dont il s'agit. *Et*
qui consideret, quam inconsulte ac temere
dicantur, venetari Epicurum, & in eorum
ipsorum numero, de quibus hac quaestio est,
habere debeat : solum enim vidit primum esse
Deos, quod in omnium animis eorum notio-
nem impressisset ipsa Natura. Quæ est enim
gens, aut quod genus hominum, quod non ha-
beat sine doctrina anticipationem quandam
Deorum ? Quam appellat πείραξις Epicurus,
id est anteceptam animo rei quandam infor-
mationem, sine qua nec intelligi quidquam,
nec quari, nec disputari potest. Cujus rationis
vim, atque utilitatem ex illo cœlesti Epicuri,
de Regula & Judicio, volumine accepimus.
CICERO. de Nat. Deor. Liv. I. Cap. XVI.

avoit un très-grand mépris pour l'autorité populaire , & le consentement universel ; mais l'appréhension qu'il avoit de l'Aréopage l'obligeoit à quelque ménagement. Il craignoit qu'il ne lui arrivât le même accident qu'à Protagoras , qui fut exilé par le commandement des Athéniens , pour avoir dit au commencement de son Livre , qu'il n'avoit rien à dire sur le sujet des Dieux ; s'ils existoient , ou s'ils n'existoient pas. Epicure avoit donc donné la preuve la plus foible qu'il avoit pû trouver de l'existence de Dieu ; aussi les Epicuriens , attentifs à avilir & à anéantir la Divinité , tirèrent de ce principe une fausseté ridicule , qui en découloit pourtant naturellement ; c'est que les Dieux étoient de figure humaine , puisque tous les hommes les concevoient de cette manière (*).

Sa-

(*) *A Natura habemus omnes omnium gentium speciem nullam aliam , nisi humanam , Deorum. Quæ enim alia forma occurrit unquam aut vigilantibus cuiquam , aut dormientibus ?* CICERO de Natura Deor. Libr. I. Cap. XVII.

Samuel Parker, Anglois, fameux Docteur en Théologie, rejette tout-à-fait l'argument tiré du consentement général. Il avoie de bonne-foi que rien ne l'en a plus dégoûté, que de voir que les Epicuriens, qui s'en servoient très-souvent, ne reconnoissoient aucune Divinité véritablement, & n'admettoient des Dieux que d'une façon aussi inutile, que s'ils en eussent nié ouvertement l'existence (*).

On répondra petit-être à toutes ces raisons, qui peuvent passer, si je ne me trompe, pour des démonstrations, que tous les peuples ne donnoient point leur consentement à plusieurs Divinités,

(*) *Qui, quæso, omnem de Deo notionem majori contemptu onerare potuit, quam quod in multitudinis temeritatem referret, ipsamque in causam ab omni ratione secretam. Atque adeo huc tandem pervenit viri insulsi disputatio, quamvis vulgaris sit de Deo opinio, eam tamen nulla ratione demonstrari posse. Quomodo hercule non minus aperte ipsam sustulit, quam si nullum certe dixisset. SAMUEL PARKER de Deo & Providentia Divina, Disput. VI. Sect. XVII. pag. 141.*

tés, puisque les Juifs ne s'accordoient point avec les Païens, & ne reconnoissoient qu'un seul Dieu. Mais les Israélites, n'étant qu'un point dans le monde, formoient un nombre si petit, en comparaison des autres, que si l'on soutenoit cette thèse, il s'ensuivroit naturellement que tous les hommes n'ont point généralement reconnu une Divinité, puisqu'il y avoit plusieurs Sectes de Philosophes parmi les Païens qui ne croïoient point à son existence, & que Strabon assure qu'on trouvoit des peuples en Espagne, & dans l'Ethiopie qui n'avoient aucune connoissance de Dieu. Plusieurs Auteurs, & plusieurs voïageurs qui ont donné des relations de ce Nouveau - Monde que nous avons découvert, confirment le sentiment de Strabon, & le rendent vrai-semblable. Ils certifient qu'ils ont vû & connu eux-mêmes des peuples entiers qui n'ont aucune notion de la Divinité. Or, si un peuple seul est capable d'ôter le crédit que doit avoir le consentement universel, j'en conclus que l'idée de Dieu n'est point connue de tout l'Univers; & si un ou deux
peu-

peuples ne doivent point empêcher que l'on ne s'en tienne au consentement unanime de tous les autres, je conclus encore qu'il faut donc croire que pendant un tems il a existé plusieurs Divinités, tous les peuples donnant à cette croiance leur consentement, & ce consentement universel étant une preuve évidente de la vérité d'une chose.

Quiconque voudra examiner de sang froid, & sans prévention, ces raisons, en connoîtra aisément la vérité : il abandonnera d'autant plus aisément l'erreur dans laquelle il étoit, qu'elle devient contraire à la bonne manière dont il faut prouver l'existence de Dieu, de laquelle je crois qu'on peut faire une démonstration aussi évidente, qu'il est évident que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.



§. VIII.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Personne, à ce que je pense, n'est assez sot, assez extravagant pour oser nier qu'il n'y ait quelque chose qui ait existé de toute éternité, & il est impossible que quelqu'un dans l'Univers se figure que le pur néant, le rien, une parfaite négation puisse produire un être actuellement existant. Or, puisqu'il faut que quelque chose ait existé de tout tems, il faut examiner quelle est cette chose.

Nous ne connoissons, & nous ne concevons dans ce monde que deux sortes d'êtres; savoir, *être pensant*, & *être non-pensant*.

Par *êtres non-pensans*, j'entends ceux qui sont purement matériels, qui n'ont ni connoissance, ni perception, ni pensée, ni sentiment, comme sont les cheveux, les rognures des ongles, &c.

Par *êtres pensans*, je signifie & je désigne nous-mêmes, qui sentons &

con-

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 35
connoissons, avons du sentiment, concevons & réfléchissons.

S'il y a un Etre, qui ait existé de toute éternité, il faut nécessairement qu'il soit de la sorte d'un de ces deux êtres.

L'esprit connoît aisément, & la lumière naturelle nous montre d'abord qu'une matière non-pensante ne sauroit produire un être intelligent qui pense. C'est ici où l'on peut appliquer justement cet axiôme & ce principe, *Nemo dat quod non habet*; c'est-à-dire: *Une chose ne peut donner ni communiquer ce qu'elle n'a pas.* Et il est aussi impossible de croire qu'une matière non-pensante peut produire la connoissance & la pensée, qu'il l'est de se persuader que le néant & la privation de tous les êtres soient l'origine de tous ceux qui existent. Qu'on brise un caillou, qu'on le réduise en poussière, qu'on remue ensuite avec violence cette poussière; si l'on en fait résulter quelque conception, quelque pensée; si cette poudre, cette matière non-pensante peut devenir, ou produire un être intellectuel, je suis prêt à croire le système
des

des Athées. Car pour abrégé toutes disputes, je veux même supposer avec ceux contre qui je raisonne, que la matière a eu son mouvement de tout tems : en leur accordant ce faux principe, je les défie de pouvoir jamais donner aucune raison plausible pour prouver que du mouvement & d'une matière non - pensante puisse naître la pensée.

D'ailleurs, si la matière étoit le premier Estre éternel pensant, il n'y auroit pas un seul premier Estre pensant ; mais il y en auroit un nombre infini, & chaque atôme seroit un Estre éternel pensant qui ne dépendroit point des autres. Chaque grain de sable, chaque goutte d'eau deviendroit un Dieu intelligent, éternel ; car il est aussi impossible qu'un être pensant soit composé de parties non - pensantes, qu'il l'est qu'un être étendu soit composé de parties non - étendues. Il faut donc que chaque partie de la matière pense, & soit un Estre intellectuel. Je vous ai déjà fait voir, Madame, le ridicule de cette opinion, en réfutant le système de Spinoza. On est donc obli-

obligé d'avouer , lorsqu'on ne veut point s'aveugler entièrement, non-seulement qu'il est impossible que d'un être matériel & non-pensant émane la pensée , mais encore il faut qu'on convienne que le premier Être pensant qui doit être souverainement intelligent & puissant , n'est point matériel , puisque s'il l'étoit , il n'auroit pas plus de pouvoir que le plus petit atôme , qui seroit Dieu aussi-bien que lui. Or , je demande s'il est possible que l'arrangement , l'ordre & la magnificence de l'Univers soient produits par un nombre de Dieux , sans cesse contraires & opposés les uns aux autres , qui cherchent à se détruire , à empiéter sur leurs droits , & à s'échapper de leurs bornes ? Les Dieux du feu & ceux de l'eau sont dans un perpétuel discord : ceux de l'eau font aussi la guerre à ceux de la terre ; & certes j'admire la complaisance de ce nombre immense de Dieux qu'enferme chaque goutte d'eau de la mer , de se contenir avec autant de sagesse dans leurs bornes prescrites. Il me semble qu'une conduite aussi réglée de tant de petits Dieux semble
sup-

supposer la puissance d'un premier Dieu, qui les gouverne & les retient dans leur devoir. Si je n'avois pas le bonheur de connoître une Divinité éternelle & spirituelle, j'en admettrois du moins, comme Platon, une maîtresse de toutes les autres.

L'aveuglement de ceux qui font Dieu matériel, me paroît aussi grand que celui dans lequel étoient ceux qui croïoient que la confusion & le désordre avoient produit l'arrangement de l'Univers, & qu'un ramas d'atomes, en s'acrochant les uns aux autres, avoient formé le monde (*). Je ne fais, à dire le vrai, laquelle de ces deux erreurs est la plus absurde,
d'ad-

(*) Si je crois le système d'Epicure, chaque jour, en examinant le cours du Soleil, en le voïant paroître sur notre horizon, & s'acheminer à grands pas vers les Antipodes, je m'écrierois : *Je te salue, ô hazard éternel, dérangement incompréhensible, confusion admirable, qui maintiens l'ordre & l'arrangement ! Souffres que je te rende des honneurs que d'autres mortels aveuglés rendent à un Dieu tout bon, tout-puissant, & tout sage.* Lettres Juives, Let. XXXVIII. p. 230

d'admettre le desordre & la confusion pour le principe de l'ordre & de la règle, & de croire qu'une suite aveugle de ce desordre est la seule chose qui conserve l'arrangement ; ou de se figurer que chaque partie de la matière est une Divinité, & qu'il y a autant de Dieux que d'atômes dans l'Univers ().*

(*) N'est-ce pas de toutes les choses inconcevables la plus inconcevable, que de dire qu'une nature qui ne sent rien, qui ne connoît rien, se conforme parfaitement aux loix éternelles ; qu'elle a une activité qui ne s'écarte jamais des routes qu'il faut tenir, & que dans la multitude des facultés dont elle est douée, il n'y en a point qui ne fasse ses fonctions de la dernière régularité ? Conçoit-on des loix qui n'aient pas été établies par une cause intelligente ? En conçoit-on qui puissent être exécutées régulièrement, par une cause qui ne les connoît point, & qui ne fait pas même qu'elle soit au monde ?
 BAYLE, Continuation des Pensées diverses sur les Comètes, Tome I. pag. 526.



§. IX.

QUE LA MATIERE N'EST PAS
COÉTERNELLE AVEC DIEU.

Quelques Philosophes qui admettent la spiritualité de Dieu, tombent dans une autre erreur que la précédente. Ils veulent que la matière ait été coéternelle avec lui, ils disent qu'ils ne sauroient concevoir comment elle peut avoir été créée & tirée du néant. Mais ils seront convaincus évidemment de la Toute-Puissance de Dieu, s'ils veulent faire quelque attention sur eux-mêmes.

Ils verront d'abord qu'ils n'ont commencé d'exister que depuis un certain nombre d'années. Quand je dis *eux*, je n'entends point parler de la matière dont leurs corps sont composés, puisque cette matière étoit déjà créée, & qu'elle n'a commencé que lors de la formation de leurs corps à s'arranger d'une certaine manière; mais je veux parler de ce principe pensant & intellectuel qui est en eux, & que je regar-

regarde véritablement comme eux-mêmes. Je ne crois pas qu'ils se figurent, & qu'ils osent soutenir qu'ils ont été de toute éternité & qu'ils ont toujours pensé ; il faut donc qu'ils avoient qu'ils ont commencé d'exister depuis un certain nombre d'années. Or, pourquoi se persuadent-ils qu'il soit difficile à un Être souverainement puissant, qui de rien crée un être pensant & intellectuel, de tirer du néant un être uniquement matériel (*) ? Il est pour le moins aussi au-dessus de nos forces de connoître l'un, que de pénétrer l'autre ; & si nous voulons réfléchir sur ces deux différentes créations, celle d'un

(*) Je dis uniquement matériel, c'est-à-dire, non-pensant, parce qu'on verra dans la suite, ou du moins je tâcherai de le prouver, qu'il n'étoit pas impossible que nos ames n'eussent pu être matérielles, & que Dieu éternel & spirituel peut accorder la pensée à la matière. Aussi me suis-je toujours servi du terme d'être pensant & non pensant, au lieu du terme de matériel & d'immatériel, se pouvant faire que Dieu, qui est nécessairement spirituel, ait formé tous les autres êtres, soit pensans, soit non-pensans, matériels.

d'un principe pensant & intellectuel nous paroîtra encore plus incompréhensible que celle de la matière. D'ailleurs, de ce que nous ne comprenons pas une chose, il est ridicule de vouloir nier qu'elle puisse être, & borner la puissance de Dieu, d'autant que nous avons déjà une conviction en nous-mêmes que de rien il a créé un être pensant & intellectuel, bien plus parfait que n'est la simple matière qui n'a aucune connoissance, & qu'on ne sauroit dire coéternelle avec Dieu, sans donner dans une erreur absurde. Car tout ce qui est incréé, est nécessairement infini, puisqu'il n'y a rien qui le puisse borner, ni limiter (*). La matière étant donc coéternelle avec Dieu, il y a deux Infinis, Dieu & la Matière. A cette première raison j'en ajoute une autre aussi convainquante. Si la matière étoit incréée, Dieu ne pourroit

(*) *Omne mens increatum necesse est ex se infinitum & illimitatum esse, non habet enim à quo limitetur.* SMIGLECIUS de Baptismo adversus Moscorovium, pag. 40.

roit la détruire , puisqu'une chose créée ne sauroit avoir aucune fin. La Divinité ne seroit donc pas toute-puissante , & la matière seroit indépendante de lui. Or , n'est-il pas absurde d'admettre un être coéternel avec Dieu , indépendant de lui , & infini dans son étendue ? N'est-ce pas supposer deux Dieux & deux infinis ?

Vous voyez , Madame , qu'il faut s'aveugler , pour ne pas voir évidemment l'absoluë nécessité d'un Estre souverainement bon ; puissant , intelligent , spirituel , éternel , & Créateur de tous les êtres. Quant aux difficultés qu'on forme sur l'origine du mal physique & du mal moral , il n'y a qu'à répondre , Je suis aussi certain qu'il y a un Dieu , que je suis assuré de ma propre existence. Je connois clairement que ce Dieu ne sauroit être l'auteur du mal , & que s'il le permet , il faut que cela soit nécessaire. Je ne m'embarrasse plus du reste , j'avouë mon ignorance , je confesse , que je ne comprends rien dans les mystères du malheur des créatures. Mais une chose que je ne comprends point , ne doit point me faire rejeter une chose dont

44 LA PHILOSOPHIE.
*je connois évidemment la vérité ; il faut
être fou pour agir de même.*

§. X.

DE NOTRE IGNORANCE
SUR LA NATURE DE L'ÂME.

Tous les Philosophes anciens ont été aussi peu certains de la nature de l'âme, que le sont ceux d'aujourd'hui, & que le seront tous les hommes jusqu'à la fin des siècles. Il nous sera toujours impossible de pénétrer comment cet être, ou cette chose qui est en nous, & que nous regardons comme nous-mêmes, est unie à certain assemblage d'esprits animaux qui sont dans un flux continu. Nous ne pourrons jamais connoître comment cet être pensant, que nous appellons âme, peut avoir la faculté de penser & de se ressouvenir hors d'un corps organisé comme le notre. Nous ne saurons jamais par la raison s'il est matériel, ou immatériel, & la foi seule fixera notre incertitude sur la mortalité, ou l'immortalité de cet être pensant, que l'on appelle l'âme.

Cha-

Chaque Philosophe a donné une définition différente de sa nature. Les Anciens se sont seulement accordés en ce point qu'elle étoit matérielle ; car toutes les subtilités qu'on a inventées de nos jours pour soutenir que plusieurs Philosophes Païens avoient reconnu la spiritualité de l'ame, sont inutiles, ridicules & faciles à détruire. Si l'on considère que tous les Anciens, excepté Platon, ont fait Dieu même corporel, & qu'ils regardoient son opinion comme insoutenable & inintelligible (*), on conviendra aisément qu'il est absurde de dire que des gens qui faisoient Dieu matériel, crussent l'ame immatérielle.

Les Païens, ou du moins quelques-uns d'entre eux, distinguoient l'ame de l'esprit, *anima*, & *mens* ; mais par cette distinction ils n'entendoient point ce que quelques-uns de nos Philosophes d'aujourd'hui soutiennent ; savoir, que
l'ame,

(*) *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest.* C I C E R O de Natura Deor. Lib. I.

l'ame, *anima*, est le principe de la vie ; & l'esprit, *mens*, le principe du raisonnement, qui est un être incorporel & immortel, qui doit être regardé proprement comme la véritable ame, l'autre n'étant que le principe *vital*, que nous avons de commun avec les bêtes. Quelque rempli de difficulté que soit ce sentiment, il peut cependant passer pour orthodoxe. Macrobie & Lactance l'ont soutenu ouvertement, sans avoir été condamnés. *L'esprit, dit le premier, est proprement l'entendement, qu'on ne sauroit douter n'être quelque chose de plus divin que l'ame. Voici l'opinion du second : Il est difficile de savoir si l'ame est la même chose que l'esprit.*

Lorsque les Philosophes Pâïens ont distingué l'ame & l'esprit, ils n'ont pas cru que ce fussent deux êtres distincts & séparés l'un de l'autre ; mais ils ont regardé l'esprit comme une modification produite par l'ame (*).

Pour

(*). *Nunc animum atque animam dico
conjuncta teneri*

Inter

Pour avoir une idée claire de ce que les Anciens entendoient par l'esprit, il faut considérer que quelques Philosophes le concevoient comme le mouvement de l'ame. Or, il est bien certain que le mouvement n'est rien en lui-même de corporel; mais il ne sauroit exister sans quelque chose de corporel; car il n'y auroit point de mouvement, s'il n'y avoit point de matière: ainsi, selon ce systême, l'esprit qui n'étoit qu'un mouvement, étoit une suite nécessaire de la matérialité de l'ame, & ne pouvoit être regardé comme un être distinct & indépendant de la matière.

Lucrèce, qui croïoit, ainsi que tous les Epicuriens, la mortalité de l'ame, qui n'étoit, selon eux, qu'un ramas d'atômes subtils & déliés, distingue aussi la nature de l'ame & la nature de l'esprit. *Il faut voir, dit-il, en quoi consiste la nature de l'ame & de l'esprit*

Inter se, atque unam naturam conficere ex se.

LUCRETIUS de Rerum Natura,
Lib. III. Vers. 137.

prit (*). Mais il les fait tous les deux corporels, & , selon lui , l'esprit est fait de principes très-menus ; ainsi que l'ame.

Quant aux autres Philosophes ; qui ne se sont point expliqués aussi clairement que les Epicuriens , & qu'on dit avoir distingué l'ame spirituelle & matérielle , je soutiens qu'ils n'ont entendu par l'esprit incorporel , que le mouvement produit par l'ame , qu'ils croioient matérielle. Est-il probable que des gens qui donnoient un corps à la Divinité , reconnussent un autre Estre spirituel ? Jamais donc les Anciens n'ont regardé l'esprit , lorsqu'ils l'ont distingué de l'ame , que comme une suite de la matière. Ils ont embrouillé leurs discours & leurs opinions de beaucoup de divisions & de subdivisions ; & ceux qui sont venus après eux , ont cherché dans cette obscurité de quoi autoriser leurs nouveaux sentimens. Ils auroient mieux
fait ,

(*) *Unde anima atque animi constat natura videndum.*

LUCRETIVS , *Lib. I. Vers. 132.*

fait , si au lieu de rechercher des autorités inutiles dans une question aussi incompréhensible , ils eussent avoué naturellement , à l'exemple de St. Jérôme , de St. Augustin , de St. Grégoire , &c. qu'ils ne pouvoient rien savoir de certain sur la nature de l'ame , & que cet éclaircissement étoit réservé pour l'autre vie.

Platon , qu'on ne peut douter avoir eu connoissance des Livres de Moïse & de la Religion Judaïque dans les voïages qu'il fit en Egypte , crut que l'ame de l'homme étoit une partie ou portioncule de la Divinité , comme son corps étoit une portion de la Matière. Cette opinion approchoit de celle de l'ame du Monde ; mais je suis certain que si l'on examinoit avec attention tous les différens systêmes des Philosophes anciens , on trouveroit , en les réduisant à un certain point , qu'il n'en est presque point qu'on ne pût y amener , & en démontrer la conformité.

Thalès (*) soutenoit que l'ame
étoit

(*) Thalès a été le premier qui a défini
Tome II. E l'ame ,

50 LA PHILOSOPHIE
étoit *une nature sans repos*. Cette définition prouve évidemment ce que je viens de dire sur la distinction de l'ame & de l'esprit ; car qu'est *une nature sans repos*, qu'une chose *dans un mouvement perpétuel* ?

Anaximandre disoit que l'ame étoit une chose composée de terre & d'eau. Ce n'étoit pas en vérité la peine de rêver beaucoup , pour dire qu'une chose qu'on croïoit matérielle , étoit composée de Matière.

Empédocle la faisoit consister dans le sang (*). Son opinion avoit quelque apparence de probabilité ; car l'expérience nous apprend que tout animal cesse de vivre , dès le moment qu'il

l'ame , une nature , se-mouvant toujours de soi-même. PLUTARQ. de la Traduct. d'AMIOT , Liv. IV. des Opinions Philosophiques , Chap. II.

(*) *Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem,* CICER. Tuscul. Disput. Lib. I. Cap. IX. Virgile a fait allusion à cette opinion , lorsqu'il a dit dans le neuvième Livre de l'Enéïde : *Sanguineam vomit ille animam.*

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 31
qu'il ne lui reste aucune goutte de
sang.

Quelques autres Philosophes di-
soient qu'elle étoit un feu céleste (*);
d'autres une harmonie (†); d'autres,
UN

(*) *Zenoni Stoico animus ignis videtur.*
CICER. *Tuscul. Disput. Lib. I. Cap. IX.*
Virgile fait encore allusion à cette opinion
dans son sixième Livre de l'Enéïde : *Igneus*
est ollis vigor & caelestis origo.

(†) Voici ce que dit Cicéron sur cette
harmonie. » Aristoxene, qui fut Musicien
» & Philosophe, prétendit que de même
» que l'harmonie est causée dans le chant
» & dans les instrumens par la proportion
» des accords, de même aussi toutes les
» parties du corps étoient disposées de tel-
» le manière, que par le rapport qu'elles
» avoient les unes avec les autres, l'ame en
» résultoit. Il falloit que cette idée lui eût
» été donnée par l'art qu'il professoit. Il
» n'étoit pourtant pas le premier qui l'eût
» eue; car Platon avoit parlé long-tems
» avant lui de cette harmonie, & en avoit
» traité amplement «.

Proxime autem Aristoxenus, Musicus
idemque Philosophus, Ipsius corporis inten-
tionem quandam, velut in cantu & fidi-
bus, quæ harmonia dicitur: sic ex corporis
totius natura & figura varios motus cieri,

un (*) nombre.

Aristote , toujours décisif , même dans les choses qu'il n'entendoit pas , définit l'ame , *une action qui fait mouvoir le corps* , qu'il appelle *Entelechios*. Suis-je plus savant sur la nature de l'ame , lorsqu'on m'en a donné cette définition , qu'avant que de l'avoir apprise ? Le Pere Mallebranche n'a-t-il pas eu raison de dire ? *Certainement il faut avoir bien de la foi pour croire ainsi Aristote , lorsqu'il ne nous donne que des raisons de Logique , & qu'il n'explique les effets*

tanquam in cantu sonos. Hic ab artificio suo non recessit : & tamen dixit aliquid , quod ipsum quale esset , erat multo ante & dictum & explanatum à Platone. CICER. Tuscul. Quæst. Lib. I. Cap. X.

(*) Xénocrates , suivant les anciens principes de Pithagore , qui vouloit que les nombres eussent des vertus & des qualités infinies , soutenoit que l'ame n'avoit point de figure ; que ce n'étoit pas une espèce de corps ; mais seulement un nombre. *Xenocrates animi figuram & quasi corpus negavit esse , verum numerum dixit esse , cujus vis , ut jam antea Pythagoræ visum erat , in natura maxima esset. Id. ibid.*

effets de la Nature que par les notions confuses des sens ; principalement lorsqu'il décide hardiment sur des questions qu'on ne voit pas qu'il soit jamais possible aux hommes de pouvoir résoudre. Aussi Aristote prend-t-il un soin particulier d'avertir qu'il faut le croire sur sa parole ; car c'est un axiome incontestable à cet Auteur , qu'il faut que le disciple croie , *δέξ πιστέειν τὸν μαθητὰν* (*).

N'est-il pas cent fois plus sage , plus glorieux , & plus digne d'un Philosophe , d'avouer qu'on ignore ce qu'on ne connoît pas , que de vouloir donner des mots pour des raisons ? Combien Lucrece est-il plus naturel qu'Aristote , & par conséquent plus digne d'estime ? Il avoue que tous les Philosophes ont ignoré la nature de l'ame , & qu'ils n'ont pû pénétrer si elle naît avec le corps , si elle meurt avec lui (†) , ou si elle
 passe

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité , Liv. III. pag. 180.

(†) *Ignoratur enim quæ sit natura animæ,*

passé dans d'autres, selon le système de quelques Philosophes qui admettoient la Métempsoychose (*).

Nous serions encore aujourd'hui, Madame, dans la même incertitude que les Anciens, si la Révélation n'avoit déterminé notre croïance ; mais comme en fixant nos doutes, elle ne les éclaircit pas, je vais vous dire les raisons réciproques sur lesquelles fondent leur opinion ceux qui croient la matérialité, ou l'immatérialité de l'ame.

§. XI.

*Nata sit, an contra nascentibus insi-
nuetur,
Et simul intereat nobis cum morte di-
rempta,
An tenebras Orci visat, vastasque la-
cunas,
An pecudes alias, divinitus insi-
nuet se.*

LUCRETIVS de Rerum Natura,
Lib. I. Vers. 113. & seqq.

(*) *Ipsè ego, nam meminì, Trojani
tempore Belli
Phanthonides Euphorbus eram.*

OVID. Metam. Lib. XV. Vers. 160.
Consultez la cinquième Partie des Mémoi-
res

§. XI.

S I N O T R E A M E E S T
M A T E R I E L L E.

LEs premières difficultés qu'on forme contre la spiritualité de l'ame, ont leurs sources dans les différentes manières dont on veut qu'elle prenne naissance. Quelques Philosophes prétendent que l'ame se perfectionne peu-à-peu, à mesure que le corps acheve de s'organiser dans le sein de la mere. Mais on leur objecte une difficulté insurmontable ; c'est qu'il est impossible qu'une chose corporelle devienne incorporelle. Ainsi, si l'ame au commencement a été matérielle, elle ne peut jamais se spiritualiser ; ce qui prouve la nécessité de la matérialité de l'ame. St. Thomas a voulu excuser cette absurdité ; mais il n'a fait qu'ajouter

res Secrets de la République des Lettres, où j'ai amplement parlé de la Métémpsychose de Pythagore.

jouter un nouvel embarras au premier. Il dit que l'animal, & l'ame qui a vécu avant l'arrivée ou la création de l'ame spirituelle, meurent tous deux, & qu'il se forme un nouvel animal, animé par l'ame spirituelle. Or, je demande, Dieu agissant toujours par les moïens les plus simples & les plus naturels, à quoi sert cette double création de deux ames & de deux animaux? Par quel moïen, par quelle expérience St. Thomas avoit-il acquis cette connoissance, & qu'elle preuve évidente avoit-il de ce changement d'ame?

Quelques Savans disent, que l'Embryon est animé jusqu'au quarantième jour, auquel tems se fait la conformation des parties, mais ce sentiment prête des armes à ceux qui soutiennent la matérialité de l'ame. *Comment se peut-il faire, demandent-ils, que la vertu féminale, qui n'est secourue d'aucun principe de vie, puisse produire des actions vitales? Or, si vous accordez, continuent-ils, qu'il y a un principe de vie dans les semences, capable de produire la conformation des parties, d'agir, de mou-*
voir;

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 57
*voir ; en perfectionnant ce principe , lui
donnant la liberté d'augmenter & d'agir
librement par les organes parfaits , il est
aisé de voir qu'il peut , & doit même de-
venir ce qu'on appelle ame , qui par con-
séquent est matérielle.*

Il est encore un autre sentiment , soutenu par plusieurs Philosophes. Ils prétendent que notre ame tire son origine des peres & des meres , par la vertu séminale ; que d'abord elle n'est qu'ame végétative , & semblable à celle d'une plante ; qu'ensuite elle devient sensitive en se perfectionnant , & qu'enfin elle est rendue raisonnable par la coopération de Dieu. Mais cette opinion entraîne après soi toutes les difficultés des autres dont je viens de parler , ou bien suppose la matérialité de l'ame. Sans cette supposition , il faut d'abord défendre la succession de ces trois ames , contraire aux voies simples par lesquelles Dieu agit toujours , & qui dès le commencement eût pû insérer l'ame raisonnable. Il faut enfin prouver comment une chose corporelle peut devenir incorporelle , l'ame raisonnable ne pouvant avoir la même essence que
la

la sensitive. S'il est vrai que la Matière soit incapable de raisonner , & si l'ame raisonnable est la même ame que la sensitive , mais plus épurée , elle est alors matérielle nécessairement. C'est-là le système des Epicuriens , à cela près que l'ame chez les Philosophes Païens , avoit en elle la faculté de se perfectionner : au lieu que chez les Philosophes Chrétiens , c'est Dieu qui par sa puissance la conduit à la perfection ; mais la matérialité de l'ame est toujours nécessaire dans les deux opinions.

Quelques Philosophes enfin font l'ame une substance absolument simple & incorporelle. Ils évitent à la vérité certaines difficultés où tombent les autres ; mais ils en rencontrent plusieurs nouvelles ; car ils ne sauroient expliquer comment l'ame , qui est un sujet incorporel , peut recevoir des facultés corporelles , telles que sont les organiques , comment enfin la Matière peut agir sur l'esprit , & l'esprit à son tour sur la Matière (*). Tout ce qu'ils ré-
pon-

(*) Comment l'ame peut-elle recevoir
des

pondent à ces questions ne sont que de frêles raisonnemens & des subtilités dignes des Scholastiques, qu'ils devroient n'avoir point imités; eux, qui les ont condamnés si sévèrement pour avoir voulu expliquer des mystères & des secrets qu'ils n'entendoient pas (*). Ce n'est pas que je les blâme d'avoir dit, comme tous les autres Philosophes, leur sentiment sur des choses incertaines; mais j'aurois voulu qu'ils eussent moins témoigné d'être persuadés de la vérité de ce qu'ils pensoient, & qu'ils eussent donné leurs opinions comme des conjectures vraisem-

des actions vitales qui sont aussi corporelles,
vû qu'étant immanentes, elles doivent être reçues dans le même principe qui les produit; & qu'ainsi il ne sert à rien de dire que les corporelles sont reçues dans les corps, puisque l'ame est le principe qui les produit; ou dans les facultés mêmes, puisque les facultés sont réellement & effectivement une même chose avec l'ame, & qu'elles sont par conséquent distinctes du corps.
BERNIER. Abregé de la Philosophie de Gassendi, Tom. V. pag. 482.

(*) Ceci regarde un peu les Cartésiens.

semblable : & non pas comme des démonstrations (*). C'est en vain qu'ils se récrient qu'on ne sauroit concevoir que la Matière puisse être capable de la pensée ; ils verront , pour peu qu'ils veuillent réfléchir sans passion , qu'il ne nous est pas plus difficile , par rapport à nos notions , de concevoir que Dieu est le maître d'ajouter à l'idée que nous avons de la matière , la faculté de penser , que de connoître & de comprendre qu'il unisse à cette faculté de penser une autre substance.

Nous ignorons parfaitement en quoi consiste la pensée , & à quelle espèce de substance Dieu a accordé la faculté de penser , & c'est borner la puissance du Tout-puissant ; que de se figurer qu'il ne puisse pas donner quelque sentiment & quelque perception à de petits corpuscules de Matière , qu'il crée & qu'il unit ensemble comme il le trouve à propos. *Puisque nous sommes*

mes

(*) *Ut potero explicabo , nec tamen ut Pythius Apollo , certa ut sint , & fixa , qua dixere.* CICERO , Tuscul. Quæst. Lib. I.

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 61
mes contraints , dit Locke , de reconnoître que Dieu a communiqué au mouvement des effets que nous ne pouvons jamais comprendre que le mouvement soit capable de produire , quelle raison avons-nous de conclure qu'il ne pourroit pas ordonner que ces effets soient produits dans un sujet que nous ne saurions concevoir capable de les produire , aussi-bien que dans un sujet sur lequel nous ne saurions comprendre que le mouvement de la Matière puisse opérer en aucune manière (*) ?

Quelque ferme que paroissent dans leurs sentimens les Philosophes qui soutiennent avec assurance que Dieu lui-même ne peut communiquer la vie & la perception à une substance solide , peut-être seroient-ils moins persuadés de leur opinion , s'ils considéroient sans prévention combien il est difficile d'allier la sensation avec une Matière étendue , & l'existence avec une chose qui n'a point d'étendue. Plusieurs grands hommes ont cru l'ame matériel-

le,

(*) LOCKE , *Essai Philosophique sur l'Entendement Humain*, Liv. IV. Chap. III. pag. 687.

le, & même plusieurs Peres de l'Eglise. Tertullien dit que l'ame est un corps, & qu'elle ne seroit rien sans cela, tout ce qui est, étant corps (*). Et loin que St. Augustin ait réfuté avec hauteur ce sentiment, lui, qui pourtant croioit l'ame spirituelle (†), il semble l'excuser lorsqu'il rapporte que Tertul-

lien

(*) *Cum autem sit (loquitur de anima ;) habeat necesse est aliquid per quod est ; si habeat aliquid per quod est, hoc erit corpus ejus. Omne quod est corpus est sui generis : nihil est incorporale, nisi quod non est.* TERTULLIANUS de Carne Christi, Cap. XI.

(†) AUGUSTINUS de anima & ejus origine, Lib. IV. Cap. XXIII. Je pourrois citer ici un grand nombre de Peres de l'Eglise qui ont cru l'ame matérielle, & se sont expliqués formellement, tels qu'Origène, St. Justin, Athénagore, Théophile, Tatien, Arnobe; mais je renvoie les Lecteurs à ce que j'en ai dit dans les *Mémoires de la République des Lettres*, & dans le premier & second Volume de la nouvelle Edition des *Lettres Cabalistiques*. Ils y trouveront les passages originaux qui justifient ce que j'avance ici, & dont les Savans conviennent de bonne-foi.

rien avoit cru que l'ame étoit corps, parce qu'il ne l'avoit pû concevoir incorporelle, & qu'ainsi il craignoit qu'elle ne fût rien, si elle n'étoit corps.

Malgré le mépris qu'affectent ceux qui nient la matérialité de l'ame pour leurs adversaires, ils en ont cependant eu dans tous les tems de très-respectables par leur science & par leur érudition; car sans parler de tous les Philosophes anciens, & en se réduisant aux seuls modernes, un Averroès, un Calderin, un Politien, un Pomponace, un Bembe, un Cardan, un Césalpin, un Taurell, un Cremonin, un Berigard, un Viviani, un Hobbes, &c. ne sont point des Savans pour lesquels on doive affecter un aussi grand mépris (*).

Si la vérité d'une opinion dépendoit
de

(*) Je ne cite point parmi ces Savans, ni Spinoza, ni Vanini, parce qu'ils étoient Athées de profession; & quoique parmi ceux que j'ai nommés, il y en ait quelques-uns soupçonnés d'Atéisme, ils ne l'ont jamais néanmoins ouvertement soutenu.

de l'étendue du génie de ceux qui
 Pont défenduë, il seroit aisé de prou-
 ver l'incertitude de la matérialité, ou
 de l'immatérialité de l'ame, par l'au-
 torité de l'illustre Locke, que je
 crois à coup sûr pouvoir mettre en
 parallèle avec Descartes & Mallebran-
 che, sans que les plus zélés de leurs
 disciples trouvent, à ce que je crois,
 cette comparaison disproportionnée.
 Mais depuis long-tems j'ai dit que
 les Ouvrages des Savans devoient ser-
 vir à chercher la vérité, & non point
 à cacher l'incertitude, sous le voile de
 l'autorité. Quoiqu'il en soit, voici
 le passage de ce fameux Philosophe.
*Qui voudra se donner la peine d'exa-
 miner & de considérer librement les em-
 barras & les obscurités impénétrables de
 ces deux hypothèses, n'y pourra guères
 trouver de raison capable de le déter-
 miner entièrement pour ou contre la ma-
 térialité de l'ame, puisque de quelque
 manière qu'il regarde l'ame, ou comme
 une substance non-étendue, ou comme de
 la Matière étendue qui pense, la difficul-
 té qu'il aura de comprendre l'une ou l'au-
 tre de ces choses, l'entraînera toujours vers*

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 65
*le sentiment opposé , lorsqu'il n'aura l'es-
prit appliqué qu'à l'un des deux.*

§. XII.

SIC NOTRE AME EST MA-
TÉRIELLE, ET SI ELLE
EST MORTELLE (*).

LE Pere Mallebranche, qui a affecté
d'avoir beaucoup de mépris pour
Montagne, parce qu'il paroissoit em-
barassé de résoudre la question de l'im-
matérialité & de l'immortalité de l'a-
me, donne lui-même des preuves très-
foibles de l'une & de l'autre. *L'ame,*
*dit-il, étant une substance qui pen-
se, doit être immortelle, parce qu'il
n'est pas concevable qu'une substance
puisse devenir rien. Il faut recourir à
une puissance de Dieu toute extraor-
dinaire,*

(*) *On examine cette question par les
seuls secours de la lumière naturelle, & com-
me pourroient faire des gens qui ne seroient
point éclairés par la Révélation.*

*dinaire , pour concevoir que cela soit possible (*).*

Je demande au Pere Mallebranche pourquoi il est besoin d'une puissance extraordinaire de Dieu , pour qu'il permette & qu'il veuille qu'une substance qui a eu un commencement ait une fin ? Pour moi , je crois , & je pense que tout le monde est de mon sentiment , qu'il ne faut pas un pouvoir plus grand pour réduire à rien une substance , que pour la créer de rien. Ainsi , si Dieu , en créant l'ame , a voulu qu'elle eût une fin , elle périra aussi aisément qu'elle a été créée. Le Pere Mallebranche pourroit répondre que Dieu n'anéantissant point l'ame , elle restera éternelle. Je conviens que si Dieu le veut , elle le sera ; mais il reste à prouver que Dieu soit obligé essentiellement de vouloir que l'ame soit éternelle. Jusqu'alors on n'est point obligé de croire qu'une substance créée ne puisse avoir une fin , & il est inutile
pour

(*) MALLEBRANCHE , Recherche de la Vérité , Liv. IV. Chap. VII. pag. 428.

pour cela de recourir à une puissance tout extraordinaire de Dieu, pour concevoir que cela soit possible. Le Pere Mallebranche n'est point en droit d'autoriser son opinion par la Révélation, parce qu'il est uniquement question des preuves Philosophiques que nous pouvons avoir sur l'immortalité & l'immatérialité de l'ame, par la seule lumière naturelle.

La seconde raison qu'il apporte pour soutenir son sentiment, est aussi peu convainquante que la première. *L'ame est immortelle, dit-il, parce qu'elle ne peut se corrompre, ni se résoudre en vapeurs, ou en fumée; car il est évident que ce qui ne peut se diviser en une infinité de parties, ne peut se corrompre ou résoudre en vapeurs.* Je voudrois bien que ce Philosophe me fit la grace de m'apprendre comment il fait certainement que l'ame ne peut se résoudre en vapeur, ou en fumée. Jusques à ce qu'il m'ait prouvé clairement que Dieu ne peut pas communiquer & accorder quelque sentiment & quelque perception à certains corpuscules très-déliés de la Matière, & qu'ainsi l'ame même

par le pouvoir divin , ne peut être matérielle , je suis en droit de lui dire ; *Vous mettez pour principe certain ce dont nous disputons : vous fondez l'immortalité de l'ame sur sa spiritualité & son indivisibilité ; & moi je veux qu'elle soit mortelle , parce qu'étant matérielle , elle est sujette à la division. Voïons donc clairement auparavant quelle est sa nature ; sans cela , il est impossible que nous puissions raisonner conséquemment. Je suis en droit de rejeter toutes vos preuves , puisque vous les fondez sur un principe , dont vous ne me pouvez prouver la certitude , & encore moins l'évidence. •*

Le Pere Mallebranche semble avoir prévu une partie de ces objections ; car il examine la nécessité de la spiritualité de nos ames , en réfutant l'opinion de ceux qui en accordent une matérielle aux bêtes , qu'il leur refuse en les réduisant au rang de simples machines. Avant de répondre aux objections qu'il forme contre l'opinion de la matérialité de nos ames , je vais , Madame , vous dire un mot sur les raisonnemens que font généralement tous les Cartésiens , & je vous prie de vou-

loir

loir bien y apporter quelque attention, afin qu'ayant parfaitement dans l'esprit les raisons qui favorisent la spiritualité & l'immortalité de l'ame, vous puissiez en faire un juste parallèle avec celles qui les combattent.

Les Cartésiens soutiennent que la pensée est l'essence & le propre de l'ame. *Elle peut douter, disent-ils, de tous ses autres attributs ; mais elle ne le sauroit de celui par laquelle elle a le droit de penser, puisque le doute même est une pensée. Or, la Pensée n'a ni la longueur, ni largeur, ni profondeur : elle n'a rien de ce qui appartient au corps : ainsi donc elle n'est point un mode d'une substance étendue. Si elle n'est point un mode d'une substance étendue, il faut donc qu'elle en soit un d'une substance incorporelle : car puisqu'elle existe, & qu'elle est un mode réel & effectif, il faut nécessairement, ne pouvant l'être d'une substance corporelle & étendue, qu'elle le soit d'une incorporelle & sans étendue ; ce qui emporte la signification du mot spirituel.*

Voilà, Madame, la manière la plus précise & la plus nette, par laquelle les Cartésiens soutiennent la spi-

70 LA PHILOSOPHIE
spiritualité de l'ame. Dès qu'on la leur a accordée , il leur est aisé d'en tirer des preuves très-fortes pour son immortalité. *La destruction d'une substance , disent-ils , n'emporte point la destruction de l'autre. Ainsi la substance étendue étant distincte de la spirituelle , elles ne sont point détruites ensemble. D'ailleurs , la substance étendue ne périt point entièrement : il n'arrive qu'un changement , ou une dissolution dans quelques parties de la Matière , qui demeure toujours dans la Nature , comme lorsqu'on brise une horloge , il n'y a point de substance détruite , quoiqu'on dise que l'Horloge est détruite. Ainsi , une substance n'étant appelée détruite que par la dissolution de ses parties , l'ame ou la substance spirituelle ne peut jamais être détruite , puisqu'elle n'est point divisible , ni composée d'aucune partie , & doit par conséquent être immortelle.*

Quelques fortes que paroissent ces raisons , prenez-garde , Madame , qu'en accordant aux Cartésiens la spiritualité de l'ame , ils ne sont pas même en droit de conclure qu'elle doive être absolument immortelle ; car lorsqu'ils
disent

difent que l'ame , n'étant point composée de parties , & ne pouvant être divisée , ne peut périr , ils ne résolvent point la difficulté , que Dieu peut avoir créé l'ame spirituelle , & avoir voulu qu'elle mourût avec le corps. Toute chose qui a eu un commencement , peut avoir une fin. Celui qui a créé la Matière de rien , peut l'annihiler , & celui qui a créé l'esprit , peut l'avoir créé mortel , ou le rendre tel , s'il le veut. Ainsi , en supposant que l'ame fût spirituelle , nous n'aurions point encore de preuve évidente qu'elle dût être absolument immortelle , si la Révélation ne nous l'apprenoit ; & l'objection qu'on fait , que n'étant point composée , & n'étant point divisible , elle ne peut être détruite , n'a de force qu'autant qu'on suppose que le Créateur a voulu qu'elle fût immortelle , puisque celui qui crée de rien une chose , soit spirituelle , soit corporelle , peut lui fixer un tems où elle retournera à rien , à moins qu'on ne se figure qu'il faut beaucoup plus de puissance pour créer un Etre que pour l'annihiler , & que Dieu ait appris en

72 LA PHILOSOPHIE
confiance à certain Philosophe jus-
qu'ou va sa Puissance.

Le Pere Mallebranche n'a donc pas
dû parler avec autant de mépris de
Montagne , sur ce qu'il ne voioit pas
évidemment la nécessité de l'immorta-
lité de notre ame , puisque je défie tous
les Philosophes , dès qu'ils ne voudront
point s'appuier de l'autorité de la Ré-
vélation , de prouver qu'il soit abso-
lument nécessaire que l'ame soit im-
mortelle , en leur accordant même l'a-
vantage de reconnoître avec eux la
spiritualité.

Vous concevez, Madame , que ceux
qui soutiennent que l'ame est matérielle ,
ont encor un avantage bien plus
considérable pour combattre son im-
mortalité. Je vais donc vous faire
examiner leurs raisons , & celles de
leurs aduersaires.



§. XIII.

QU'IL N'EST AUCUNE PREU-
VE EVIDENTE CONTRE
LA MATERIALITE' DE
NOS AMES.

Les Cartésiens posent pour un prin-
cipe certain & évident, que la
Pensée ne peut être un mode d'une
substance étendue. *Qui vous a dit,*
leur peut-on demander, *que la pensée ne*
peut être communiquée à la Matière par
la volonté de la Divinité? Qui vous en a
instruit? Vous l'a-t-elle révélé? Non,
répondent-ils, *c'est par la réflexion que*
nous jugeons qu'il faut que l'ame soit ab-
solument spirituelle. Nous voions que la
Matière, quelque déliée qu'elle soit, quel-
que mouvement qu'elle ait, ne sauroit
être susceptible du raisonnement, & de-là
nous concluons que l'ame qui raisonne,
n'est point matérielle. » Nous connoif-
» sons, dit Descartes, que pour-être,
» nous n'avons pas besoin d'extension,
» de figure, d'être en aucun lieu, ni
» d'aucune autre chose qu'on peut

Tome II.

G

» attri-



» attribuer au corps , & que nous som-
 » mes , par cela seul que nous pen-
 » sons (*) » . Mais il n'est rien de
 moins évident & de moins prouvé que
 cela ; car l'on peut soutenir d'un autre
 côté, que nous ne connoissons que nous
 existons , & que nous ne pensons , que
 parce que nous sommes étendus ; c'est-
 à-dire , que parce que notre ame , qui
 est matérielle , a la faculté de penser.
 Quoique nous ne comprenions pas ,
 quelque déliée , quelque légère que
 soit la Matière , quelque mouvement
 qu'elle ait , qu'elle puisse acquérir la
 pensée , nous ne devons pas croire que
 Dieu , par des secrets qui nous sont
 inconnus , ne puisse la lui communi-
 quer. Ainsi l'on en est toujours ré-
 duit à revenir au premier point, qui
 est de prouver que Dieu ne peut ac-
 corder la pensée à la Matière , jusques
 à ce qu'on ait montré que le pouvoir
 de la Divinité est si borné , qu'elle ne
 fauroit rendre une bête raisonnable,
 sans changer l'essence de son ame , &
 lui

(*) DESCARTES, Principes de Philo-
 sophie, Liv. I. pag. 6.

lui en donner par conséquent une autre ; jusqu'alors, dis-je, on est en droit de soutenir qu'il n'est aucune preuve évidente contre l'immatérialité de l'esprit.

Il n'est rien de si plaisant & de si fragile que la façon dont quelques Philosophes soutiennent que Dieu ne sauroit accorder la pensée aux bêtes. *La pensée, disent-ils, est le mode d'une substance spirituelle. Or l'ame des bêtes étant matérielle, Dieu ne sauroit leur accorder la pensée, parce qu'il ne peut changer les essences des choses.* Mais il n'est rien de si extraordinaire que d'admettre pour principe une chose contestée ; car il s'agit uniquement de savoir si la pensée ne peut être le mode d'une substance spirituelle, & si la Matière, par le pouvoir Divin, ne peut être susceptible de perception.

Les vrais Cartésiens ne se servent point de cet argument ; parce que par une absurdité assez grande, ils prétendent que Dieu peut changer les essences, & faire qu'un bâton soit bâton, sans avoir de bout ; ce qui est de toutes les opinions la plus ridicule : mais

ils ne sont pas moins entêtés à nier que la Matière puisse être capable de la pensée.

§. XIV.

QUE L'AME DES BESTES EST
UNE PREUVE QUE LA MA-
TIÈRE PEUT ACQUÉRIR LA
FACULTE DE PENSER.

LE Pere Mallebranche veut démon-
trer l'impossibilité de la matériali-
té de l'ame, en prouvant que les bêtes
en sont entièrement privées ; mais les
preuves qu'il donne pour autoriser &
appuier son sentiment, ont plus de bril-
lant que de solidité. *Si l'on conçoit ,*
dit - il , que la Matière figurée d'une telle
manière , comme en quarré , en rond , en
ovale , soit de la douleur , du plaisir ,
Éc. on peut assurer que l'ame des bêtes ,
toute matérielle qu'elle est , est capable de
sentir , Éc. De même , si l'on con-
çoit que la Matière , extrêmement agitée
de haut en bas , en ligne circulaire , spi-
rale , parabolique , elliptique , soit un
amour , une haine , une joie , une tristesse ,

on peut dire que les bêtes ont les mêmes passions que nous. Que si on ne le voit pas, il ne le faut pas dire, à moins qu'on ne veuille parler sans savoir ce qu'on dit : . . . car il ne faut assurer que ce que l'on conçoit ().*

Il est aisé de répondre à ces objections, & d'en former qui ont la même force pour soutenir la matérialité de l'ame; & l'on est en droit de dire au Pere Mallebranche : *Si vous concevez clairement comment une chose, qui n'a point d'étendue, existe; comment une chose, qui n'a point de parties, agit sur la Matière, comment la Matière à son tour agit sur une chose, qui n'a ni étendue, ni largeur, ni profondeur, vous pouvez assurer que l'ame est une substance incorporelle. Que si vous ne le concevez pas, il ne faut pas le dire, à moins que vous ne veuillez parler sans savoir ce que vous dites; . . . car il ne faut assurer que ce que vous concevez clairement : & je crois que vous avez assez de bonne-foi pour*
m'a-

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, Liv. IV. Chap. VII. pag. 430.

m'avouër que vous ignorez , ou du moins que vous n'avez qu'une connoissance bien incertaine de la manière dont une substance étendue agit sur une qui ne l'est pas , & qui n'étant pas matérielle , n'a point de parties.

Les preuves du Pere Mallebranche sont donc des brodequins de théâtre , des chaussures qui peuvent servir à toutes sortes de pieds ; il n'y a que la différente façon de les accommoder ; & si l'on ne doit juger de la spiritualité , ou de la matérialité de l'ame , que par la clarté qu'on apperçoit dans les différens sentimens qui regardent cette dispute , elle sera éternelle parmi les gens de bonne-foi. Ils pencheront même vers l'opinion , qui veut qu'elle soit matérielle ; car n'est-il pas plus aisé de croire que Dieu accorde la pensée à une substance que nous connoissons , & dont nous avons une notion claire & distincte , que de concevoir qu'une substance qui n'a point d'étendue , & dont nous n'avons aucune notion , agisse sur la Matière ?

Il n'y a dans le systême de l'ame matérielle qu'une seule difficulté ; encore

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 79
core est-elle légère, lorsqu'on veut ne point borner la Puissance de Dieu, & qu'on convient de bonne-foi que celui qui de rien a créé la Matière, peut lui communiquer la perception: mais dans l'opinion contraire, à chaque pas on rencontre une nouvelle difficulté. Il faut d'abord admettre une substance non-étendue, dont nous n'avons aucune notion; secondement, on ne peut comprendre comment une substance qui n'a point de parties, qui est spirituelle, enfin qui n'est point matérielle, peut agir sur la Matière; troisièmement, on ignore également comment la Matière peut à son tour agir sur ce qui n'est pas matériel. Il est encore plusieurs autres embarras; & certes ceux qui bornent si hardiment la puissance de Dieu, qu'ils veulent qu'il n'ait pas le pouvoir de communiquer la Pensée à la Matière, ont bien de la complaisance pour leur sentiment, de lui accorder la permission de faire tant de Miracles en faveur de leurs opinions.

Le savant Gassendi a fait sentir avec une force infinie les difficultés qui s'offrent dans l'opinion qui admet une ame

purement spirituelle; & quoique Descartes l'ait soutenue avec toute la sagacité dont son esprit étoit doüé, il s'en faut bien que ses raisons détruisent celles de son adverfaire. *Quelque petite*, disoit Gassendi (*), *que soit cette partie que*
vous

(*) *Et deinde in cerebro solum, aut in exigua solum ejus parte: cernis idem plene incommode esse, quoniam quantulacumque sit illa pars, extensa tamen est, & tu illi coextenderis, atque idcirco extenderis, particulasque particulis illius respondentes habes. An dicis te cerebri partem præ puncto accipere? Incredibile sane; sed esto punctum. Si illud quidem Physicum sit, eadem remanet difficultas, quia tale punctum extensum est, neque partibus prorsus caret. Si Mathematicum, nosti primum id nisi imaginatione non dari. Sed detur vel fingatur potius dari in cerebro Mathematicum punctum cui tu adjungaris, & in quo existas, vide quam futura sit inutilis fictio. Nam ut fingatur, sic fingi debet, ut sis in concursu nervorum per quos omnes partes informata anima transmittunt in cerebrum ideas, seu species rerum sensibus perceptarum ad primum, nervi omnes in punctum non coeunt, sed quia cerebro continuato in pinealem medullam multi nervi toto dorso in eam habeunt: seu quia, qui tendunt in medium caput, non in eundem cerebri locum*
de

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 87
vous occupez dans le cerveau, (il suppo-
soit

desinere deprehenduntur. Sed demus concurrere omnes; nihilominus concursus illorum in Mathematico puncto esse nequit, quia videlicet corpora, non Mathematica lineæ sunt, ut coire possint in Mathematicum punctum. Et ut demus coire, spiritus per illos traducti exire è nervis, aut subire nervos non poterunt, utpote cum corpora sint, & corpus esse in non loco, seu transire per non locum, cujusmodi est punctum Mathematicum, non possit.

Et quamvis demus esse, & transire posse: attamen tu in puncto existens, in quo non sunt plaga, dextra, sinistra, superior, inferior, aut alia, dijudicare non potes unde adveniant, aut quid renuncient. Idem autem dico de iis, quos tu debeas sentiendum, renunciandumve, & ad movendum transmittere. Ut prateream capi non posse, quomodo tu motum illis imprimes, si ipse in puncto sis, nisi ipse corpus sis, seu nisi corpus habeas, quo illos contingas, simulque propellas. Nam si dicas illos per se moveri, ac te solummodo dirigere ipsorum motum; memento te alicubi negasse moveri corpus per se, ut proinde inferri possit te esse motus illius causam. Ac deinde explica nobis, quomodo talis directio sine aliqua contentione atque adeo motione esse valeat? Quomodo contentio in rem aliquam,

soit qu'il parloit à l'ame de Descartes) elle est néanmoins étendue , & vous nécessairement vous l'êtes autant qu'elle , vous n'êtes donc point sans extension , & vous avez des parties , quelque déliées qu'elles soient , qui correspondent aux siennes ? Je ne crois pas que vous disiez par hazard que vous prenez pour un point la petite partie à laquelle vous êtes uni ; mais supposons que vous aiez recours à ce subterfuge , il faut alors que ce point soit Physique , ou Mathématique. S'il est Physique , la difficulté n'est point ôtée , parce que ce point est étendu , quelque petit qu'il soit , & n'est pas entièrement sans parties. S'il est Mathématique , c'est un point imaginaire , qui n'a aucune existence que dans notre imagination , & qui n'existe pas réellement. Mais poussons les choses à l'extrême , & feignons qu'il est possible qu'il se trouve dans le cerveau un

de
quam , & morio illius , sine contactu mutuo
mouentis & mobilis ? Quomodo contactus si-
ne corpore , quando (ut lumine naturali est
adeo perspicuum) tangere nec tangi sine cor-
pore nulla potest res ? PET. GASSEND.
Object. cont. Medit. Renat. Descartes ,
pag. 32 & 33.

de ces points *Mathématiques* auquel vous êtes étroitement uni, & dans lequel vous résidez : cette fiction deviendra inutile ; car malgré que nous feignons, il faut cependant que vous vous trouviez dans le concours des nerfs, par lesquels toutes les parties de l'ame informe transmettent au cerveau les notions & les espèces des choses qui ont été aperçues & découvertes par les sens. Or, prenez garde d'abord que tous n'aboutissent pas à un seul point ; le cerveau étant continué & s'étendant jusqu'à la moëlle de l'épine du dos, plusieurs nerfs qui sont répandus dans le dos, aboutissent & se terminent simplement à cette moëlle.

D'ailleurs, les nerfs qui tendent vers le milieu de la tête, ne vont point finir également dans le même endroit du cerveau, & aboutissent en différens lieux. Et quand il seroit vrai qu'ils se terminent tous au même, il seroit ridicule de prétendre les réunir à un point *Mathématique*, puisqu'ils sont des corps, & non pas des lignes *Mathématiques*.

Mettons pour un instant que cela soit possible ; alors les esprits animaux qui s'écoulent le long des nerfs, ne pourront ni en sortir, ni y entrer, puisqu'ils sont des corps.

corps, & que le corps ne sauroit n'être point dans aucun lieu ; ce qui arriveroit, s'il étoit dans un point Mathématique, qui n'a qu'une existence imaginaire. Mais enfin je pousse les choses à l'extrême, & je veux qu'il y puisse être. Je demande comment il est possible que vous, qui existez dans un point où il n'y a ni contrées, ni régions, où il n'est rien qui soit à droite, à gauche, en haut, ou en bas, puissiez discerner d'où vous viennent les choses & ressentir leur impression ? La même difficulté regarde encore les esprits que vous devez envoyer dans tout le corps, pour lui communiquer le sentiment & le mouvement. N'est-il pas impossible que cela puisse arriver, si vous n'existez dans un point Mathématique, si vous n'êtes point corps, ou si vous n'en avez pas un, par le moïen duquel vous touchiez & poussiez celui que vous animez ? Si vous dites que les esprits se meuvent d'eux-mêmes, & que vous dirigez seulement leur mouvement, je vous prierai de vous souvenir que vous convenez que le corps ne se meut point soi-même ; ainsi par vos propres principes je suis en droit de conclure que vous êtes la cause de son mouvement. Apprenez-nous de grace comment :

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 85
ment la conduite & la direction des esprits peuvent se faire sans quelque sorte de contention, & par conséquent sans quelque mouvement & quelque impulsion de votre part ? Dites-nous par quel moyen une chose peut agir sur une autre, faire effort sur elle, la mettre en mouvement, sans un mutuel contract du Moteur & du Mobile, & une pulsation réelle : or, comment cette pulsation peut-elle se faire sans corps ? car enfin la lumière naturelle nous apprend & nous fait voir évidemment qu'il n'y a que les corps qui peuvent toucher & être touchés.

Je vais continuer, Madame, d'examiner les raisons qui engagent le Pere Mallebranche à refuser une ame aux bêtes. Comme vous voïez, qu'ainsi que tous les Cartésiens, il soutient que la Matière ne peut jamais recevoir la perception, ni le sentiment, il est obligé de priver entièrement les bêtes de l'ame : car s'il leur en accordoit une, il résulteroit de son système qu'elle seroit spirituelle ; ce qu'aucun véritable Philosophe n'oseroit soutenir. *Il est vrai, dit-il, que les actions que font les bêtes, marquent une intelligence ; car tout ce qui est réglé le marque. Une montre même*

me le marque : il est impossible que le hazard en compose les roües , & il faut que ce soit une intelligence qui en régle le mouvement..... Enfin , tout ce que nous voions que font les plantes , aussi-bien que les animaux , marque certainement une intelligence..... Mais , continue le Pere Mallebranche , cette intelligence n'est point de la Matière : elle est distinguée des bêtes , comme celle qui arrange les roües d'une montre est distinguée de la montre ; car cette intelligence paroît infiniment sage & infiniment puissante..... Ainsi , dans les animaux il n'y a ni intelligence , ni ame..... Autrement , il faudroit dire qu'il y a plus d'intelligence dans le plus petit des animaux , ou même dans une seule graine , que dans le plus spirituel des hommes ; car il est constant qu'il y a plus de différentes parties , & qu'il s'y produit plus de mouvemens réglés , que nous n'en saurions connoître (*).

J'avoüe que si jamais preuves m'ont paru peu convaincantes , ce sont celles-là. Pour mieux les examiner , je vais les détailler l'une après l'autre.

Le

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, Liv. IV. Chap. VII. pag. 431.

Le Pere Mallebranche pose d'abord pour principe que l'intelligence qui paroît dans les bêtes, ne vient point de la Matière. Mais c'est-là ce qu'il falloit prouver ; c'est cette même thèse que je viens de montrer être si peu certaine & si peu claire. Lorsqu'on philosophe sur ses propres principes, il est facile d'en tirer les conséquences que l'on veut ; mais lorsque ces principes sont, ou faux, ou incertains, tous les raisonnemens qui en découlent, se ressentent des défauts de la source. Avant de mettre pour principe que l'intelligence qui paroît dans les bêtes, n'est point de la Matière, il faut avoir prouvé évidemment que la Matière est incapable du sentiment & de la perception, & qu'elle ne peut en être susceptible, même par le pouvoir de Dieu. Poursuivons l'examen des raisons du Pere Mallebranche. *L'intelligence, dit-il, que marquent les bêtes, paroît infiniment sage, infiniment puissante. Ainsi, il ne doit y avoir dans les bêtes aucune intelligence même ; parce que si l'intelligence qu'on y découvre, étoit une suite de leur ame, elles auroient plus de perception & d'in-*

d'intelligence que le plus spirituel des hommes, qui ne sauroit en connoître les mouvemens & les différentes parties ().*

Je ne puis comprendre surquoi le Pere Mallebranche se figure qu'une chose ne doive pas être, parce qu'elle est au-dessus de la portée de la connoissance humaine. Eh quoi ! parce que notre esprit ne pourra comprendre comment le bled germe dans la terre, je serai en droit de dire qu'il ne germe pas ? En vérité,

Homere quelquefois radotoit bonnement (†).

Je crois qu'il en est des grands Philosophes comme des grands Poëtes, ils s'égarent quelquefois. Qu'auroit dit le Pere Mallebranche, si Montagne avoit soutenu que l'ame ne pouvoit être immortelle, parce qu'il ne concevoit pas comment elle pourroit l'être ? Il n'eût pas manqué de lui dire : *Vous n'êtes pas en droit de nier qu'une chose*

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, Liv. IV. Chap. VII. pag. 432.

(†) *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

chose ne puisse être, parce que vous ne concevez pas comment elle se fait. Tout ce que vous pouvez faire, est de nier qu'elle puisse être, lorsque vous en connoissez évidemment l'impossibilité. Ainsi, quoique le Pere Mallebranche ne comprenne pas comment les bêtes peuvent avoir une ame matérielle, il n'est pas fondé à assurer, comme il fait, qu'elles évitent machinalement & sans crainte tout ce qui est capable de les détruire; qu'elles mangent sans plaisir; qu'elles crient sans douleur; qu'elles croissent sans le savoir; qu'elles ne desirerent rien, & ne craignent rien; qu'elles sont enfin de pures machines que Dieu conserve.

Plus j'examine cette opinion, plus je la trouve extraordinaire, & contraire à toutes nos notions. Le plus petit animal, une fourmi, une abeille dément ce sentiment, qui n'est fondé que sur la prétendue croiance de l'impossibilité de la matérialité de l'ame. Je demande s'il n'est pas aussi vraisemblable que Dieu donne la perception à certains atômes & corpuscules legers, que d'accorder à des machines

le pouvoir d'agir avec autant de sagesse que si elles étoient intelligentes? Mais je vais plus avant, & je soutiens que les bêtes ont une ame, capable de toutes les opérations que forme l'esprit de l'homme. *La première est de concevoir, la seconde d'assembler ses pensées, & la troisième d'en tirer une juste conséquence.* Je vois distinctement dans le chien ces trois différentes opérations, quand je veux lui apprendre à sauter sur un bâton. Lorsqu'il saute, je le flatte; première pensée. Je le bats, lorsqu'il ne saute pas; seconde pensée. Il saute toujours; voilà la conséquence des deux premières pensées. Je réduis en forme l'argument que fait le chien. *Si je saute, je suis flatté. Si je ne saute pas, je suis battu. Sautons donc.*

Si les animaux ne sont que de simples machines, incapables du sentiment & de la connoissance, si elles ne peuvent sentir ni douleur, ni plaisir, que les Cartésiens me donnent une raison probable pour me montrer qu'un chien qui meurt de tristesse sur un le tombeau de son maître, est insensible

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 91
à l'amitié & à la compassion. Si Dieu
a formé les animaux de façon qu'ils évitent
machinalement & sans crainte tout
ce qui peut les détruire, pourquoi le
chien ne résiste-t-il donc pas à ce
mouvement de tristesse qui lui cause
la mort ? Pourquoi ne mange-t-il pas,
& refuse-t-il la nourriture qu'on lui
donne ? Pourquoi son air morne &
abbattu démontre-t-il ce qui se passe
dans son entendement ? En vérité sou-
tenir sérieusement que les animaux ne
sont que de simples machines, ou des
plantes, c'est vouloir abuser de la li-
cence du paradoxe.

Si les bêtes ont donc une ame ma-
térielle, le sentiment n'est donc point
incompatible avec la Matière ; elle en
est donc susceptible ? Qui peut nier
que Dieu ne puisse, en la subtilisant
& la purifiant, l'élever jusqu'au de-
gré de connoissance de l'ame des hom-
mes ?



§. XV.

REPONSE A UNE OBJEC-
TION DES CARTESIENS
CONTRE LA MATE'RIA-
LITE' DE L'AME.

SI l'ame étoit corporelle, disent les Cartésiens, elle seroit divisible en plusieurs parties, dont chacune seroit une ame. Ainsi, l'ame d'un cheval seroit très-réellement une multitude d'ames à qui l'unité ne conviendrait que de la manière qu'elle convient à une machine, ou à une confédération d'hommes qui s'entendent bien ensemble. Il y a des animaux, dont les parties séparées retiennent chacune le mouvement & le sentiment; d'où l'on conclut que l'ame de chaque bête n'est pas un principe unique des actions vitales. Un bon nombre de Scholastiques supposent que l'ame d'un chien, quoique matérielle, est indivisible; cela est absurde. Les autres la font composée de parties intégrantes. Or, n'est-ce pas enseigner réellement qu'elle est un amas de plusieurs ames, comme

le

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 93
le corps de chaque bête est un amas de plusieurs corps ?

Ces objections ne sont point aussi fortes que se le figurent les Cartésiens ; car Dieu peut accorder à un certain nombre & à une certaine quantité d'atômes la faculté de la perception & du sentiment, lorsqu'ils sont liés ensemble d'une certaine manière qu'il détermine , & vouloir en même - tems que dès que cet assemblage est dissous & rompu , ces mêmes atômes deviennent insensibles.

Mais , dira-t-on , vous composez un Tout sensible de parties non - sensibles , & cela répugne. Je réponds que les parties , ou les atômes qui forment l'ame , ne sont point insensibles , tant qu'elles sont dans cet arrangement que Dieu leur donne pour construire la nature de l'ame ; mais qu'elles le deviennent dès qu'elles se désunissent , & que Dieu permet qu'elles soient détruites. Et l'on ne doit pas trouver extraordinaire que je soutienne que Dieu communique le sentiment à la Matière subtile & déliée qui forme l'ame des bêtes , & qu'il le lui ôte ensuite ; car il est très-facile à celui

celui qui a pû rendre cette Matière capable de sentir lorsqu'elle étoit dans un certain mode , de la rendre insensible quand elle change de figure , de forme , de situation , & qu'il arrive une dissolution dans l'arrangement de ses parties : & c'est par cette divisibilité qu'on comprend aisément la mortalité de l'ame des bêtes. *Mais*, me dira-t-on, si vous convenez qu'une ame matérielle périsse par sa divisibilité, l'ame de l'homme sera donc mortelle, si elle est matérielle ; car tout ce qui est Matière peut être divisé ? En répondant à cette objection, je vais vous faire voir, Madame, que notre ame peut être matérielle & indivisible, par deux raisons. Je montrerai ensuite que quoiqu'il y ait des animaux, dont les parties séparées retiennent chacune le mouvement & le sentiment, on n'est pas en droit d'en conclure que l'ame de chaque bête ne seroit pas un principe unique des actions vitales, si elles en avoient une, & qu'elle fût matérielle.



§. XVI.

QUE L'AME HUMAINE EST
COMPOSE'E DE DEUX
PARTIES, DONT L'UNE
EST RAISONNABLE, ET
L'AUTRE IRRATIONNA-
BLE.

L'ame peut être divisée en deux parties, dont l'une est raisonnable, & l'autre sensitive. Il faut entendre par l'ame raisonnable, l'esprit, ou l'entendement; & par l'ame sensitive, une chaleur répandue par toutes les parties du corps, que les Médecins & les Philosophes ont appelée *Calidum innatum* (*), & que nous nommons vulgairement *esprits vitaux*. Ces esprits sont le principe de notre vie, puisque dès que l'on nous enleve notre sang, nous mourons, parce que les esprits vitaux sont principalement dans le sang, avec lequel ils circulent perpétuellement,

ré-

(*) *Voiez ci-dessus, pag. 355. un passage d'HIPOCRATE.*

répandant & donnant ainsi la vie à toutes les parties du corps. L'ame raisonnable, au contraire, tient son siège dans un seul endroit où elle forme les opérations. Les uns disent qu'elle réside dans le cerveau, les autres dans la glande pinéale, les autres dans la poitrine, les autres dans le cœur. Sans m'arrêter à cette question impénétrable, j'accorderai à ceux contre qui je dispute, qu'elle est dans le cerveau ou dans la poitrine, selon qu'ils le voudront; mais en même-tems je soutiendrai qu'elle peut être matérielle, & n'être point sujette à la division. La première raison que j'en apporterai, est tirée de la puissance de Dieu, qui peut faire, s'il le veut, que quelques parties de Matière soient tellement liées & serrées ensemble, qu'aucun effort, ni aucune chose ne puisse les séparer; & quoiqu'elles puissent être divisibles en imagination, elles ne pourront l'être en réalité, Dieu voulant que leur liaison subsiste éternellement. Ainsi, ces particules déliées qui formeront l'ame dans le cerveau, n'étant sujettes à aucune dissolution,

l'ame.

L'ame sera immortelle, quoique matérielle.

La seconde raison de l'indivisibilité de l'ame matérielle est une suite de l'indivisibilité de l'atôme. Supposons que notre ame raisonnable ne soit qu'un des plus petits atômes qui réside dans la glande pinéale; l'atôme étant de sa nature indivisible, l'ame le sera par conséquent. Ceux qui soutiennent que l'ame est une substance, qui n'a ni étendue, ni largeur, ni profondeur, ne se récrieront pas sans doute de ce que je fais consister l'ame dans un seul atôme, puisqu'elle est encore quelque chose de bien plus sensible aux sens qu'une substance incorporelle. Quelque petit que soit l'atôme qui forme l'ame raisonnable, ceux qui composent l'ame sensitive, & qu'on appelle esprits animaux, peuvent cependant agir sur lui. On connoît ainsi comment l'ame raisonnable peut prendre part, & être liée avec tout ce que ressent la sensitive, puisqu'elle peut en recevoir les impulsions; au lieu qu'il est impossible de concevoir qu'une substance non-étendue agisse sur la Ma-

tière, & la Matière sur une chose qui n'est point matérielle.

Les Philosophes qui soutiennent que l'ame raisonnable est immatérielle & très-simple, & qui nient l'existence de la sensitive, sont obligés de donner deux facultés opposées à la même ame ; ce qui est ridicule, étant absurde de croire qu'une chose puisse être contraire à soi-même. Car, comment peut-on accorder ce combat perpétuel qui se fait entre les sens & l'esprit ; c'est-à-dire, l'ame raisonnable & la sensitive, dans une même & simple ame ? *Je vois*, dit l'Apôtre, *dans mes membres une autre loi, qui répugne à la loi de mon esprit.* Et le système qui admet l'ame raisonnable & la sensitive, n'est pas contraire, non-seulement à la raison, mais même à la Religion. Les Théologiens soutiennent cette opinion, mais sous des noms différens, lorsqu'ils divisent notre ame, en partie supérieure & partie inférieure. Vainement voudroit-on soutenir que l'homme aiant deux ames, pourroit donc subsister après la destruction ou le départ de l'une, puisqu'aiant l'ame sensi-

sitive, ainsi que les animaux, il pourroit vivre animalement. Je réponds à cela, que Dieu a formé une telle liaison entre l'ame raisonnable & l'ame sensitive, que dès que la raisonnable s'envole où Dieu l'appelle, la sensitive se détruit par la dissolution de ses parties. On dira peut-être que les animaux n'ayant qu'une ame, il n'y a pas apparence que les hommes en aient deux (*). Je vais mettre cette difficulté

(*) On peut aussi former une difficulté qui roule sur des argumens, que le passage suivant suffit pour éclaircir entièrement; aussi ne l'ai-je pas crue d'une assez grande importance pour m'y arrêter dans le corps de l'Ouvrage.

On dira peut-être encore que l'homme ne seroit donc pas un *Tout par soi, unum quid, unum per se, sed duo*. Mais si l'homme, étant composé d'une si grande diversité de parties, ne laisse pas d'être *un par soi*, en ce que ces parties sont très-étroitement unies, il ne laisse pas aussi, étant composé de corps & d'ame, d'être *un par soi*, en tant que l'un est puissant, & l'autre acte, comme on dit, ou, si vous voulez, en tant que l'un est de sa nature propre pour recevoir, & l'autre pour être reçu: & l'ame humaine, sera aussi un par soi, *unum quid*

100 LA PHILOSOPHIE
ficulté dans un point de vûe très-clair ;
ensorte qu'en répondant aux Philoso-
phes qui forment cette objection , on
puisse voir aussi la solution d'un autre
argument que font les Cartésiens.

*Si les bêtes , dit - on , sont capables
non-seulement de sentiment , mais même
de quelque connoissance , il faut qu'elles
aient aussi deux ames ; car si elles n'ont
que la sensitive , qui est répandue par tout
le corps , à mesure qu'on coupe un mem-
bre de leur corps , on coupe donc un mor-
ceau de leur entendement. On voit que
des animaux , qu'on a partagés en deux ,
ont également la vie dans les deux parties
séparées. Si vous répondez qu'ils n'ont
qu'une*

*quid per se, entant que la sensitive fera com-
me la puissance recevante, & la raisonnable
comme l'acte reçu ; & le composé de l'un
& de l'autre sera ensuite un acte propre à
être reçu dans le corps , & faire avec lui un
Tout par soi , *aliquid per se unum* : quoi-
qu'on dise assez ordinairement qu'un cha-
cun de nous est deux ; à savoir, l'homme exté-
rieur & l'homme intérieur , ou l'homme
spirituel & l'homme animal , *Homo anima-
lis*. BERNIER , Abrégé de la Philosophie de
Gassendi , Tom. V. Liv. VI. pag. 487.*

DU BON-SENS, Réflex. IV. 107
qu'une ame sensitive, vous conviendrez
donc qu'on peut la diviser. Ainsi, on la
détruit, on la diminue; en sorte qu'un
chien, à qui l'on a coupé une jambe, doit
avoir moins de connoissance qu'un au-
tre, puisqu'on a enlevé une partie de son
ame.

Je réponds à cela, qu'il n'est pas be-
soin que les chiens aient deux ames pour
avoir quelque perception, & qu'en re-
tranchant les esprits vitaux à la partie
de l'ame sensitive qui vivifioit la jam-
be qu'on leur coupe, on ne diminue
point la connoissance très-bornée que
Dieu a voulu leur donner; & voici
comme je le prouve.

La Divinité ayant créé l'ame des
hommes pour jouir de l'immortalité,
elle a voulu distinguer entièrement l'a-
me raisonnable de la sensitive, pour
qu'elle pût ne souffrir aucune atteinte
de la dissolution de cette dernière;
mais elle n'a pas voulu faire cette divi-
sion dans l'ame des bêtes, qui périt
entièrement avec le corps: elle a seu-
lement réglé, que certains esprits qui
passeroient en circulant perpétuelle-
ment avec le sang dans le cœur, ou dans

quelques autres parties nobles, y causeroient certaines perceptions qui forment la connoissance & l'intelligence des bêtes, laquelle connoissance finit, dès que la circulation des esprits vitaux est arrêtée dans ces parties nobles. Il est donc aisé de voir qu'à mesure qu'on coupe un membre à un animal, & qu'il en échappe & guérit, on ne diminue pas son intelligence, parce qu'il reste toujours assez d'esprit dans les autres parties du corps pour frapper & toucher ses parties, ou plutôt ces ressorts, où Dieu a attaché l'intelligence qu'il a jugé à propos d'accorder aux animaux. Mais dès le moment qu'on vient à déranger, ou à détruire quelque un de ces endroits nécessaires à la formation & à l'entretien de ses opérations, alors l'intelligence cesse d'agir, & le reste de l'harmonie qu'entretient l'ame sensitive, se détruit aussi. On voit tous les jours dans les hommes mêmes que l'ame raisonnable ne faisant rien à la conservation & à l'entretien du corps, dès que la sensitive ne frappe plus que foiblement certaines parties, l'ame raisonnable, prête à s'envoler,
pa-

paroît comme insensible à tout ce qui se passe. Dans les évanouissemens, où les esprits vitaux diminuent leur mouvement, on n'a aucune perception, ou du moins est-elle très-foible. Il en est ainsi des animaux : dès que les esprits ne frappent plus les parties intellectuelles, la destruction de leur ame & de leur intelligence finit. La seule différence qu'il y a des bêtes aux hommes, c'est que l'ame étant indivisible, ou par la volonté de Dieu, ou de sa nature, & ne recevant aucune atteinte par la dissolution de la sensitive, quitte le corps, & va où Dieu l'appelle, dès le moment qu'il est privé de la vie par la cessation des esprits animaux.

Le principe de la connoissance, soit dans les hommes, soit dans les bêtes, dépend si peu de quelques parties de l'ame sensitive séparées, ou de quelques esprits vitaux qui sont diminués du Tout, que l'on voit souvent des hommes & des animaux perdre des membres tout-à-coup, & par conséquent les esprits qui les animent, sans s'en appercevoir ; ce qui n'arriveroit pas,

si l'intelligence étoit une dépendance absolue des esprits vitaux, & qu'elle consistât dans leur quantité.

On rapporte, dit Lucrece, que la fureur de la guerre a donné lieu à l'invention de certains chariots armés de faux, qui parmi la chaleur du carnage coupent souvent les membres d'une façon si précipitée, que leur séparation ne les prive pas du mouvement. On les voit palpitant à terre, tandis que la promptitude du mal rend l'esprit & le corps insensibles à la douleur, & que quelquefois les sens sont tellement suspendus par l'ardeur du combat, que celui qui n'a plus qu'un corps mutilé, retourne au plus fort des coups, oubliant qu'il n'a plus de bouclier par la perte de son bras gauche, que les faux tranchantes ont abbatu sous les roues & les pieds des chevaux. L'autre va à l'escalade, ou attaque fièrement son ennemi, sans qu'il lui soit sensible qu'il n'a plus de main droite. Par la même impétuosité, celui-là veut se servir d'une jambe qui lui vient d'être ôtée dans la mêlée, pendant que proche de lui, les sens, se retirant peu - à - peu de son pied,

DU BON-SENS, Réflex. IV. 105
pied, font voir encore les mouvemens de
ses doigts (*).

On peut ajoûter à ce que dit Lu-
crece sur les hommes, ce que nous
voïons

(*) *Falciferos memorant currus abscin-
dere membra
Sape ita desubito permista cade ca-
lentes,
Ut tremere in terra videatur ab artu-
bus id quod
Decidit abscissum. Cum mens tamen,
atque hominis vis
Mobilitate mali non quit sentire do-
lorem:
Et simul in pugna studio quod dedita
mens est,
Corpore cum reliquo pugnam, cades-
que petiit:
Non tenet, amissam lavam cum teg-
mine sæpe
Inter equos abstraxe rotas, falcesque
rapaces:
Nec cecidisse alius dextram, cum
scandit & instat:
Indè alius conatur adempto surgere
crure,
Cum digitos agit propter moribun-
dus humi pes.*
LUCRETIUS de Rerum Natura,
Lib. III. Vers. 643. & seqq.

voions tous les jours dans les animaux (*). Un chien, à qui un sanglier d'un coup de défense emporte une jambe ou coupe la moitié d'une épaule, ne diminue rien de son ardeur. Il paroît insensible à sa douleur, s'acharne sur le sanglier avec ses autres camarades, & ne s'apperçoit quelquefois de son mal, que lorsque son ennemi est expiré.

Il faut donc établir ces deux principes certains: le premier, que dans les hommes l'ame sensitive ne peut occasionner la perte de l'ame raisonnable, puisque cette première peut être divisée, souffrir une diminution, un changement, un commencement de destruction, sans que pendant un tems l'ame raisonnable semble y prendre part: le second, que l'intelligence des animaux ne doit pas dépendre de la quantité, ni de la totalité de leurs esprits vitaux, mais ceux qui se trouvent dans certaines

(*) Le Lecteur rapportera tous les effets qui arrivent aux hommes, à la guerre, aux dogues, ours, tygres & autres animaux, qu'on fait souvent combattre.

taines parties où Dieu a voulu attacher la connoissance qu'il a accordée aux bêtes ; enforte que lorsqu'on couperoit les quatre jambes à un chien, & même plusieurs autres parties du corps, on n'affoiblirait son intelligence, qu'autant comme on endommageroit directement les esprits vitaux, destinés à lui donner l'intelligence.

Il est aisé présentement de répondre au reproche que font les Cartésiens à ceux qui accordent aux bêtes une ame matérielle. Dans certains animaux, dont les parties séparées retiennent chacune le sentiment, il reste du mouvement, & non du sentiment dans les parties séparées, jusques à ce que les esprits vitaux en soient entièrement exhalés ; mais il n'y a de la sensation que dans le tronc où se trouvent la tête & les parties nobles : enforte que lorsque l'on sépare un serpent en deux, la queue n'a que du mouvement, & la partie qui tient à la tête, si elle est considérable, conserve quelques momens la sensation. Et si l'on dit que les parties qui ne sont point avec la tête, paroissent sensibles lorsqu'on les coupe.

coupe & qu'on les perce, on peut répondre ce que les Cartésiens disent pour prouver que les bêtes n'ont point d'ames : *c'est que ces parties évitent machinalement, sans crainte & sans douleur, tout ce qui est capable de les détruire*, parce que Dieu a attribué à quelques-unes la faculté de guérir & de pouvoir se rejoindre ensemble, lorsqu'elles ne sont point trop divisées & maltraitées. Mais quand il seroit vrai que les animaux, en qui l'on voit du mouvement dans les parties après leur division, n'auroient aucun esprit de réunion, en accordant même ce fait, il ne s'ensuivra pas qu'on partage l'intelligence d'un animal en partageant des esprits vitaux; on la détruit au contraire entièrement, & les mouvements qu'on apperçoit dans ces parties, sont uniquement causés par les esprits qui se retirent. Ainsi l'objection qu'on fait que l'ame, étant corporelle, seroit divisible en plusieurs parties dont chacune seroit une ame, ne peut avoir lieu, même dans les animaux, parce que ces parties divisées & séparées ne sont plus que de simples & menus corpuscu-

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 109
puscules, qui n'ont plus aucune sensation ni aucune connoissance.

Lorsqu'on coupe la tête à un homme, il arrive assez souvent que cette tête, séparée du corps, s'élève plusieurs fois à plus d'un pied de terre, & remue souvent après d'un demi quart-d'heure. Dira-t-on que cette tête est capable de sensation, parce que les esprits qui s'échappent, la font mouvoir? Il en est de même dans les bêtes, dont les parties séparées gardent le mouvement; elles le conservent plus ou moins de tems, suivant que les esprits qu'elles contiennent, se dissipent plus ou moins vite.

S. XVIII.

QUE L'AME EST SPIRITUELLE, ET QU'ON EST OBLIGÉ DE LA CROIRE IMMATERIELLE.

JE viens, Madame, d'établir la possibilité de la matérialité de l'ame humaine. Mais quoiqu'elle eût pu être matérielle, raisonnable & immortelle,

telle , il a plû à Dieu de la faire spirituelle , & d'une substance qui ne tombe point sous nos sens. Cela ne détruit pas le systême que je viens de vous expliquer de l'ame raisonnable & sensitive ; il n'a rien de contraire à la Foi , dès que l'on croit que l'ame raisonnable , qui est celle qui est destinée à l'immortalité , & pour ainsi dire , la seule véritable ame , est incorporelle. La Foi termine & borne tous nos doutes : ainsi , après avoir examiné les choses , il ne reste plus qu'à se soumettre , la croiance de la spiritualité de l'ame , que nous apprend la Révélation , n'ayant rien de contraire à la lumière naturelle. Car , quoiqu'il nous soit difficile de concevoir une substance sans étendue ; cependant la certitude de la spiritualité de Dieu peut nous élever jusqu'à la connoissance de l'immatérialité de notre ame. Nous savons qu'il existe quelque chose de plus parfait que la Matière ; nous en convenons. Nos ames ne peuvent-elles pas être d'une même qualité que cet Etre ? Il n'est pas plus difficile à un Esprit , souverainement puissant , de produire
une

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* III
Une ame spirituelle, que d'accorder la
pensée à la Matière. Celui qui de rien
à tout fait, & qui peut tout réduire à
rien pour créer nos ames immatériel-
les, n'a eu qu'à le vouloir.

§. XVIII.

DE L'IMMORTALITE' DE
L'AME.

IL est aussi difficile de prouver dé-
monstrativement l'immortalité de
l'ame, que sa spiritualité; & quoi-
qu'il n'y ait rien de contraire à notre
raison de croire que Dieu puisse con-
server pendant toute l'éternité un être
qu'il a créé, on n'a cependant au-
cune preuve Philosophique qui puisse
mettre en évidence cette vérité, dont
la seule Révélation nous donne l'affi-
rance.

Les Epicuriens qui croioient l'ame
formée par ce concours aveugle qui
avoit produit tous les autres Etres,
affûroient qu'elle étoit mortelle. *Le*
corps & l'ame, dit Lucrece, *sont d'un*
même âge; leur alliance inséparable re-
çoit

112 LA PHILOSOPHIE

çoit une mutuelle augmentation , & le tems les assujettit également aux infirmités de la vieillesse. N'est - il pas sensible que la faculté spirituelle est informe dans le corps tendre & foible des enfans , & que les parties étant fortifiées par le bienfait d'un âge perfectionné , le jugement est dans toute sa force , & que l'esprit fait des productions proportionnées à son augmentation ? Mais lorsque le tems a fait sentir au corps les atteintes de la décadence , & que ses forces se sont évanouies , son jugement n'a point d'assiette certaine ; sa langue n'est plus qu'un interprète déréglé d'un esprit qui retourne à sa première enfance , & dans ce même instant la cause cessant , aussi - bien que ses effets , n'est - il pas juste de conclure que comme la fumée s'évanouit dans l'air , ainsi l'ame par sa retraite n'est point exempte des loix de la dissolution (*) ?

II

(*) *Præterea , gigni pariter cum corpore
 & una
 Crescere sentimus , pariterque senescere
 mentem ;
 Nam velut infirmo pueri teneroque
 vagantur*

Cor-

Il est certain que l'ame est tellement liée avec le corps, que dès qu'il est travaillé par des maladies violentes, elle ressent aussi des inquiétudes cruelles, & semble présager que la perte du corps doit entraîner la sienne. Il arrive

*Corpore, sic animi sequitur sententia-
tenuis:*

*Inde ubi robustis adolevit viribus ætas;
Consilium quoque majus, & auctior est
animi vis.*

*Post ubi jam validis quassatum est viri-
bus ævi*

*Corpus, & obtusis ceciderunt viribus
artus,*

*Claudicat ingenium, delirat linguaque
mensque;*

*Omnia deficiunt, atque uno tempore
defunt.*

*Ergo dissolvi quoque convenit omnem
animæ*

*Naturam, ceu fumus in alias æris
auras:*

*Quando quidem gigni pariter, pariter-
que videmus*

*Crescere; & (ut docui) simul ævo fessa
fati scit.*

LUCRETIVS de Rerum Natura,
Lib. III. Vers. 445. & seqq.

ve souvent qu'il se forme dans l'intérieur une conspiration subite contre la vie : l'ame en est d'abord troublée dans ses opérations & dans ses mouvemens ; la langueur & la pâleur du visage dénotent la certitude de sa dissolution. Elle agit plus ou moins , selon que le corps montre plus ou moins de force , l'esprit & l'intelligence suivent le cours de l'ame sensitive ; en sorte qu'il semble que ce soit elle qui détermine leur durée.

La matérialité de l'ame fournissoit aux Epicuriens plusieurs autres preuves de sa mortalité. *L'esprit*, disoient-ils, *étant une partie de l'homme, la Nature lui a donné une situation fixe, de même qu'aux oreilles, aux yeux, & aux autres sens, qui sont les mobiles de la vie ; & quoique les mains les & oreilles, étant séparées de leur Tout, conservent pendant quelque-tems la forme extérieure de leurs parties ; néanmoins elles ne peuvent plus avoir la faculté des sens, ni les mouvemens qui les animoient. Ainsi, l'esprit ne peut devoir son existence à ses propres forces ; il faut que le corps se prête à la subtilité de*

sa

DU BON-SENS, *Réflex. IV. 215*
*sa nature , & que l'homme qui en est
 le vaisseau , contienne son essence délica-
 te : ou bien il faut concevoir quelque au-
 tre chose , qui , lui étant plus insépara-
 blement attachée , la conserve & en empê-
 che la destruction ; ce qui n'est point , puis-
 que le corps est le seul vaisseau qui con-
 tienne l'ame , & que son union avec lui
 est si étroite , qu'elle n'est dissoluble que par
 leur perte mutuelle (*).*

L'opinion des Epicuriens sur la
 mortalité de l'ame étoit une suite né-
 ces-

(*) *Et quoniam mens est hominis pars
 una , locoque
 Fixa manet certo , velut aures , atque
 oculi sunt ,
 Atque alii sensus , qui vitam cumque
 gubernant :
 Et veluti manus , atque oculus , na-
 resve seorsum
 Secreta à nobis , nequeunt sentire ,
 neque esse ,
 Sed tamen in parvo linquuntur tem-
 pore tali :
 Sic animus per se non quit sine corpo-
 re & ipso
 Esse homine , illius quasi quod vas esse
 videtur ;*

cessaire de leurs premiers principes. Il eût été absurde de dire qu'une chose que le hazard avoit formée , devenoit une substance éternelle & incorruptible , puisque tout ce qui a eu un commencement doit avoir nécessairement une fin , lorsque la volonté divine ne veut point lui accorder l'immortalité. Or , les Epicuriens qui n'admettoient la Divinité que par forme , & pour ne point révolter l'esprit du peuple , étoient bien éloignés de croire que l'ame eût été créée par la volonté de Dieu.

Je vais examiner à present , Madame , si en admettant un Dieu spirituel , bon , intelligent , juste & puissant , il s'ensuit que l'ame doive être nécessairement immortelle. Il faut , pour donner plus d'étendue à cette question , considérer l'ame comme une
substan-

Sive aliud quidvis potis est conjunctus eii

Fingere , quando quidem connexus corpori adhæret.

LUCRETIVS de Rerum Natura,
Lib. III. Vers. 152.

substance incorporelle , parce que si l'on peut prouver qu'une substance spirituelle peut n'être pas éternelle , il sera très-aisé de faire une application de toutes ces preuves à une substance étendue , beaucoup plus sujette par conséquent à la division & à la destruction. Je vous ai déjà dit , Madame (*), que lorsqu'on objecte que l'ame spirituelle , n'étant point composée & n'étant point divisible , ne peut être détruite , cet argument *n'a de force qu'autant qu'on suppose que le Créateur a voulu qu'elle fût immortelle ; puisque celui qui crée de rien une chose , soit spirituelle , soit corporelle , peut lui fixer un tems où elle retournera à rien ; excepté qu'on ne se figure qu'il faut beaucoup plus de puissance pour créer un Etre que pour l'annihiler , & que Dieu ait appris à certains Philosophes , & particulièrement aux Cartésiens , jusqu'où va sa puissance.* S'ils n'ont donc de connoissance de l'immortalité de l'ame que par la Révélation , ils ne sont point fon-

(*) Voyez le §. XII. de cette *Réflexion.*

fondés de vouloir ne la prouver que par des raisons, uniquement appuyées sur la lumière naturelle. Je crois, aussi-bien qu'eux, l'immortalité de l'ame; mais je soutiens qu'on ne peut la démontrer par des preuves évidentes, lorsqu'on ne veut se servir que de celles que nous donne la raison. Si j'examine attentivement la nature de l'ame, loin qu'elle me persuade qu'elle doit être éternelle, elle semble au contraire m'annoncer la possibilité de sa fin. Je vois l'ame quelquefois rester pendant long-tems sans agir, sans penser; & je conclus de-là que si elle peut rester quelques heures sans penser, sans avoir aucune connoissance d'elle-même, elle peut dans la suite du tems rester éternellement dans cette léthargie mortelle.

Il me semble, Madame, que j'entends déjà frémir tous les Cartésiens. *Quoi ! diront-ils, l'ame cesse quelquefois de penser ? Vous avancez - là une plaisante absurdité ; il vaudroit autant que vous disiez que quelquefois la Matière cesse d'être étendue. Cette dernière proposition n'est pas plus ridicule que l'autre ;*

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 119
tre ; car enfin si l'extention est l'essence de la Matière , la pensée est l'essence de l'ame. Je demande à ces Philosophes, si disposés à condamner ce qui combat leur sentiment , qui leur a révélé la nature de l'essence d'une substance dont ils n'ont qu'une idée très-confuse ? Car en concevant la spiritualité, l'esprit borné de l'homme ne conçoit presque qu'une négation de la Matière, si je puis me servir de cette expression ; & je ne crois pas qu'un Cartésien ait des idées beaucoup plus claires de la spiritualité , qu'un Gassendiste du Vide. Nous connoissons certainement par expérience que nous pensons quelquefois , & nous sommes en droit de conclure qu'il y a quelque chose en nous qui a la puissance de penser ; mais d'assurer que nous pensons continuellement , nous ne pouvons le faire qu'entant que l'expérience nous en instruit. Nous savons , dit Locke , que l'ame pense toujours dans un homme éveillé , parce que c'est ce qu'emporte l'état d'un homme éveillé ; mais de savoir s'il ne peut pas convenir à tout homme , y compris l'ame aussi - bien que le corps , de dormir sans

sans avoir aucun songe , c'est une question qui vaut la peine d'être examinée par un homme qui veille. Car il n'est pas aisé de concevoir qu'une chose puisse penser , & ne point sentir qu'elle pense. Que si l'ame pense dans un homme qui dort , sans en avoir une perception actuelle , je demande si pendant qu'elle pense de cette manière , elle sent du plaisir ou de la douleur , si elle est capable de félicité ou de misère ? Pour l'homme , je suis bien assuré qu'il n'en est pas plus capable dans ce tems-là , que le lit ou la terre où il est couché ; car d'être malheureux , ou heureux sans en avoir aucun sentiment , c'est une chose qui me paroît tout-à-fait incroyable. Que si l'on dit qu'il peut être que tandis que le corps est accablé de sommeil , l'ame a ses pensées , ses sentimens , ses plaisirs , ses peines séparément & en elle-même , sans que l'homme s'en aperçoive & y prenne aucune part , il est certain que Socrate dormant , & Socrate éveillé , n'est pas la même personne , & que l'ame de Socrate lorsqu'il dort , & Socrate qui est un homme composé de corps & d'ame lorsqu'il veille , sont deux personnes , parce que Socrate éveillé n'a

aucune connoissance du bonheur ou de la misère de son ame , qui y participe toute seule pendant qu'il dort ; auquel état il ne s'en apperçoit point du tout , & n'y prend pas plus de part qu'au bonheur ou à la misère d'un homme qui est aux Indes , & qui lui est absolument inconnu. Car si nous séparons de nos actions & de nos sensations , & sur-tout du plaisir & de la douleur , le sentiment intérieur que nous en avons , & de l'intérêt qui l'accompagne , il sera bien mal-aisé de savoir ce qui fait la même personne ().*

Quelque long que soit ce passage , j'ai cru , Madame ne devoir rien en retrancher. S'il ne prouve pas que l'ame ne pense pas toujours , du moins rend-t-il la chose douteuse ; & je ne conçois pas pourquoi il est plus nécessaire à l'ame de penser toujours , qu'au corps d'être toujours en mouvement. Il n'est rien de si absurde que de vouloir

(*) LOCKE, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain , *Liv. II. Chap. I. pag. 101.*

loir convaincre un homme qui dort sans faire de songes, qu'il a pensé toute la nuit & qu'il a eu des plaisirs, sans en conserver après son réveil le moindre souvenir. Que si un homme endormi, comme dit Locke, a des pensées qui se succèdent perpétuellement les unes aux autres sans le savoir, un homme qui dort, & qui veille ensuite, n'est point le même. Il y a deux personnes différentes en lui; l'une, qui est peut-être toujours malheureuse en veillant; & l'autre, qui est toujours heureuse en dormant: en sorte qu'il se peut qu'un Porte-faix, qui a vécu quatre-vingt ans, ait été quarante ans malheureux Porte-faix en veillant, & quarante ans heureux Gentilhomme en dormant, sans que jamais le Porte-faix ait eu connoissance du bonheur du Gentilhomme, & le Gentilhomme du malheur du Porte-faix. Mais, dira-t-on, les hommes font des songes dont ils ne se ressouviennent point, & l'ame pendant le sommeil a des pensées que la mémoire ne retient point. Dès que l'ame a des pensées, on s'en apperçoit; les songes qui
nous

nous sont sensibles, en sont des preuves évidentes, & il faut avoir bien de la crédulité pour se persuader que l'ame dans un homme qu'on éveille, perde dans l'instant toutes les notions qui lui étoient présentes, en sorte qu'il n'en reste pas la moindre trace, & que la mémoire ne sauroit en rappeler aucune circonstance.

Les Philosophes qui soutiennent que l'ame pense toujours, me permettront de leur dire que je trouve assez plaisant qu'ils m'assurent que je pense dans des momens où je l'ignore moi-même. S'ils n'ont d'autres preuves à me donner, que celle qu'ils tirent de la définition qu'ils font de l'essence de l'ame, je les prie de songer que je ne dois point croire une chose évidente, qui n'est fondée que sur un principe incertain, & regarder comme une preuve cette chose même dont je doute. Il me seroit aisé, en me servant de leur méthode, de prouver que la Samaritaine, ou le grand-jet-d'eau de Versailles, pensent toujours; je n'aurois qu'à supposer que les fontaines pensent toujours, tandis que l'eau cou-

le de leur tuyau ; & de - là j'en tirerois une conséquence incontestable que le grand-jet-d'eau de Versailles & la Samaritaine pensent toujours. On ne doit jamais établir son hypothèse sur un fait contesté , ou bien c'est alléguer en preuve la chose même dont on dispute.

Si l'ame reste donc plusieurs heures de suite sans penser & sans se connoître elle-même dans un sommeil , semblable à celui où se livre le corps ; pourquoi ne pourra-t-elle pas , ainsi que lui , trouver un jour une mort éternelle , puisqu'elle est sujette à une momentanée ? Il faut donc avouer de bonne - foi que nous n'avons aucune preuve certaine de l'immortalité de l'ame , que par la Révélation. Les Juifs avoient parmi eux une Secte qu'ils ne séparèrent jamais de leur Communion , qui croioit l'ame mortelle ; & il faut avouer que si la Foi ne fixoit nos doutes , il seroit bien difficile de concevoir qu'une chose qui a eu un commencement , ne doive point avoir de fin. Cependant l'immortalité de l'ame , quoique difficile à connoître , ne répugne

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 125
pugne point à la raison, qui nous
montre que Dieu, qui a eu la puissance
de créer une substance, soit matérielle,
soit spirituelle, a sans doute celle de la
prolonger tant qu'il le juge à propos,
& éternellement, s'il le veut. Ainsi,
c'est dans la seule volonté de la Divi-
nité qu'il faut prendre la preuve de
l'immortalité de l'ame. Toutes les
autres qu'on veut tirer de sa nature
& de son essence, sont incertaines, peu
convainquantes, & s'appuient plus sur
l'autorité du Vulgaire, que sur la ferme
croiance des Philosophes (*).

(*) *Cum de animorum aternitate differimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium Inferos, aut colentium: utor hac publica persuasione. SENECA, Epistola. CXVII.*



§. XIX.

SI LA CROIANCE DE L'IMMORTALITE' DE L'AME EST ESSENTIELLE AU CARACTE'RE DE L'HONNESTE HOMME.

IL paroît d'abord qu'une personne, qui n'attend & n'espère rien après sa mort, ne sauroit être retenue par la crainte, & qu'elle doit se porter sans remords aux plus grands crimes.

Je conviens, & c'est une chose qu'on ne sauroit mettre en doute, que la croiance de l'immortalité de l'ame est nécessaire pour contenir le bas peuple & les personnes vulgaires, qui, nées naturellement mauvaises, agissent plutôt en esclaves qu'en hommes libres & doiés de la raison, qui nous fait aimer la vertu par rapport à elle-même, comme étant le bien le plus parfait qu'on puisse acquérir. Mais je pense aussi, & l'expérience certifie tous les jours mon sentiment, que parmi les gens d'un certain rang, la croiance
de

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 127
de l'immortalité de l'ame n'est point
un attribut qui leur soit nécessaire pour
devenir, ou pour être honnête-homme.

Bien des Héros, des Philosophes,
des Poètes qui ont cru la mortalité de
l'ame, ont souhaité ardemment d'im-
mortaliser leur nom; ce desir suffit
pour exciter à la gloire & à la vertu.
Epicure, qui fut un des plus grands
adversaires de l'immortalité de l'ame,
fut aussi un des Philosophes anciens qui
vécut le plus exemplairement. La ré-
gularité de ses mœurs, sa candeur, sa
probité forcèrent les Stoïciens d'a-
voüer que sa morale n'avoit rien que
d'épuré. Sénèque, nourri & élevé
dans une Secte toujours opposée à cel-
le que forma Epicure, a rendu justice
au mérite de ce Philosophe, & à l'ex-
cellence de ses préceptes (*). Le
même Sénèque dit, que quelques-uns
de ceux qui suivoient la doctrine de ce
Phi-

(*) *Mea quidem ista sententia, & hoc nos-
tris invitis popularibus dicam, sancta Epicu-
rum & recta precipere, & si propius acces-
seris, tristia.* SENECA, de Vita Beata, Cap.
XII.

Philosophe, n'étoient pas devenus débauchés, parce qu'ils avoient embrassé sa doctrine, mais parce qu'ils étoient débauchés naturellement, la volupté d'Epicure étant fort sobre, fort réservée & fort sèche (*). Des Peres de l'Eglise lui ont accordé les mêmes louanges. St. Jérôme témoigne beaucoup d'estime pour ce Philosophe, & St. Augustin avoue qu'il l'eût préféré à tous les autres, s'il eût cru, aussi bien qu'eux, des châtimens & des récompenses dans l'autre vie (†) Lucrèce, sectateur d'Epicure, vécut toujours

(*) *Non ab Epicuro compulsiluxuriantur, sed vitis dediti luxuriam suam in Philosophia sinu abscondunt, & eo concurrunt ubi audiunt laudari voluptatem. Nec estimatur voluptas illa Epicuri: ita enim, me hercule, sentio, cum sobria & sicca sit; sed ad nomen ipsum advolant, quærentes libidinibus suis patrocinium aliquod ad velamentum. SENECA, de Vita Beata, Cap. XII.*

(†) *Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi ego credidissim post mortem restare animæ vitam & tractus meritorum, quod Epicurus credere noluit. AUGUSTI. Confess. Lib. VI. Cap. XVI.*

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 129
jours d'une manière simple, honnête,
& frugale. Le Chancelier de l'Hôpital
croioit l'ame mortelle, ou du moins
l'assûre - t - on ainsi (*). Ce fut cepen-
dant un très-honnête-homme, qui vé-
cut parmi beaucoup de scélérats qui
pensoient qu'elle étoit immortelle.

Si la croiance de l'immortalité de
l'ame étoit absolument essentielle au
caractère de l'honnête - homme, il fau-
droit que cette persuasion dépendît de
nous, comme l'acquisition de la vertu
en dépend. Sans cela, nous ne serions
pas les maîtres d'être honnêtes - gens ;
& il n'y auroit que ceux qui auroient
le bonheur d'être convaincus de cette
vérité. Or, il ne dépend point de
nous d'en être persuadés, & l'on ne
peut objecter que les gens à qui elle
n'est point sensible, soient des person-
nes qui s'aveuglent elles - mêmes, &
qui souhaitent que l'ame périsse avec
le

(*) *Homo quidem doctus, sed nullius Reli-
gionis, aut, ut vere dicam, A^otheos. BELCA-
RIUS, Comment. Rerum. Gallic. Lib.
XXVIII. Num. LVII.*

le corps; elles desirent, au contraire, qu'elle soit éternelle. Et ces personnes ne sont pas de jeunes débauchés qui cherchent d'étouffer leurs remords; ce sont des Philosophes, qui tâchent au contraire de se convaincre de son immortalité. *Je me plais*, dit Cicéron, *à croire l'ame immortelle; & si elle ne l'est point, je veux toujours tâcher de me le persuader* (*). Sénèque nous apprend qu'il se satisfaisoit lui-même, en philosophant & méditant sur l'éternité de l'ame, & qu'il adoptoit le sentiment de plusieurs grands hommes, qui prouvoient moins une doctrine aussi satisfaisante, qu'ils ne la promettoient (†).

Les hommes n'agissent pas toujours conformément à leur croiance. Quelques-

(*) *Me vero delectat, idque primum ita esse; deinde etiam, si non sit, mihi tamen persuaderi velim.* CICER. Tusculan. Quæst. Lib. I.

(†) *Juvabat me de æternitate animarum quarere, imo me hercule credere. Credebam enim facile opinionibus magnorum virorum gratissimam promittentium magis, quam probantium.* SENECA, Epist. CII.

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 131
ques-uns d'entr'eux qui ont cru l'ame
mortelle, ont été vertueux; & quel-
ques autres qui croient qu'elle étoit
immortelle, ont étonné l'Univers par
leurs crimes, & foulé aux pieds toutes
les loix divines & humaines. Catilina
avoit élevé dans sa maison un Autel à
une Aigle, à laquelle il sacrifioit avec
beaucoup de respect & de superstition,
toutes les fois qu'il se préparoit à com-
mettre quelque crime (*). Néron
avoit une grande dévotion à une image
d'un petit enfant, à laquelle trois fois
par jour il offroit des sacrifices. Bien
d'autres scélérats ont été superstitieux,
& persuadés de l'immortalité de l'ame.
Louis XI. croioit aux récompenses &
aux châtimens de l'autre mon-
de; mais il n'en a pas moins été
vicieux dans celui-ci. Il accommo-
doit sa Religion à ses desseins, plû-
tôt que ses desseins à sa Religion.
Brantôme dit que ce Roi, faisant un
jour

(*) *Quam venerari ad eadem proficiens so-
lebas, à cujus Altaribus saepe istam dextram
impiam ad necem civium transtulisti. CICER.
Orat. I. in Catilinam.*

jour ses prières devant l'Autel de Notre-Dame de Cléri, on lui entendit dire : *Ah ! ma bonne Dame, ma petite Maîtresse, ma grande Amie, en qui j'ai toujours eu mon réconfort, je te prie de supplier Dieu pour moi, & être mon Avocate envers lui, qu'il me pardonne la mort de mon frère que j'ai fait empoisonner par ce méchant Abbé de St. Jean. Je m'en confesse à toi comme à ma bonne Maîtresse (*)*,

Ce n'est donc point la Religion, qui, chez les gens d'un certain rang, décide uniquement de leur vertu & de leur candeur ; c'est le tempérament, l'éducation, & l'amour de la gloire. Spinoza ne croioit certainement pas l'immortalité de l'ame : tous ceux qui l'ont connu, avoient que c'étoit néanmoins un honnête-homme, & toute la Hollande rend justice à la pureté de ses mœurs. Le Juif, qui, par un zèle outré de dévotion, lui donna un coup de couteau en sortant de la Synagogue, étoit

(*) BRANTOME, Mémoires, Vie de Charles VIII. Tom. I. pag. 30.

DU BON-SENS, *Reflex. IV.* 133
étoit persuadé de l'immortalité de l'ame, & son crime étoit une suite de sa croïance.

§. XX.

QUE L'AME EST IMMOR-
TELLE.

Q Uoique je vous dise, Madame, que la croïance de l'immortalité de l'ame n'est pas nécessaire au caractère de l'honnête-homme, n'allez pas vous figurer que je sois un hérétique; car si l'on peut avoir des vertus, & suivre cette opinion, on ne fauroit en la croïant, non-seulement être Chrétien, mais même persuadé parfaitement de l'existence de Dieu. Et loin d'approuver l'aveuglement de ceux qui soutiennent ce sentiment, je pense que dès que l'on veut raisonner conséquemment, & examiner les choses, on voit clairement la nécessité de l'immortalité de l'ame. Elle découle naturellement des preuves invincibles de l'existence de Dieu, & il faut vouloir ne point faire usage de sa raison,
pour

pour croire que la Divinité , toute bonne & toute-puissante , crée des hommes , leur défend de faire le mal , leur ordonne de faire le bien , & ne les punit point lorsqu'ils désobéissent. L'argument le plus invincible pour l'immortalité de l'ame , c'est le bonheur & la prospérité des méchans dans ce monde. Leur félicité se dissipe comme un songe ; & lorsqu'ils sont prêts à passer de cette vie à une autre , ils sentent alors combien peu ils étoient assurés de la bonté des argumens qu'ils se faisoient à eux-mêmes , pour obscurcir la vérité qui cherchoit à les éclairer.

Un savant Philosophe , après avoir examiné tout ce qu'on peut dire sur la nature de l'ame , & être convenu de bonne-foi qu'il n'y a aucune preuve philosophique évidente de son immatéri-
 alité & de son immortalité , fait cette belle & sage réflexion. *Puisque (*) les*

() Profecto utcumque rationes immortalitati abstruenda allata , Mathematica evidentiâ , ut sumus initio testati , non sint ; ea tamen sunt , quæ non neminem bene affectum permoveant ; quæ congestis aliis immortalitati*

DU BON-SENS, *Réflex. IV.* 135

raisons qu'on apporte pour prouver que l'ame est immortelle, sont pour le moins aussi fortes que celles qu'on leur oppose, & qu'elles sont soutenues par la Révélation, nous ne devons pas balancer à suivre l'opinion qui nous assure l'immortalité.

Je crois, Madame, que vous me faites la grace de me regarder comme un homme sincère & incapable de déguiser sa pensée; je puis vous assurer que je suis fermement persuadé que mon ame est immortelle. Hé quoi! Madame, est-il possible de croire qu'un être, capable d'examiner les questions que nous venons de parcourir, ne fût qu'une misérable liqueur, destinée à vivifier pendant quelques années un vil morceau de matière? La plus grande preuve de l'immortalité de l'ame se doit chercher dans elle-même. Lorsqu'on examine sa noblesse, sa grandeur, son élévation, on sent mieux son im-

mor-

ti impugnanda preponderent; qua denique superveniente auctoritate Fidei, pondus, atque robur ineluctabile obtineant. Synthagma Philosoph. Epicuri. P. GASSEND. pag. 72. Edit. in 4to.

mortalité , que par tous les argumens des Théologiens. Il est impossible que Dieu ait créé un être aussi noble , pour remplir les seules fonctions qu'il fait ici bas ; il est réservé à quelque chose de mieux. Je trouve d'ailleurs qu'il ne convient qu'à des criminels de souhaiter de finir totalement : rien ne flatte plus un galant homme que l'espérance de l'immortalité ; c'est la consolation la plus grande d'un véritable Philosophe , & ce doit être celle de tous les gens qui pensent sensément. Je regarde le desir qu'ont les hommes sages d'immortaliser leur nom , comme une preuve bien forte de l'immortalité de l'ame. D'où vient cette ame se porteroit-elle si fort d'elle-même , & comme par un instinct naturel , vers l'immortalité , si elle n'y étoit pas destinée par son essence ?

Nous sommes assurés que l'ame a ses intérêts séparés de ceux du corps , puisque nous voyons par l'expérience journalière que ce qui nuit au dernier , amuse & plaît au premier. Un homme , par exemple , qui incommode sa santé par une étude trop assidue , contente cependant son esprit. Or , pour-
quoi

quoï voulons-nous donc que ces deux substances, si différentes entr'elles, ne puissent subsister l'une sans l'autre, puisque même lorsqu'elles sont unies, elles donnent des marques visibles de la possibilité de leur désunion ? Enfin, n'est-on pas en droit de dire avec Cicéron, le plus savant des Romains, & peut-être le plus beau génie qu'il y eut dans le monde (*) que quand on voit ce qu'il y a d'activité dans nos esprits, de mémoire du passé, de prévoiance de l'avenir. Quand on considère tant d'Arts, de Sciences, de découvertes où ils sont parvenus, on doit être pleinement persuadé qu'une nature qui a en soi le fond de tant de grandes choses, ne sauroit être mortelle.

(*) *Quid multa? Sic mihi persuasi, sic sentio, cum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorum prudentia; tot artes, tanta sapientiæ, tot inventa, non posse eam naturam quæ res eas contineat, esse mortalem. CICER. de Senect. Cap. 21.*



§. XXI.

RECAPITULATION.

A Voïez , Madame , que les connoissances que nous avons sont bien bornées. Non-seulement nous ne savons rien des principaux secrets de la nature ; mais nous sommes même , pour ce qui nous regarde , dans une parfaite ignorance. Nous ne connoissons évidemment que les choses qui nous sont nécessaires pour la conduite de notre vie & pour la règle de nos actions. Il semble que la Divinité n'ait borné si fort notre entendement que pour nous donner plus lieu de nous défier de nous-mêmes & des autres. Elle nous a accordé la raison , & elle y a attaché , non pas le privilège de découvrir les secrets des causes & des choses ; mais le moïen de distinguer le vrai , qui nous est connu , d'avec le mal que nous connoissons : en sorte que si la lumière naturelle ne nous dévoil提高 pas certains mystères cachés , elle

elle nous empêche pourtant d'accorder notre croiance à bien des faussetés , pourvû que nous voulions en faire usage , & ne point nous laisser ébloüir par l'autorité de ceux qui nous parlent ? Des gens d'un vaste génie tombent quelquefois eux-mêmes dans le défaut de la préoccupation , & adoptent pour des vérités évidentes des conjectures fausses ou douteuses. (*)

Il est encore un autre écueil qu'il faut

(*) *Aristotelis doctrinae est summa veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani intellectus. Quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus & datus nobis à divina Providentia, ut non ignoremus possibile sciri.* Averroës devoit même dire que la divine Providence nous avoit donné Aristote pour nous apprendre ce qu'il n'est pas possible de savoir : car il est vrai que ce Philosophe ne nous apprend pas seulement les choses que l'on peut savoir ; mais puisqu'il le faut croire sur sa parole , sa doctrine étant la souveraine vérité , *summa veritas* , il nous apprend même les choses qu'il est impossible de savoir. MALLEBRANCHE , Recherche de la Vérité , Liv. III. Chap. III. pag. 180.

faut éviter pour ne point s'égarer ; c'est de ne point recevoir sans examen bien des faits qu'on appuie de l'autorité de la Révélation. On ne doit les croire aveuglément que dans les matières que la raison ne sauroit juger , ou sur lesquelles elle ne peut porter des jugemens probables ; mais dans celles dont elle peut avoir une connoissance certaine , elle doit être absolue maîtresse & décider en souveraine , parce qu'il est certain que toute chose , contraire & incompatible aux décisions claires & évidentes de la lumière naturelle , ne peut avoir été révélée par Dieu , qui seroit un trompeur , s'il nous ordonnoit une chose contraire à la règle & aux maximes qu'il nous a données pour connoître la vérité. Si l'on n'établit point ce principe comme certain , il n'est rien de si extravagant , rien de si absurde , qu'on ne puisse dire avoir été révélé , & par conséquent qu'on ne doive croire aveuglément (*).

Tou-

(*) Si l'on veut faire passer pour Révélation .

Toutes les Religions ont leur prétendue Révélation ; c'est en les examinant , & en les trouvant contraires à la lumière naturelle , qu'on les rejette & qu'on les réfute. La raison est donc la règle des Révélations , puisqu'elle juge de leur validité ; & l'on ne sauroit dire qu'on ne doit examiner que les Révélations des fausses Religions ; car cet argument seroit commun à toutes , & chacun resteroit éternellement dans l'erreur , puisqu'il n'examineroit point s'il peut y être.

En voilà assez , Madame , à ce que je crois , pour vous persuader que nous favons peu de chose , & qu'il nous est impossible d'espérer jamais sur certaines matières d'acquérir des connoissances bien certaines & bien étendues. Je ne
re-

lation une chose contraire aux principes évidens de la raison , & à la connoissance manifeste que l'esprit a de ses idées claires & distinctes , il faut alors écouter la raison sur cela , comme sur une matière qui est de son ressort. LOCKE , *Essai Philosophique sur l'Entendement Humain* , *Liv. IV. Chap. XVIII. pag. 201.*

142 LA PHILOSOPHIE, &c.
regretterai point le tems que je puis
avoir employé à ces Réflexions, si elles
peuvent vous plaire; & puisque vous
me paroissez souhaiter que je vous dise
un mot de l'Astrologie-Judiciaire, je
vous promets, Madame, que dès que
j'aurai un moment de loisir, je satisfe-
rai votre envie.

FIN DE LA QUATRIÈME
RÉFLEXION.



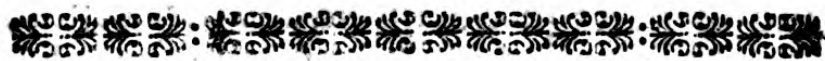
RE'FLE-



REFLEXIONS
PHILOSOPHIQUES

S U R

L'INCERTITUDE DES
CONNOISSANCES
HUMANES.



REFLEXION CINQUIÈME,

C O N C E R N A N T

L'ASTROLOGIE - JUDICIAIRE.

§. I.

I N T R O D U C T I O N.



O U S voici enfin arrivés ;
Madame , à la Science en
laquelle vous paroissez avoir
le plus de confiance. Oserai-
je vous le dire ; c'est cependant la plus
fausse.

fausse & la plus trompeuse. Les préjugés vous ont empêché jusqu'ici de faire usage de votre raison. Vous avez ajouté une entière croïance aux Contes & aux Fables qu'on vous avoit dits dans votre jeunesse ; mais j'ose me flatter de vous convaincre évidemment de l'erreur où vous êtes , & je vous montrerai si clairement le ridicule de l'Astrologie-Judiciaire , que vous aurez pour elle autant de mépris qu'en ont eu les plus grands hommes, anciens & modernes. Cette Science trompeuse a été regardée de tout tems comme le partage de quelques menteurs, qui par un sale intérêt dupent les autres , & se dupent eux-mêmes. Ils enveloppent leurs prédictions de tant d'obscurité ; ils les annoncent dans des termes si ambigus , que, semblables aux anciens Oracles , elles ont toujours deux ou trois sens différens , & peuvent être expliquées suivant les tems & les personnes, & selon le commentaire qu'il leur plaît d'en donner.

Il y avoit autrefois à Alexandrie une coutume , par laquelle les Astrologues

logues étoient obligés de paier un certain impôt, qu'on appelloit *le Tribut des Fous*, parce que le produit en étoit assigné sur le gain que les Astrologues & les diseurs de bonne-fortune faisoient à la faveur de la folle crédulité de leurs sectateurs. Que penseriez-vous, Madame, d'un homme qui décideroit de ses affaires par le sort des dez? Vous vous moqueriez sans doute de sa folie. La décision de l'Astrologie est aussi peu certaine que celle des dez. *Quiconque a dessein de piper le monde*, dit un Auteur célèbre, *est assuré de trouver des personnes qui seront bien-aisés d'être pipées; & les plus ridicules sottises rencontreront toujours des esprits auxquels elles sont proportionnées, après que l'on voit tant de gens infatués, de l'Astrologie-Judiciaire.... Il y a une constellation dans le Ciel, qu'il a plu à quelques personnes de nommer Balance, & qui ressemble à une balance comme à un moulin-à-vent. La Balance est le signe de la Justice; donc ceux qui naîtront sous cette constellation, seront justes & équitables..... Quelques extravagans que soient ces raisonnemens.*

il se trouve des personnes qui les débirent, & d'autres qui s'en laissent persuader (*).

On étoit autrefois bien plus attaché à l'Astrologie-Judiciaire, qu'on ne l'est actuellement ; peu-à-peu beaucoup de gens sont revenus de cette foiblesse, & l'étude de la bonne & saine Philosophie a beaucoup servi à guérir les esprits de cette maladie. Les grands hommes se sont plaints dans tous les tems de la crédulité des peuples & de la fourberie des Astrologues. *Ce sont des gens, dit Tacite, infidèles aux Grands, menteurs auprès de ceux qui les croient, qu'on exilera toujours de Rome, & qu'on y laissera toujours vivre, malgré les Ordonnances (†).*

La plus grande partie du monde aime à être dupée, & l'on conduit les peuples aisément, lorsqu'on les amuse
par

(*) Art de penser, *premier Discours*, pag. 2.

(†) *Genus hominum, potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in Civitate nostra, & vetabitur semper, & retinebitur.* TACITUS, *Histor. Lib. 1.*

DU BON-SENS, *Réflex. V.* 147
par des chimères & des Histoires extravagantes. Le Vulgaire est plus frappé par des idées vagues & gigantesques, que par la simple vérité. Il pardonne tout à ceux qui savent le séduire agréablement, & exciter sa curiosité. Un mensonge perd la réputation d'un honnête-homme : il le fait soupçonner de fausseté, lors même qu'il dit la vérité ; mais un Astrologue a le droit de mentir impunément. Loin qu'on lui fasse un crime de ses impostures, bien des gens cherchent à l'excuser. Il suffit qu'il rencontre une fois, par un pur hasard, sur un fait de conséquence, c'en est assez pour faire croire toutes les impertinences qu'il débitera pendant tout le cours de sa vie. On n'examinera point les mensonges qu'il aura assurés, on ne parlera que de la prédiction que le hasard aura rendu véritable. Un Astrologue prédit-il la mort d'un Prince, si elle n'arrive point, personne ne s'avise de tourner en ridicule le prétendu Prophète. Le Prince vient-il à mourir, chacun court en foule apprendre du Devin le sort dont il est menacé. Peu de gens

s'aviseront d'examiner avec attention la réalité de la Science de l'Astrologue; ils s'empresse-
ront au contraire à fournir les moyens de duper plus aisément leur crédulité. Combien de fois, dit Cicéron, ai-je entendu les Astrologues prédire à Pompée, à Crassus, à César, qu'ils mourroient dans un âge très-avancé, au milieu de leur famille, comblés de gloire & d'honneur? Il leur est arrivé tout le contraire de ce qu'on leur avoit assuré, & je ne puis comprendre comment, après des marques si visibles de la fausseté de l'Astrologie - Judiciaire, il peut encore se trouver quelqu'un assez crédule pour y ajouter foi (*).

A quoi sert de vouloir savoir ce que nous ne pouvons connoître? Dieu n'a point voulu nous révéler certains
se-

(*) *Quam multa ego Pompeio, quam multa Crasso, quam multa huic ipsi Casari, à Caldeis dicta memini, neminem eorum, nisi senectute, nisi cum claritate, esse moriturum: ut michi permirum videatur quemquam exterre qui etiam non credat iis quorum predicta quotidie videat, re & eventu refelli. CICERO, de Divinatione, Lib. II.*

DU BON-SENS, *Reflex. V.* 149
secrets ; n'est-il pas ridicule de croire
qu'il les a écrits dans les astres ? Une
impertinente curiosité n'a pas peu servi
à mettre en vogue l'Astrologie-Judiciai-
re, & à lui donner un grand crédit ;
chacun croit avidement ce qui le flat-
te. Elle promet des richesses, des hon-
neurs, des trésors ; n'est-il pas natu-
rel qu'on aime à lui donner la croian-
ce ? Et quant à ceux qu'elle menace
de quelques dangers, la crainte, la su-
perstition, l'envie d'éviter le péril suf-
fisent pour leur faire regarder ces pré-
dictions comme des instructions essen-
tielles. Il est peu de personnes, qui,
satisfaites du présent, n'aiment point à
s'embarasser de l'avenir. Cette sage
conduite est le partage des Philosophes,
ils savent qu'ils ne gagnent rien à sa-
voir ce qui doit nécessairement arriver,
& qu'il est triste de se tourmenter inu-
tilement (*). Jupiter, dit Horace, en-
ve-

(*) *Ne utile quidem est scire quid futurum
sit : miserum est enim nihil proficientem angere.*
CICERO, de Natur. Deor. Lib. III. Chap.
VI.

veloppe dans une nuit obscure tous les événemens à venir, & se rit d'un mortel qui porte ses vœux inquiètes plus loin qu'il ne devoit.

§. II.

COMBIEN LES PRINCIPES
DE L'ASTROLOGIE-JUDI-
CIAIRE SONT RIDICULES.

Les règles de l'Astrologie-Judiciaire diffèrent si fort sur un seul & même sujet, qu'il est impossible de pouvoir former sur ces règles un jugement certain. La plupart même sont si ridicules, qu'on ne sait comment les réfuter sérieusement. Parmi les douze signes du Zodiaque, il y en a trois qu'on nomme le *Belier*, le *Taureau*, le *Capricorne*, & qu'on eût pû tout aussi justement appeler le *Pigeon*, le *Chien*, & le *Chat*. Mais parce que le *Belier*, le *Taureau*, & le *Capricorne* sont des animaux qui ruminent, ceux qui prennent médecine, lorsque la *Lune* est sous ces constellations, sont en danger de vomir. Il faut être bien Astrologue pour

DU BON-SENS, *Réflex. V.* 151
pour donner dans de pareilles folies,
& bien aveuglé pour se les persuader;
car c'est un pur caprice & une fantai-
sie qui a fait donner aux signes du Zo-
diacque certains noms plutôt que d'au-
tres. Et dans le fond, ils ne ressemblent
non plus à ceux qu'on leur a attri-
bués, qu'un moulin-à-vent à une hi-
rondelle. Les Anciens, pour s'ac-
commoder aux fictions des Poètes,
croioient que la Justice, dégoûtée d'un
monde aussi corrompu que le nôtre,
s'en étoit allée au Ciel; & sur cette
idée chimérique, on a assuré que sous
ce signe les femmes seront stériles, ou
feront de fausses-couches. Eh quoi!
si les anciens Poètes avoient appelé
Chienne le signe qu'ils ont appelé *Vier-
ge*, les femmes auroient couru risque
d'enrager lorsque la Lune, ou quelque
autre Planete, nous auroit paru répon-
dre à cette constellation!

Je voudrois bien qu'un Astrologue
me fit le plaisir de me dire comment il
fait qu'un tel signe ressemble plutôt à
une Vierge qu'à un Clocher, & com-
ment il a pû trouver d'assez bons té-
lescopes pour discerner cette ressem-

blance, d'une distance peut-être de plus de trente millions de lieues? Jusqu'alors, je ne fais sur quoi il assure qu'on vomit aisément lorsqu'on prend médecine quand la lune est sous le Belier. Je suis en droit de lui soutenir qu'on doit au contraire être sujet à se donner une entorse si l'on vient à danser alors, parce que le signe, qu'il croit ressembler au Belier, a la figure d'un danseur de corde. Sur cette supposition, je ferai, s'il m'en prend envie, des prédictions tout comme lui, où, parmi une infinité de fausses, il y en aura par hazard quelques-unes de véritables. Il ne restera plus après cela, qu'à savoir si ma science vaudra mieux que la sienne, & si le danseur de corde existera véritablement dans le Ciel.

Monsieur Bernier a recueilli la même moisson de gloire que tous les grands hommes qui ont écrit contre l'Astrologie-Judiciaire; & voici, Madame, un passage de cet Auteur, qui suffira pour vous démontrer évidemment le ridicule de ces Maisons, sous les noms desquelles les Astrologues ont divisé le Ciel en douze régions, qui com-

communiquent leurs vertus aux Planètes. D'où est-ce que les Maisons, dit ce Philosophe, tirent leur vertu? Sera-ce du Ciel mobile? Mais pourquoi la même partie du Ciel qui est heureuse dans une Maison, sera-t-elle incontinent malheureuse dans une autre? Cela lui vient-il du lieu & de l'espace dans lequel elle est? Mais pourquoi de purs espaces auroient-ils tant de vertus, & si différentes entre elles? Et qu'ils ne disent point que ce ne sont pas les Maisons, mais que ce sont les Planètes, qui dans les Maisons produisent divers effets; car puisqu'une Planète, qui est bonne de sa nature, nuit dans une Maison malheureuse, & que celle qui est mauvaise, y multiplie ses forces; on demande d'où lui vient cette malignité qui lui est imprimée par la Maison (*)?

Prenez-garde, Madame, que voir là toute l'Astrologie-Judiciaire ruinée de fond en comble par ce passage. Est-il rien de si ridicule que de soutenir que de purs espaces puissent communiquer

III

(*) BERNIER, *Abrégé de la Philosophie de Gasendi*, Tom. IV. pag. 457.

154 LA PHILOSOPHIE
un nombre de vertus différentes , &
donner ce qu'ils n'ont point ? Vous
êtes aduellement trop Philosophe pour
accorder votre consentement à de pa-
reilles chimères, qui ne sont fondées que
sur les idées extravagantes d'un nombre
de gens qui n'ont aucune notion de la
véritable & saine Philosophie.

§. III.

QU'IL EST IMPOSSIBLE QUE
L'INFLUENCE DES ASTRES
PUISSE DÉTERMINER LE
BONHEUR, OU LE MAL-
HEUR DES HOMMES.

Confidérez, Madame, que si les
règles de l'Astrologie - Judiciaire
étoient certaines, Dieu se feroit lié
les mains, & nous les auroit liées à
nous-mêmes. Toutes nos actions, nos
plus secretés pensées, nos moindres
mouvements seroient gravés dans le Ciel
en caractères ineffaçables, & il ne
nous resteroit plus rien de libre. Nous
serions nécessités au mal comme au
bien, puisqu'il faudroit que nous fis-
sions

sions absolument ce qui seroit écrit dans le prétendu régître des astres ; ou bien le livre seroit faux , & la science des Devins incertaine. Notre sort dépend des lieux , des personnes , des tems , & de notre volonté , & non pas des conjonctions chimériques , imaginées par des Charlatans. Deux hommes naissent sous la même Planete : l'un est Porteur-d'eau , & l'autre Souverain. D'où vient donc cette différence ? *Jupiter le vouloit ainsi* , répondra un Astrologue. Mais , qu'est-ce que Jupiter ? C'est un corps sans connoissance , & qui ne peut agir que par son influence. D'où vient donc agit - elle dans le même moment , dans le même climat d'une manière si différente ? Comment cette influence peut - elle avoir lieu ? Comment peut - elle percer la vaste étendue des airs ? Un atôme , la moindre portion de matière arrête , détourne , diminue ces prétendues particules , qu'on veut que ces Planetes nous envoient. D'ailleurs , les astres influent-ils toujours , ou n'influent-ils que dans certaines occasions ? S'ils n'influent que dans certains momens , & lorsque
les

les particules qui s'en détachent ; viennent à nous rencontrer , comment l'Astrologue peut-il connoître le tems précis où cela arrive , pour décider de leur effet ? Et si les influences sont continuelles ; comment peuvent-elles être assez promptes pour percer la vaste étendue des airs , forcer la matière qui les arrête ou les détourne ; & s'accorder avec la vivacité de nos passions , d'où naissent les principales actions de notre vie ? Car si les astres régient tous nos sentimens & toutes nos démarches , il faut que leurs influences agissent avec autant de rapidité que notre volonté , puisque ce sont eux qui la déterminent ; en sorte que lorsqu'un Amant prend le dessein d'abandonner sa Maîtresse sur un coup d'œil qu'elle donne à son Rival , il faut qu'il y ait un nombre d'influences qui agissent aussi vite que le coup d'œil de la Maîtresse ; & la pensée de l'Amant piqué , pour qu'elles puissent déterminer l'une à la coquetterie , & l'autre au dépit & au désespoir. Car les Astrologues veulent que les moindres choses soient gouvernées par les astres.

Les

Les brouilleries & les raccommodemens des Amans font aussi de leur district ; c'est-là une des meilleures pièces de leur sac , & qui leur donne le plus de crédit dans le monde. Chaque Amant veut connoître si sa Maîtresse est fidèle. Le beau sexe est encore plus curieux que le nôtre , & les faiseurs d'Horoscopes n'ont point d'aussi bonnes pratiques que les Amoureux & leurs Dames. L'Astrologie-Judiciaire est aussi trompeuse que l'amour, & je me crois obligé en conscience d'avertir les Belles de ne se point fier davantage aux prédictions des Astrologues , qu'aux sermens des Petits-Maitres.

§. IV.

QUE LES COMETES NE SONT
POINT DES SIGNES QUI
PRE'SAGENT DES E'VE-
NEMENS FUTURS.

Vous m'avez promis , Madame , de lire avec attention les *Pensées diverses de Bayle sur les Cometes* , dès que vous aurez achevé le charmant Livre des *Entretiens sur la Pluralité des Mon-*

Mondes (*), qui vous rend, dites-vous, si aisées les connoissances Astronomiques. Si vous le faites, l'agréable Fontenelle vous fournira des lumières pour goûter utilement le savant & profond Bayle; & rendue Astronome par l'un, l'autre achevera de vous persuader de la ridiculité des influences Astrologiques. Il vous montrera démonstrativement que ces Comètes, dont on fait tant de bruit, ne sont que des phénomènes ordinaires dans le cours de la nature, & dont le pouvoir est aussi borné que celui des étoiles & des Planètes. Vous serez convaincue, lorsque vous aurez lû ses *Pensées*, qu'il n'est pas plus extraordinaire qu'il arrive des malheurs après l'apparition des Comètes, qu'il l'est qu'il en arrive après le

(*) *J'en ai point fait de Réflexion particulière sur l'Astronomie, parce qu'il m'eût été impossible de rien dire sur les Corps Célestes qui pût approcher de la beauté & de la clarté de ces Entretiens. Quiconque voudra savoir autant d'Astronomie qu'il convient à un homme du monde d'en savoir, pourra aisément trouver dans cet agréable Livre de quoi se satisfaire.*

DU BON-SENS, *Réflex. V.* 159
le coucher ou le lever du Soleil, puis-
que selon le train ordinaire du monde,
dans quelque année que ce soit, il arri-
ve de grandes calamitez sur la terre, ou
en un lieu, ou en un autre. *Il est pro-
bable*, dit cet illustre Auteur, qu'à
quelque heure du jour que ce soit qu'un
Bourgeois de Paris regarde par sa fenêtre
sur le Pont-Saint-Michel, il voit passer des
gens dans la rue. Cependant, les regards
de ce Bourgeois n'ont aucune influence sur
les gens qui passent, & chacun passeroit tout
de même, encore que le Bourgeois n'eût pas
regardé par sa fenêtre. Donc, la Come-
te n'a aucune influence sur les événemens,
& chaque chose seroit arrivée comme elle
a fait, quand même il n'auroit paru au-
cune Comete, puisque ses influences ne peu-
vent avoir aucune vertu (*).

Il seroit aisé de prouver qu'il est
faux qu'il soit arrivé plus de malheurs
dans les années qui ont suivi de près
les Cometes, que dans les autres tems ;
& pour être persuadé du train ordina-
ire des choses, on n'a qu'à supputer,
par

(*) BAYLE, *Pensées diverses sur les
Comettes, &c. Tom. I. pag. 42.*

par le moïen de l'Histoire, le bien & le mal qu'on a ressentis sur la terre pendant l'espace de quinze ou vingt ans, lors de l'apparition d'une Comete. On trouvera que l'un comportant l'autre, la supputation se trouvera égale avec celle qu'on fera de quinze ou vingt autres années, éloignées des tems où l'on aura vu des Cometes.

Et quant aux sentimens de quelques Historiens & de quelques Poëtes, grands amateurs de Prodiges, je vous ai fait voir dans ma première Réflexion combien on doit y avoir peu d'égard. En effet, si l'on écoutoit tous les contes que débite ridiculement un nombre de génies foibles, & peu éclairés par la bonne Philosophie, il faudroit par la même raison autoriser les superstitions & fables de toutes les vieilles. On n'oseroit plus se mettre à table, lorsqu'on se trouveroit treize à la fois, & l'on seroit dans l'attente des plus grands malheurs, dès qu'on auroit renversé une salière, ou cassé un miroir. Mais dans des matières de Philosophie, le sentiment d'un Auteur, tel que Bayle ou Gassendi,

DU BON-SENS, *Réflex. V.* . 161
di, est préférable au témoignage de
vingt Historiens, qui ne connoissent de
la nature des Cometes que ce qu'ils en
ont lû dans quelques autres Historiens
aussi superstitieux qu'eux; aussi voions-
nous que les Auteurs les plus estimés
sont généralement peu favorables aux
prodiges.

S. V.

DE LA FOURBERIE ET DES
FILOUTERIES DES AS-
TROLOGUES.

Les Astrologues sont si peu persua-
dés de la réalité & de la vérité de
leur art, qu'ils se traitent mutuelle-
ment de fourbes, & s'accusent d'im-
postures.

Cardan, fameux Astrologue, se ré-
crie fort contre une troupe de Fri-
pons & de Charlatans, qu'il accuse d'a-
voir gâté & corrompu, par leurs im-
postures & leurs sottises, l'Astrolo-
gie-Judiciaire. Il soutient qu'on a prê-
té plusieurs choses à Ptolomée, qui
ne sont point de lui; mais ce repro-

che de Cardan est tout-à-fait plaisant & particulier ; car personne n'a inventé tant de nouvelles chimères , qui ne se trouvent point dans Ptolomée , que lui (*).

Un autre Astrologue , appelé Morin , fort piqué contre Gassendi qui se moquoit de ses Prédications , & qui mettoit en évidence la fourberie de son art , voulut rétablir sa réputation , délabrée aux dépens de Gassendi. Il choisit le tems où ce Philosophe étoit incommodé d'une fluxion très-dangereuse sur la poitrine ; & croiant qu'il n'en

(*) Cardan fut la victime de sa vanité. Il fit son horoscope , & annonça qu'il mourroit dans un certain tems , qu'il fixa ; cependant ce tems approchoit beaucoup , & Cardan se portoit toujours bien. Pour conserver sa gloire & celle de l'Astrologie-Judiciaire , il se laissa mourir de faim. Scaliger , & l'illustre Monsieur de Thou certifient la vérité de ce fait. Le même Cardan dressa avec beaucoup de soin l'Horoscope de son Fils. Il l'avertit , par un long écrit , de ce qui lui devoit arriver , & ne lui parla jamais qu'on le pendroit à vingt-quatre ans , pour avoir empoisonné sa femme.

DU BON-SENS, *Reflex. V.* 163
n'en guériroit point, il fut assez impudent pour faire imprimer & répandre dans le Public, que Gassendi qui foudroyoit si fort l'Astrologie - Judiciaire, mourroit vers la fin de Juillet, ou au commencement d'Août de l'année 1650. L'Astrologue crut étonner le Philosophe par cette prédiction; mais celui-ci, non content d'avoir donné des raisons contre l'Astrologie-Judiciaire, voulut encore y joindre des preuves évidentes de sa fausseté; car il reprit si bien ses forces, qu'il ne se porta jamais mieux que dans le tems que l'Astrologue l'avoit condamné à être immolé à la réparation du tort qu'il avoit fait à son art. Si Gassendi fût mort par hazard, voyez, Madame, quelle devenoit la réputation de l'Astrologue, & quel triomphe ç'eût été pour ceux qui aiment à être abusés par des idées chimériques! Il n'est point extraordinaire que les faiseurs d'horoscopes les Charlatans, & les diseurs de bonne-aventure prédissent quelquefois la vérité; à force de mentir, il leur arrive de deviner. *Qui est celui, dit Cicéron, qui, s'exerçant tous les jours à tirer, ne don-*

164 LA PHILOSOPHIE, &c.
ne enfin quelquefois au but (*). Un faï-
seur d'Almanacs annonce qu'il mourra
un Souverain en Europe. S'il meurt,
chacun parle de l'Almanac; s'il ne meurt
point, on n'en dit rien; non plus que
de bien d'autres qu'on avoit faits dans
divers païs, & qui avoient prédit un
mensonge d'une autre espèce.

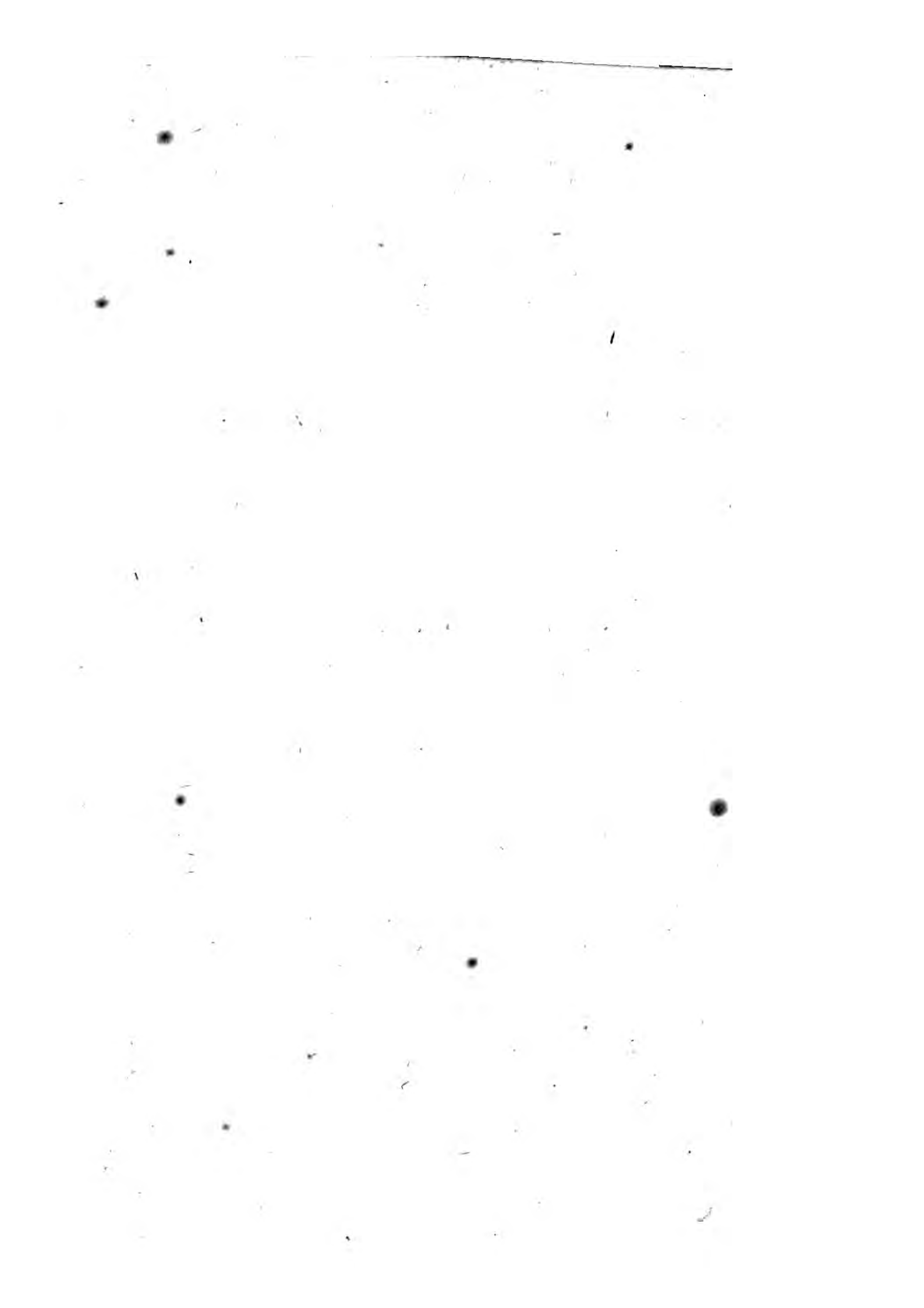
Permettez, Madame, en achevant
cette Réflexion, que je vous exhorte à
mépriser souverainement toutes les
Sciences que vous trouverez aussi in-
certaines & aussi ridicules que l'Astro-
logie-Judiciaire.

(*) *Quis est enim, qui, totum diem jacu-
lans, non aliquando conlineet.* CICÉRO,
de Divinatione, Lib. II. Cap. LIX.

FIN DE LA CINQUIÈME
ET DERNIÈRE
RÉFLEXION.



EXAMEN



Librairie Farfouille

21.6.89

2 vols.

[Donation]

884815

3 townsen

gral.

c.146

